
PAUL-
JACQUES
BONZON
Les Six
compagnons
et l'âne
vert
HACHETTE
LES SIX COMPAGNONS
ET L'ÂNE VERT
PAUL-JACQUES BONZON
BIBLIOTHEQUE
VERTE

LES SIX COMPAGNONS
ET L'ANE VERT

par Paul-Jacques BONZON

*

QUI a volé l'âne et pour quelles raisons? Voilà nos Six compagnons sur les bords du lac Léman, lancés dans les folles péripéties d'une nouvelle intrigue policière...

Cet inconnu dans une barque à côté de trois cannes en or va peut-être les mettre sur la bonne piste. Sans compter le remarquable flair de leur fidèle chien Kafi.

Aventure cocasse, dangereuse et... internationale.



PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	**1966**	**Les Six Compagnons et l'âne vert**
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

PAUL-JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS
ET L'ANE VERT

ILLUSTRATIONS D'ALBERT CHAZELLE



HACHETTE

HACHETTE, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VIe

TABLE



CHAPITRE PREMIER

LE SERMENT DES COMPAGNONS

"Nous roulions sur la magnifique route taillée en corniche au-dessus du lac. Dans une heure, nous atteindrions Meillerie, ce curieux village bâti en gradins sur la rive française du Léman.

Quelles merveilleuses vacances, déjà passées là avec Mady! Nous avions juré d'y revenir. La mère de notre camarade avait reloué la même petite maison, ouvrant une fenêtre sur le quai.

et nous comptions bien arriver là-bas en même temps qu'elles.

Malchance! Mady se trouvait déjà installée à Meillerie, et nous n'avions pas encore quitté Lyon et sa Croix-Rousse. Quelques jours avant la date prévue pour notre départ, Gnafron s'était piqué le pouce de la main droite avec un bout de fil de fer, en aidant son voisin droguiste à déballer des caisses. Envenimée, devenue panaris, la blessure avait nécessité l'intervention du chirurgien. Naturellement, la bande ne pouvait partir sans Gnafron. Nous l'attendrions.

Ainsi, nous avions pris la route avec quatre jours de retard. Une lettre adressée à Mady, annonçait notre arrivée pour mercredi, en fin d'après-midi... si tout allait bien. Le « si tout allait bien » n'était pas superflu. Dans une pareille expédition, il fallait compter avec les crevaisons inévitables et les petits incidents mécaniques, toujours à redouter quand on roule sur de vieux vélos aux pneus usés. Et puis, l'énorme pansement autour de son pouce obligeait Gnafron à tenir son guidon d'une seule main; il était prévu que nous roulerions lentement, pour le ménager.

Eh bien, en dépit de ces prévisions défaitistes, nous étions plutôt en avance sur l'horaire prévu. Deux crevaisons seulement (un record) nous avaient arrêtés. De son côté, Gnafron avait mis

son point d'honneur à ne pas nous retarder. Sa main malade sur la hanche, l'autre crispée sur le guidon, il n'avait cessé de pédaler comme un forcené, prenant souvent la tête de la troupe, malgré les conseils de Gorget, le chef de la bande, qui freinait son ardeur.

Bientôt, donc, nous toucherions au but. Mady ne nous attendait certainement pas si tôt. Alors Corget décida d'une dernière halte-casse-croûte, près d'une source qui jaillissait du talus de la route.

Ah! la bonne eau fraîche! La soif nous avait desséché la gorge. Ge fut la ruée autour du filet d'eau, et mon brave Kafi, tirant une langue plus longue qu'une feuille de maïs, disputa sa place près de la source.

Sa soif étanchée, la bande s'assit sur l'herbe pour achever les provisions de route. La chaleur avait racorni le saucisson, desséché le pain et transformé en graisse tiède les dernières tranches de pâté. Bah! nous aurions avalé des cailloux... même sans sauce.

Le Tondu remarqua qu'après une si longue route, un peu de toilette nous rendrait plus présentables.

« Ah ! oui, plaisanta Gnafron, tu penses à te faire beau, parce que nous allons retrouver Mady ! »

Ruisselant sous la douche fraîche de la source,

les gouttes d'eau rebondissant comme des balles sur son crâne lisse (une ancienne maladie l'avait laissé complètement chauve), le Tondu sourit :

« Et toi?... pourquoi es-tu en train de te repeigner?... et toi, la Guille, pourquoi frottes-tu les taches sur ton short? »

Le Tondu avait raison. Mady qui, comme nous, habitait le fameux quartier de la Croix-Rousse, à Lyon, nous avait souvent reproché nos tenues plutôt débraillées, et nous l'écoutions. Vraiment une chic fille, Mady! Nous l'avions tout de suite adoptée dans la bande des six Compagnons... devenus sept, tout comme les trois Mousquetaires étaient quatre. Elle plaisait au Tondu par son côté sentimental, à Corget par sa façon de rester calme et de raisonner juste dans les moments difficiles de nos aventures, au petit Gnafron parce qu'il avait toujours rêvé d'une sœur (étant tout petit, il en avait perdu une qu'il aimait beaucoup). La Guille la trouvait un peu fantaisiste comme lui; Bistèque, le fils d'un commis boucher, lui reconnaissait le don de prévoir les événements, et moi, Tidou, je ne pouvais oublier qu'elle avait, un jour, retrouvé mon chien perdu dans Lyon... ou plutôt volé[1].

Ainsi, en achevant de remettre nos vêtements en état, nous parlions d'elle, puis de Meillerie, où

1. Voir : *Les Compagnons de la Croix-Rousse.*

elle nous attendait. Comment allions-nous retrouver le petit port du Léman?

« Pourvu que notre « bidon » soit resté tel que nous l'avons laissé », se demanda Corget.

Nous avions baptisé ainsi un ancien garage à bateaux, abandonné, ayant la forme d'un énorme demi-cylindre en tôle, posé à plat sur les roches au bord du lac. Il nous avait tenu lieu, à la fois, de dortoir, de cuisine et, quand Mady venait nous voir, de salon de réception.

« Bah! fit Gnafron, pourquoi aurait-il disparu?

- Et le père Tap-Tap? s'inquiéta le Tondu. Voudra-t-il encore nous prêter sa barque, pour tirer des bordées sur le lac? »

Ah ! le père Tap-Tap ! Nous eûmes tous le sourire. Ce surnom désignait un vieux pêcheur de Meillerie, ennemi de tous les bateaux à moteur, sans exception. Il prétendait que leur pétrole ou mazout répandu sur l'eau finirait par empoisonner tous les poissons du lac... sans parler des baigneurs. Par ailleurs, le plus brave homme du monde, toujours prêt à rendre service.

« Ne te tracasse pas pour le père Tap-Tap, fit Bistèque. Mady l'a certainement déjà revu et lui a demandé son canot. Je compte d'ailleurs sur lui pour me donner de nouvelles façons d'accommoder le poisson. N'oublie/ pas que je suis votre cuisinier... A propos, je me demande ce que je

vais vous préparer, ce soir. Ne nous attardons pas davantage. Je ne voudrais pas trouver l'épicerie fermée, en arrivant. »

Sur ce conseil du chef cuisinier, la troupe se remit en selle. Las d'être secoué dans sa remorque, Kafi préféra faire cette dernière étape « à pattes ». Malgré la chaleur encore vive, il se sentait des ailes et nous aussi. Nous n'étions plus qu'à cinq kilomètres de Meillerie et nous longions toujours le lac, à un endroit où la montagne plonge directement dans le Léman, quand Kafi s'élança en flèche au-devant d'un cycliste qui, au loin, semblait venir dans notre direction.

« Rappelle ton chien, Tidou! lança Corget, il pourrait le faire tomber. »

Au même moment, le Tondu s'écria :

« Mais... mais c'est Mady! »

Kafi l'avait reconnue bien avant nous. En quelques coups de pédale, elle nous rejoignit.

« Salut les Compagnons! » s'écria-t-elle joyeusement en mettant pied à terre tandis que Kafî cherchait à l'embrasser, à sa façon, en sautant pour lui lécher le visage. « Voyez ! j'avais deviné que vous arriveriez de bonne heure. Je suis venue à votre rencontre.

- A vélo? s'étonna la Guille.

- Maman m'en a loué un pour les vacances, puisque je suis guérie. Cette année, nous pourrons faire ensemble de longues promenades. »

Elle tendait ses mains que chacun serra vigoureusement.

« Oh! Gnafron, quel énorme pansement à ton pouce? Tu ne souffres pas trop au moins?

- N'en parlons plus, Mady, c'est de l'histoire ancienne. »

Nous restions, au bord de la route, pressés de nous dire une foule de choses comme si nous ne nous étions pas vus depuis un an.

« Comment as-tu retrouvé Meillerie? demanda le Tondu.

- Plus agréable que jamais! Pour te chiper ton mot, nous avons eu, hier soir, un coucher de soleil for-mi-da-ble.



- Et le père Tap-Tap?

Toujours solide... et aussi mal rasé. Il n'a pas dû passer chez le coiffeur depuis l'an dernier. Naturellement, vous pourrez naviguer sur sa barque. II m'a demandé, en riant, si vous aviez l'intention de découvrir un nouveau mystère dans le parc d'un château[1].

- Ah! non, s'écria Corget avec fougue, pas de nouvelle aventure! Avant de partir, nous avons juré de ne nous mêler à rien. Nous ne pensons qu'à faire des promenades sur le lac, dans la campagne et à nous baigner. »

Mady éclata de rire.

« Quoi? fit Corget un peu vexé, tu ne nous crois pas? Nous l'avons juré sur la tête de Kafi.

— Si, je vous crois... mais je vous connais! Deux jours après votre arrivée, vous commencerez à vous ennuyer et vous partirez à la recherche d'un nouveau mystère à éclaircir. Vous attirez les aventures comme le miel les mouches.

C'est ce que nous verrons!... en attendant, parle-nous de notre « bidon ».

- Il vous attend. Je suis allée le voir deux fois. Le petit poêle déniché par le père Tap-Tap n'a pas disparu. Ce matin, en prévision de votre arrivée, j'ai donné un bon coup de balai pour

1. Voir : *Les Six Compagnons et le Cliàleau maudit.*

enlever les papiers gras et les débris laissés sans doute par des campeurs, l'an dernier... mais remontons en selle, et venez voir. »

Heureux d'avoir retrouvé Mady, qu'il aimait beaucoup depuis certaines vacances où je le lui avais laissé en garde, Kafi folâtrait autour de son vélo, faisant semblant de lui mordre les mollets. Enfin, un panneau annonça Meillerie, en lettres blanches sur fond bleu.

Le touriste pressé qui traverse le village en voiture sans s'arrêter n'en retient que le souvenir d'une longue rue banale, mais pour le curieux qui consent à descendre les rampes conduisant au lac, quel émerveillement! Le petit port a gardé tout son charme d'autrefois, avec ses filets verts, séchant le long des murs, son odeur de poisson et ses vieux pêcheurs fumant la pipe sur la digue.

« Voyez! fit Mady en débouchant la première sur le quai, comme si nous ne connaissions plus le chemin, vous aurez même une nouvelle distraction. »

Elle montra trois roulottes rouges, rangées sous les arbres et qui portaient, sur leurs flancs, en grosses lettres blanches : PARADY-CIRCUS

« Oui, ce petit cirque est arrivé au début de l'après-midi. J'ai entendu dire qu'il resterait à Meillerie plusieurs jours. Il a déjà annoncé une représentation pour ce soir... mais j'imagine

qu'après une pareille course à vélo, vous avez plutôt envie de dormir.

— Pour ça oui, soupira la Guille.

— Alors, je vous accompagne tout de suite à votre gîte. »

Quel plaisir de retrouver le sentier qui, parlant du quai, longeait le lac à travers les rochers! De loin, à première vue, notre « bidon » n'avait pas changé; simplement un peu plus rouillé. La petite porte, sur le côté, bâillait, à demi ouverte.

« Tiens, s'étonna Mady, je croyais l'avoir refermée. Après tout, j'ai peut-être oublié, j'avais la tête un peu en l'air. »

Kafi avait reconnu « notre » maison. Prenant les devants, il bondit comme un fou. Cependant, au lieu de pénétrer sous l'abri, il demeura dans l'entrebâillement de la porte, les oreilles dressées. Puis il se tourna vers moi.

« Curieux! fit Corget. Quelqu'un nous aurait-il soufflé la place?

— Cela m'étonnerait, protesta Mady. Ce matin encore, il n'y avait personne. »

Je courus rejoindre Kafi, devant la porte. Surprise! Un homme dormait au fond du garage, étendu sur un sac de couchage. Mes camarades et Mady arrivèrent à leur tour et jetèrent un coup d'œil sur le dormeur. Celui-ci reposait sur le dos, un bras sous la nuque, en guise d'oreiller.

A première vue, il pouvait avoir une quarantaine d'années.

« Il n'a pas l'air d'un clochard, remarqua Corget, les clochards ne s'embarrassent pas de sacs de couchage.

- Que faire? interrogea Bistèque, ennuyé. Bien sûr, ce hangar ne nous appartient pas... mais nous l'avons occupé l'an dernier.

- Bah! fit la Guille, il y a peut-être moyen de s'arranger. La place ne manque pas. Un de plus, un de moins!... Nous ne pouvons tout de même pas le déloger sans raison.

- Evidemment, approuva Corget. Eveillons-le, nous verrons à qui nous avons affaire. »

Il le tira par la manche. Arraché à son profond sommeil, l'homme se dressa sur son séant.

« Quoi?... que se passe-t-il? »

Non, il n'avait pas l'air d'un vagabond. Dans ses yeux éblouis par la lumière du jour, on lisait plutôt de l'étonnement que de la colère.

« Pourquoi m'avez-vous dérangé? » fit-il simplement!

Son accent, un peu chantant, me rappelait ma Provence natale. Il avait d'ailleurs le teint et les cheveux bruns des gens du Midi.

« Excusez-nous, fit Gnafron, l'an dernier, nous avons déjà passé nos vacances dans cet abri. Nous arrivons de Lyon à vélo. Si ça ne vous

ennuie pas, nous nous y installerons... avec vous.

— Ah! fit l'homme, je vois. En somme, ce hangar vous appartient presque.

— C'est-à-dire!...

— Rassurez-vous, je ne veux pas vous déranger. Que je dorme là ou ailleurs. Je vous laisse les lieux. »

II se leva, roula son sac de couchage et regarda Kafi qui suivait ses moindres gestes.

« Vous avez là un beau chien-loup. Il vous appartient?... Son poil est luisant, on voit tout de suite que vous le soignez bien. Est-il méchant? »

Je répondis qu'il pouvait le caresser sans crainte. Il étendit la main et Kafi se laissa toucher sans protester. C'était la preuve que l'homme n'était pas clochard, car mon chien délestait l'odeur des vagabonds.

Son sac de couchage roulé, l'homme se dirigea vers la porte, après avoir encore refusé l'offre de Corget de rester avec nous. Je remarquai alors qu'il boitait assez bas. Avant de s'éloigner, il se retourna et dit, avec le sourire :

« Puisque vous arrivez en vacances, eh bien, bonnes vacances... et à votre chien aussi. »

Il s'en fut, en boitant, sur le sentier, et disparut.

« Nous aurions dû insister davantage, fit le Tondu, apitoyé.

- C'est vrai, approuva Mady, il avait une tête sympathique... et il est presque infirme.

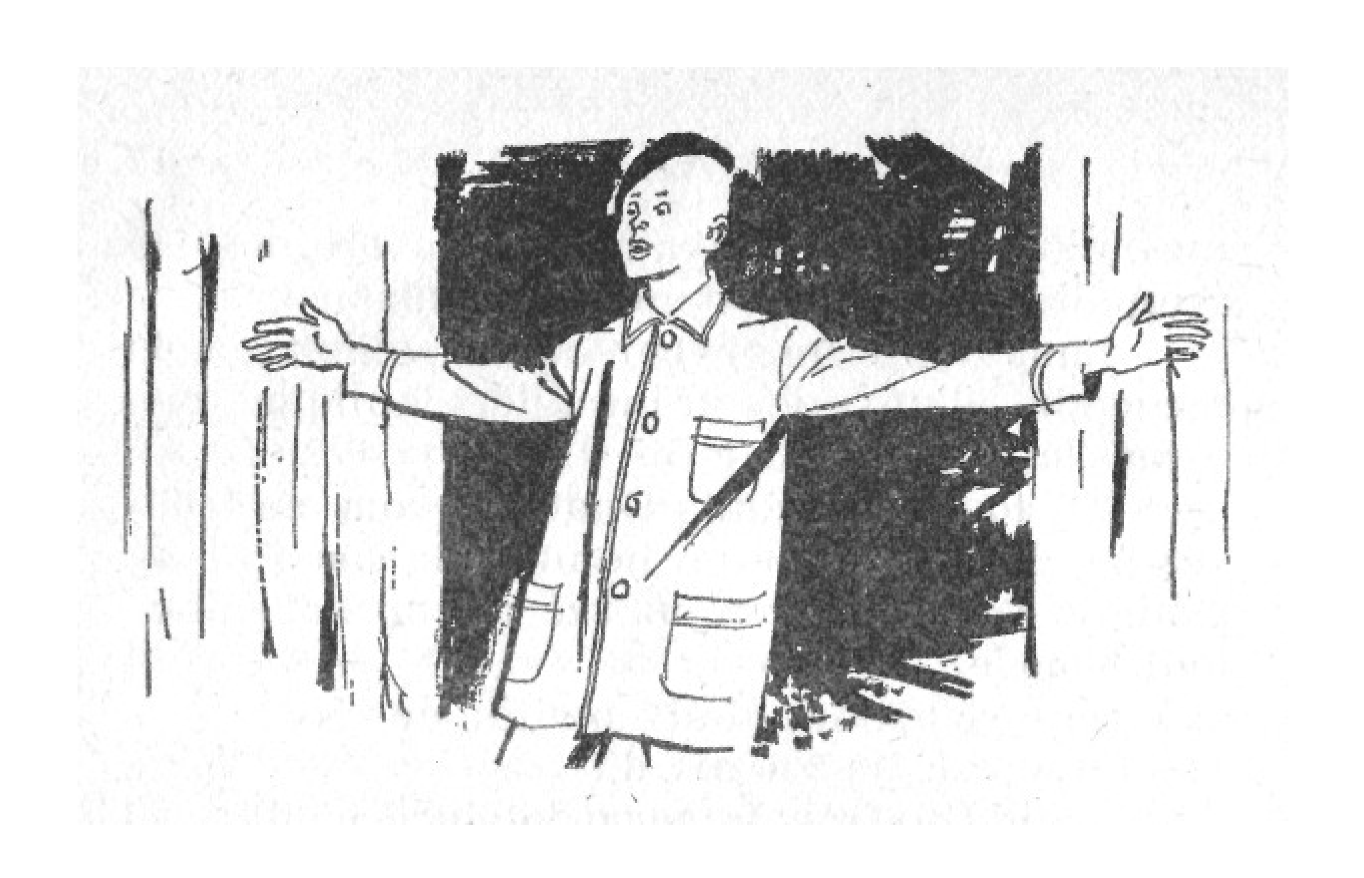
- Sans doute un rêveur ou un solitaire, à la recherche d'un coin tranquille, expliqua Bistèque, laissons-le aller où il veut.

- En tout cas, ajouta Gnafron, vous ne trouvez pas bizarre pour un homme de son âge, de venir se cacher là, avec un sac de couchage pour tout bagage?»

A cette réflexion, Mady pouffa de rire. « Ça y est! je l'avais dit! » Le petit Gnafron la regarda, surpris. « Qu'est-ce que tu avais dit?

- A peine arrivés depuis cinq minutes, vous découvrez déjà un mystère... Et votre serinent, qu'en faites-vous? »





CHAPITRE II

TROIS CANNES EN OR

TES YEUX à peine ouverts, je me levai, avec Kafi, et poussai les deux battants de la grande porte du garage, celle qui donnait sur le lac et par où, autrefois, on glissait vers l'eau le bateau.

Eveillés par le grincement de la porte et l'intense lumière, les Compagnons sortirent de leurs sacs, pareils à ces gros papillons de vers à soie s'extirpant do leur cocon.

« For-mi-da-ble! s'écria le Tondu en écartant

les bras comme pour embrasser le lac, venez voir!... »

Le soleil était déjà haut, l'air d'une limpidité exceptionnelle. On distinguait avec une parfaite netteté les détails de la rive suisse avec, en arrière-plan, la chaîne bleue du Jura.

« Pour notre première journée de vacances, s'exclama la Quille, nous sommes gâtés.

- Si nous prenions un bain? proposa î<' Tondu.

- De si bonne heure? s'étonna Bistèque. L'eau n'est pas encore assez chaude,

Au contraire, elle paraît toujours meilleure, le matin. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Cinq minutes plus tard, nous plongions dans l'eau... y compris Kafi.

Nous savions tous nager mais, pour la première fois des vacances, nous manquions d'entraînement et d'audace. Et puis, douze heures de sommeil avaient creusé les estomacs. Le bain terminé, je m'habillai en hâte, pour monter avec le Tondu au village faire le ravitaillement dont nous étions chargés. De leur côté, Corget et la Guille partaient à la recherche du combustible, c'est-à-dire de bois mort et de vieilles planches échouées au bord du lac. Seul, Gnafron, qui n'avait d'ailleurs pas pu se baigner à cause de son pouce, était dispensé de corvée.

Ah! quel merveilleux petit déjeuner, au bord

de l'eau. Nous retrouvions le bon goût du lait crémeux de Savoie. Même le pain avait une autre saveur. Puis, les bols lavés à grande eau, avec le lac comme bassine, chacun chercha une place, sur les rochers, pour s'y étendre en plein soleil. C'est là que Mady nous découvrit, vers dix heures et demie, se demandant pourquoi elle ne nous avait pas aperçus sur le quai.

« C'est que nous sommes trop bien ici, déclara Corget. Nous t'avons prévenue, rien d'autre que des bains et des balades sur le lac.

Pour commencer, ajouta Gnafron, cette nuit, nous avons fait le tour du cadran... lu ne peux peut-être pas en dire autant?

- Certainement, je ne me suis pas endormie de bonne heure, à cause du cirque. Malgré fenêtres et volets fermés, j'entendais les applaudissements des spectateurs. Si vous vouiez, nous pourrions y aller tous ensemble, ce soir.

- D'accord, approuva Gnafron, j'adore les clowns. »

Mady bavarda un moment avec nous puis aida à la préparation du repas de midi.

« Je t'inviterais bien, s'excusa Bistèque; tu vois, j'ai juste prévu des pommes de terre à l'eau et du boudin... mais c'est entendu, dès que j'aurai du poisson du lac, nous te retenons.

- Et que comptez-vous faire de votre après-midi?

- Une visite au père Tap-Tap et, sans doute, une petite promenade sur l'eau. Nous t'emmenons?

— Pas aujourd'hui. Maman est en train de me faire une robe d'été, il faut que je sois là pour l'essayer. »

Elle s'éloigna, sur le sentier. Gnafron la rappela :

« A propos! tu n'as pas revu notre homme d'hier soir?

— Pourquoi? Je croyais que vous ne vous occupiez de rien, cet été.

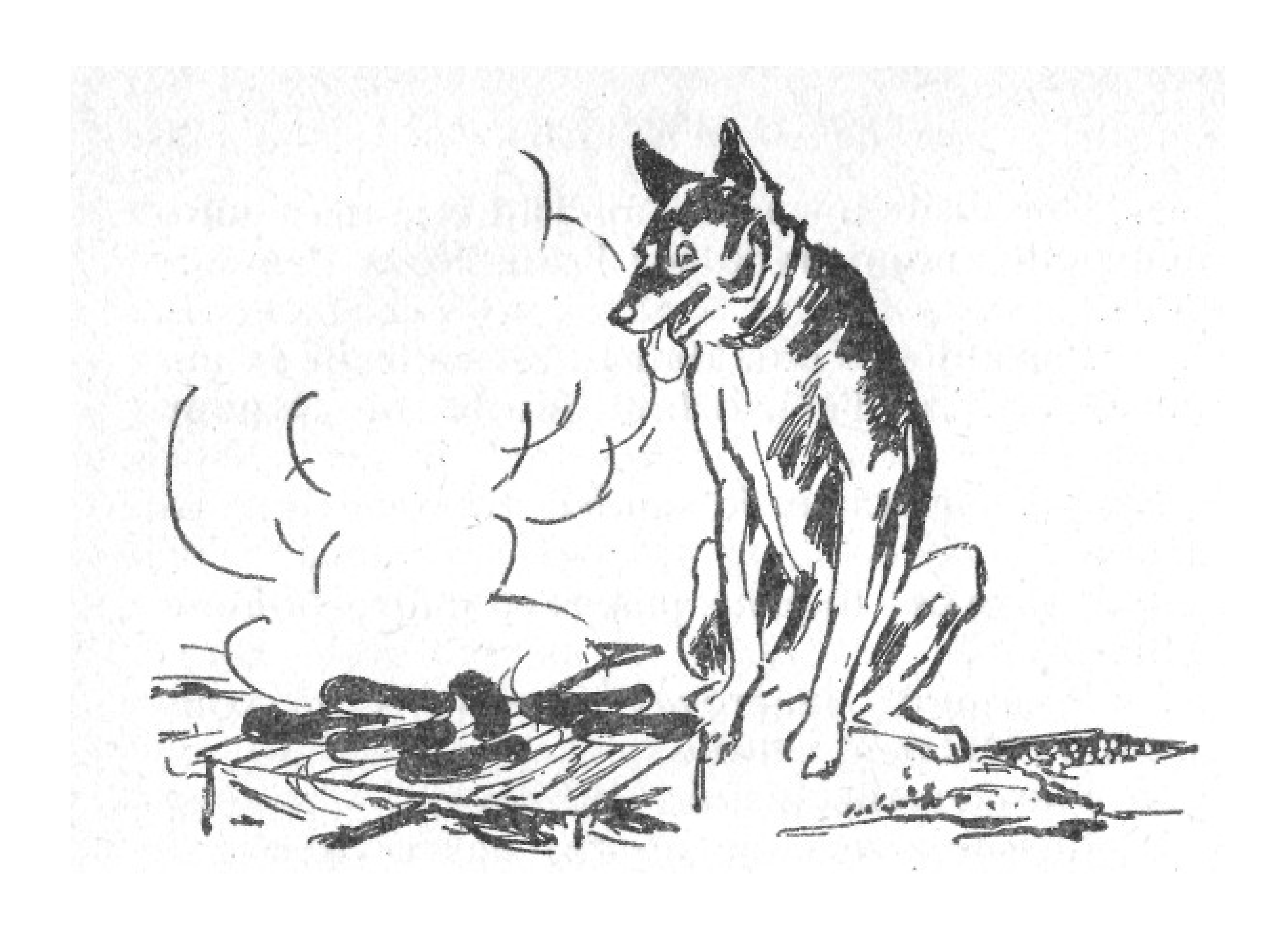
- Simplement, histoire de savoir...

-— Rassurez-vous, je ne l'ai pas revu. »

II était plus de midi, et elle s'en fui en courant.

Dans la casserole de Bistèque, les pommes de terre cuisaient à gros bouillons. Dehors, un gril de fortune, fabriqué par le Tondu avec les baleines d'un vieux parapluie, attendait le boudin. Dès les premiers grésillements, Kafi s'approcha pour humer la fumée, en connaisseur. Ah! quel appétit! En quelques minutes, les pommes de terre, le boudin et un camembert tout entier disparurent. Après quoi, chacun reprit sa place, sur les rochers, pour une courte sieste.

Il était tout de même déjà trois heures quand la bande déboucha sur le quai, à la recherche du père Tap-Tap. Ou le trouver, sinon au bord de l'eau? Kn effet, près des roulottes du cirque, il



s'occupait à remailler un filet tendu entre deux arbres. Il n'avait pas changé et fumait toujours la même pipe au tuyau consolidé par de la ficelle.

« Ah! mes lascars! s'écria-t-il, vous tombez bien mal. Avec ces tap-tap-tap de plus en plus nombreux, autant dire qu'il n'y a plus de poissons dans le lac. Cette année, les arêtes des ferrats ou des perches ne vous écorcheront pas le gosier... mais si vous voulez

vous promener sur le lac, ne vous gênez pas, prenez ma barque. Elle est encore solide. »

C'était ce que nous attendions. Une demi-heure plus tard, nous voguions devant Meillerie,

sur le Léman, large d'au moins sept kilomètres à cet endroit. Nous n'avions pas oublié le maniement des rames et Kafi retrouvait sa place, à l'avant, jouant les figures de proue. La réverbération éblouissante nous aveuglait presque. L'air était chaud et la caresse de la légère brise, sur la peau, très agréable.

« Dommage que nous n'ayons pas emporté de provisions, fit la Guille, nous serions restés sur l'eau jusqu'à la nuit.

- Impossible! objecta Gnafron, nous avons promis à Mady d'aller au cirque avec elle, ce soir. »

Tirant des bordées à droite, à gauche, pour le simple plaisir de ramer, nous dérivions en nous rapprochant de la rive. Tout à coup, Gnafron se leva, son pouce emmailloté tendu vers la gauche.

« Regardez cette barque, là-bas, on la dirait vide! »

Tous les regards se tournèrent de ce côté. La barque avait à peu près la taille de la nôtre et, effectivement, on ne distinguait personne à bord. Je me trouvais alors aux avirons.

« Vire à droite, Tidou, lança Corget, allons voir de près. »

Je pesai de toutes mes forces sur les rames. La barque se rapprocha rapidement. Bientôt, elle ne fut plus qu'à deux cents mètres.

« Non, s'écria Gnafron, debout à l'avant, près de Kafi, elle n'est pas vide. Quelqu'un est étendu au fond. Encore deux ou trois coups de rames, Tidou!»

Notre canot glissa lentement et, soudain, le Tondu poussa une exclamation.

« C'est lui... notre homme d'hier! »

Etendu au fond du canot, sous le banc, l'inconnu dormait dans la position où nous l'avions trouvé, dans le hangar, un bras replié sous sa nuque. A côté de lui, se trouvaient trois cannes, oui, trois cannes... et pas des cannes ordinaires. Celles-ci paraissaient en or, tout au moins recouvertes d'or que le soleil faisait étinceler. L'exclamation du Tondu n'avait pas réveillé le dormeur. Cette fois, nous n'avions aucune raison de le tirer de son sommeil. Le lac lui appartenait comme à nous. Pourtant, ces trois cannes dorées nous intriguaient. Bien sûr, l'homme boitait; l'usage d'une canne s'expliquait... mais trois cannes? et en or?

« Je vous le disais, fit Bistèque, c'est un solitaire et, de plus, un original.

- Plutôt, une sorte de fou, rectifia Corget. A-t-on idée de se promener en bateau avec trois cannes? Laissons-le tranquille, il est peut-être dangereux! »

Le Tondu ayant pris nia place aux avirons, le canot s'écarta. Apercevant un de ces gros bateaux ventrus qui font des croisières sur le

Léman, notre pilote, fonça dans sa direction pour voir notre embarcation danser dans les remous de son sillage.

Mais, c'était plus fort que nous. Cet homme nous intriguait. Au bout d'un moment, la Guille proposa :

« Si nous retournions du côté de la barque? »

Le Tondu fit demi-tour et Gnafron reprit sa fonction de vigie. La barque avait disparu.

« Tant mieux, fit Bistèque, notre curiosité restera sur sa faim et nous ne risquerons pas une nouvelle aventure. Ce qui est juré est juré. »

Pour montrer qu'il se moquait de cet homme et de ses cannes en or, il saisit les avirons des mains du Tondu et lança la barque dans la direction opposée. Tant et si bien qu'après toutes ces manœuvres, il était déjà près de sept heures quand notre esquif regagna le petit port de Meillerie. Mady nous guettait du quai.

« Je vous attendais plus tôt, s'étonna-t-elle, j'ai cru que votre barque avait chaviré. Vous oubliez que nous devons aller au cirque, tout à l'heure.

- Figure-toi que nous avons revu notre homme, celui d'hier.

- Où?

- Dormant à poings fermés au fond d'une barque.

Vous devez vous tromper.

— Impossible, nous l'avons reconnu. Ce doit être un demi-fou, il se promenait en bateau avec trois cannes.

Et, naturellement, vous l'avez suivi?

— Justement non, nous sommes des garçons de parole.

— Alors, filez vite préparer votre souper. J'irai vous chercher vers neuf heures moins le quart.»

Quittant le quai, la bande regagna le « bidon ». Heureusement, le matin, le Tondu ci moi, nous avions fait les provisions pour toute la journée. Le menu n'était d'ailleurs pas compliqué : une énorme marmitée de pâtes, pour plat de résistance, du saucisson, un autre fromage et deux pains entiers.

Mais, tout en mangeant, dehors, sur les rochers, le petit Gnafron ne put s'empêcher de reparler de l'inconnu aux trois cannes d'or. Les cinq autres le huèrent :

« Ah non, tu ne vas pas recommencer, c'est fini!»

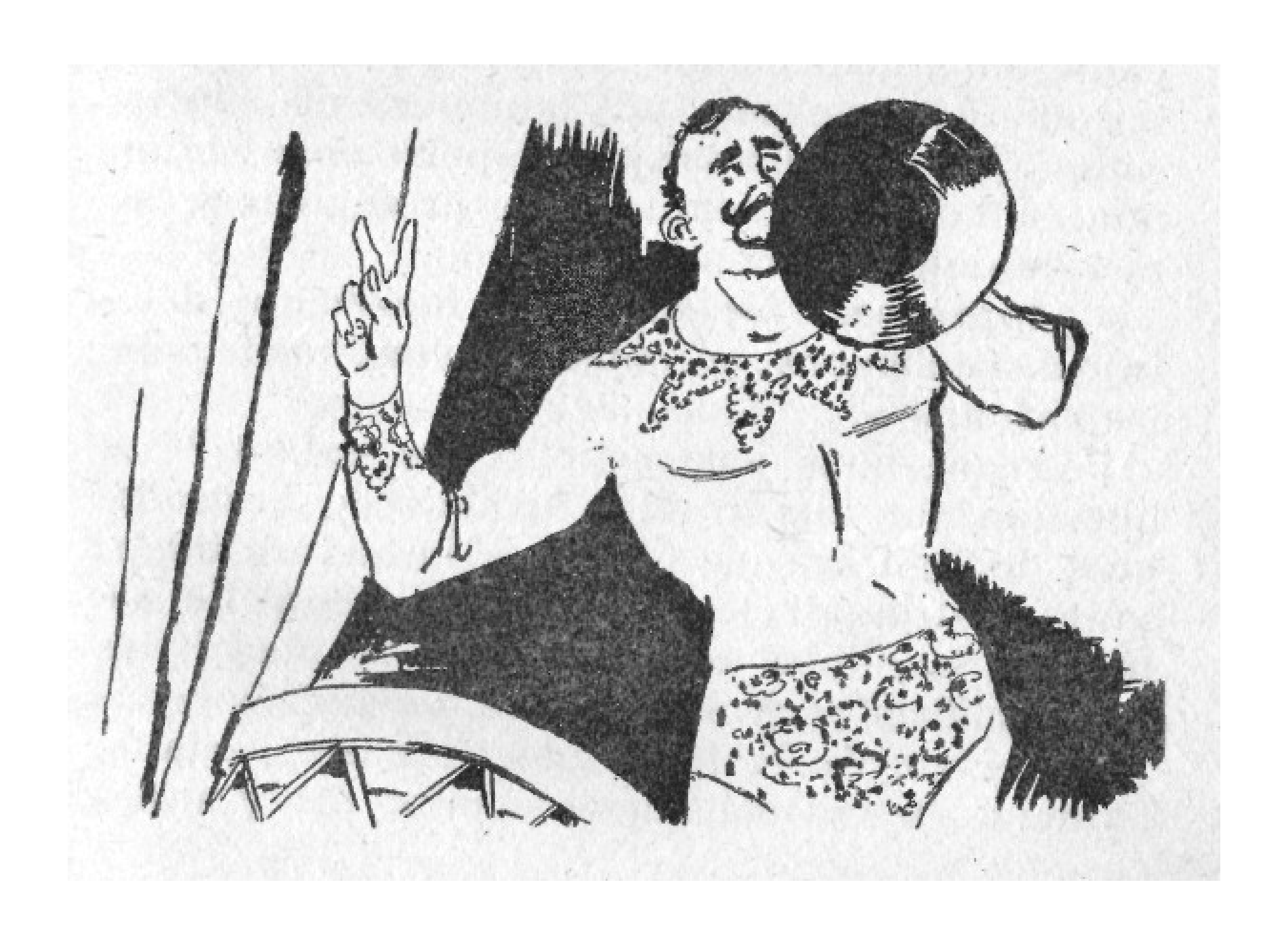
Il avala de travers son quignon de pain et se tut. D'ailleurs, Mady arrivait, trouvant Bistèque à quatre pattes, armé d'un bâton, repêchant au fond du lac une gamelle qui lui avait échappé. Nos pulls enfilés, en prévision de la fraîcheur du soir, un coup de peigne dans les cheveux, nous étions prêts.

Sur le quai, des gens faisaient déjà les cent pas en attendant le spectacle, des estivants venus des environs, car une douzaine de voitures stationnaient sous les arbres.

« Oui, expliqua Mady, j'ai entendu dire qu'il n'avait pas eu l'autorisation de rester plus d'un jour à Evian et à Thonon, à cause de son aspect plutôt minable, alors qu'il s'arrange pour faire de la publicité dans toute la région.

- Je comprends ça, approuva Corget, les roulottes sont miteuses.

- Pourtant, on dit qu'il présente de bons numéros, en particulier celui d'un clown. C'est



lui qui soulevait les rires que j'ai entendus hier soir. »

Nous nous approchâmes des roulottes. Malgré le beau nom qu'elles arboraient : PARADY-OIRCUS, elles n'étaient guère engageantes. Le cirque lui-même ne possédait pas de chapiteau, mais de simples toiles accrochées à des pieux plantés en rond, sur le quai, pour empêcher les curieux de profiter du spectacle sans payer. Un cheval pie composait à lui seul toute la cavalerie et une guenon la ménagerie. Sur une petite estrade, se tenait une jeune fille en légère tenue d'écuyère. A côté d'elle, un athlète en maillot pailleté d'argent gonflait ses biceps en frappant à tour de bras sur un tambour, ne s'interrompant que pour saisir un

porte-voix et annoncer d'une voix terrible « le prodigieux spectacle unique au monde ».

« Approchez, mesdames et messieurs! deux francs seulement la place et demi-tarif pour les enfants! »

Pouvions-nous passer pour des enfants? La question fut vite réglée. Au bas de l'estrade, près de l'entrée, une femme à la stature imposante distribuait les billets. A côté d'elle, se trouvait une toise sous laquelle elle plaçait les enfants. Tous ceux dont la tête louchait la barre transversale de la toise, placée à une certaine hauteur, étaient considérés comme des grandes

personnes. Seul Gnafron, pourtant plus vieux que la Guille et Bistèque, bénéficia du demi-tarif... ce qui ne l'enchanta pas, car il n'était pas fier de sa petite taille.

Pourvue de billets, la bande pénétra donc dans l'enceinte. Quatre rangées de bancs en gradins limitaient une piste au centre de laquelle se dressait, en guise de mât, un des arbres du quai. Une trentaine de personnes attendaient déjà, sur ces sièges durs et branlants.

« Installons-nous au bord de la piste, proposa Mady, nous verrons mieux. »

L'attente se prolongea encore une bonne demi-heure. Les gens arrivaient par petits groupes. Enfin, le spectacle commença par les exercices du cheval pie,

monté par la jeune écuyère qui se livra à quelques acrobaties sur le dos de sa monture. Elle termina sa présentation par un numéro de dressage assez amusant, reconnaissons-le, mais que nous avions déjà vu dans un cirque installé à Lyon, sur le boulevard de la Croix-Rousse.

Deux acrobates lui succédèrent : celui qui battait du tambour, à l'entrée, et un autre, plus jeune, moins fort mais plus souple. Enfin, le clown parut, accueilli par les applaudissements Il nageait, c'était le mot, dans un immense costume à carreaux, et ses oreilles retenaient à grand-peine un chapeau à plume. Il marchait

d'une façon absolument cocasse, à demi accroupi, sur des pieds largement écartés, des pieds interminables longs d'un demi-mètre au moins. Cependant, moins que son accoutrement, moins que sa démarche, son visage nous frappa. Certes, il était maquillé, mais pas comme les clowns que nous avions vus. Malgré le fard, son visage gardait une extraordinaire mobilité qui le rendait profondément expressif. D'une de ses poches, le clown commença par-sortir une orange et voulut tirer au sort, pour savoir s'il devait la manger. Faute de pièce, il lança sa main en l'air, la faisant virevolter à la façon d'une monnaie qui tournoie et la laissa retomber sur son genou. C'était pile. Il ne mangerait pas l'orange. Alors, il se mit à jouer avec le fruit, à jongler, mais d'une

façon si maladroite qu'à chaque instant l'orange lui retombait sur le nez ou roulait à terre. Déçu, il fouilla dans sa poche et découvrit une seconde orange... puis une troisième, une quatrième, et une cinquième. Miracle! A chaque découverte, il devenait plus adroit. Et bientôt ce fut un véritable feu d'artifice qui se termina de la façon la plus inattendue. D'un seul coup, les cinq oranges qui quittaient ses mains et y retombaient dans un tourbillon éblouissant, se retrouvèrent dans un panier que personne n'avaii vu, suspendu à une branche de l'arbre, au centre



de la piste. Le pauvre clown feignit alors un tel chagrin d'avoir perdu ses oranges, qu'on aurait

volontiers pleuré avec lui. Ne sachant comment les récupérer, il s'adressa au régisseur du cirque (l'athlète de tout à l'heure revêtu d'un habit noir) qui répondit :

« Eh bien, Patati (c'était le nom du clown), vous êtes agile, montez donc à l'arbre! »

Patati essaya de grimper à l'arbre; ses longs pieds s'enchevêtraient et, finalement, il eut beaucoup de peine à les décroiser. Renonçant à ses oranges, il prit un air contrit et traversa la piste, nous rappelant Charlot quand il s'en allait, avec sa mine de chien battu, à la fin de ses films.

Puis, se ravisant, il fouilla la plus petite poche de sa veste immense et en retira... oh! stupeur!...

Toute la bande échangea un regard d'étonnement. De sa toute petite poche, Patati venait d'extraire trois cannes en or. Ainsi, ce clown était notre inconnu du hangar et de la barque. Comment l'aurions-nous reconnu sous son déguisement, puisqu'il ne boitait pas?... ou plutôt qu'il dissimulait son infirmité sous une curieuse marche en canard? Le mystère se dissipait... pas tout à fait cependant. Il était tellement différent des clowns ordinaires.

En retirant ses longues cannes de sa petite poche, Patati avait retrouvé son sourire. Cependant, il se demandait à quoi elles pourraient lui servir. Comme pour les oranges, il commença par en faire sauter une

entre ses doigts, puis la seconde, la troisième. Sous les feux d'un projecteur, les trois cannes jetaient dans l'air des éclats de soleil. Tantôt elles retombaient sur les mains de Patati, tantôt sur ses épaules, ses pieds ou sa tête, mais toujours en équilibre. Finalement, il les rattrapa toutes en même temps et voulut les remettre dans sa petite poche. Naturellement, celle-ci se révéla beaucoup trop petite. Il essaya les autres, peine perdue. Patati prit de nouveau son air navré. Ne sachant où les placer, il décida de les avaler. De jeunes enfants, sur les bancs, poussèrent des



Les trois longs bâtons disparurent entièrement dans sa bouche.

cris d'effroi. Patati alla les consoler, d'une tape sur la joue, disant qu'il ne mangeait pas autre chose que des cannes et, effectivement,, les trois longs bâtons dorés disparurent entièrement dans sa bouche. Après quoi, satisfait, Patati s'essuya les lèvres avec son mouchoir et repartit dans la coulisse en riant aux éclats, ce qui déchaîna les applaudissements de l'assistance. Gnafron exultait.

« For-mi-da-ble ! s'écria le Tondu. Tu as bien fait, Mady, de nous engager à venir. » ;

-Moi aussi, j'étais ravi. J'avais déjà vu des clowns jongleurs réaliser des numéros plus extravagants et plus difficiles, mais aucun n'avait cette mimique extraordinaire qui faisait circuler une sorte de courant de sympathie à travers tous les gradins.

A présent, le spectacle se poursuivait avec un nouveau numéro de voltige, suivi d'une présentation {toujours par la jeune écuyère) de la petite guenon roulant sur une minuscule bicyclette. Vint ensuite un numéro de trapèze avec quatre athlètes, trois hommes et une femme, celle qui, tout à l'heure, distribuait les billets à l'entrée. Mais nous ne pensions qu'à notre clown. Allait-il reparaître?

« Certainement fit Mady, en. tout cas, je le souhaite; c'est le seul numéro vraiment intéressant. »

Elle ne se trompait pas. Après plusieurs exercices de force, au tapis, le plus vieux des athlètes ayant précipitamment remis sa tenue de régisseur annonça :

« Et à présent, pour terminer :

PATATI ET PATATA!»

Le clown reparut, sous un tonnerre d'applaudissements. Il portait le même costume à carreaux, orné d'une énorme marguerite épinglée au revers de sa veste. Il chevauchait un âne en bois, un âne de couleur verte, provenant certainement d'un ancien manège, monté sur roulettes et dont la tête se balançait de haut en bas. Cet âne s'appelait Patata. De chaque côté, les pieds de Patati touchaient le sol. On aurait même dit qu'ils traînaient par terre et pourtant l'âne avançait sur ses roulettes, comme par lui-même. Par quelle ingéniosité le clown créait-il cette illusion?

L'âne et son maître se rendaient à la noce d'une cousine de Patati, la cousine Hortense, mais, arrivé au milieu de la piste, Patata refusa d'aller plus loin. Le clown mit pied à terre, essayant de raisonner sa monture en la flattant; à peine avait-il touché le dos de l'animal qu'aussitôt celui-ci se mit à ruer. Alors, Patati supplia son âne, expliquant qu'ils seraient en retard pour la cérémonie. Rien n'y fit. A genoux devant l'âne, à roulettes, Patati lui fit un

long discours dans le creux de l'oreille, avec cet air navré que nous lui connaissions et qui vous aurait arraché des larmes. L'âne ne bougea pas. Patati se fâcha et tira sur la bride de toutes ses forces. Un grand éclat de rire courut sur les bancs. Au lieu d'avancer, Patata reculait, par secousses, d'une façon si bien imitée qu'on l'aurait cru vivant. Comment le clown parvenait-il à donner pareille impression?

« Formidable! » s'égosillait le Tondu.

Finalement, Patati extirpa une carotte de sa poche et l'attacha à une ficelle, au bout d'un bâton. Remontant sur l'âne, il la lui passa sous les naseaux, ce qui décida aussitôt l'animal à repartir. Il fit alors un tour de piste, puis au moment où il passait devant nous, il arrêta Patata en disant :

« Tu vois, Patata, ces garçons et cette demoiselle sont venus de Lyon pour te voir; cela mérite bien un salut! »

L'âne balança sa tête et le clown nous adressa, ou plutôt adressa à Mady, un sourire étrange, à la fois comique et triste... Mais, comme piqué par une mouche, Patata lança une ruade et disparut en trombe dans la coulisse, emportant son cavalier.

C'était la fin du spectacle. Les gens applaudissaient en se levant et quittaient leurs bancs.

« Vous avez vu, fit Mady, le clown nous a

reconnus. Il nous avait pourtant tout juste aperçus, hier soir. J'aimerais l'approcher, lui parler. Sortons vite!

- Voyons! Mady, fit Corget en riant, toi aussi tu joues à la curieuse?... Qu'espères-tu?

- Rien, simplement le voir de près... et vous en avez autant envie que moi, je le devine. »

Elle disait vrai. Ce clown, pas comme les autres, nous avait émus. Nous faufilant à travers la foule qui sortait du cirque, nous courûmes à sa recherche.





CHAPITRE III

UN CLOWN PAS COMME LES AUTRES

LE CLOWN demeurait introuvable. Son numéro terminé, il avait dû monter dans l'une des roulottes pour se démaquiller et se coucher.

« Rentrons, dit Corget; puisque le cirque reste plusieurs jours à Meillerie, nous aurons sûrement l'occasion de le revoir. »

Mais soudain l'homme apparut, tel que nous l'avions découvert, la veille, dans le « bidon ». Il descendait d'une roulotte, son sac de couchage sous le bras.

« M'sieur! appela Gnafron, nous vous attendions. Nous avions envie de vous voir de près, de vous parler. »

Le clown s'arrêta sur la dernière marche.

« A cette heure?

- Oh! reprit Mady, nous voulions vous dire combien vous nous avez amusés tout à l'heure. »

L'homme sourit, la regardant avec insistance.

« J'en suis heureux... N'est-ce pas le métier d'un clown que d'amuser le public?

Bien sûr, mais nous vous avons trouvé différent des autres clowns. Quand vous regardiez les oranges, dans l'arbre, ou que vous suppliiez votre âne, au lieu de rire, nous avions presque envie de pleurer, comme vous... Est-ce que vous pleuriez vraiment?

- Vous êtes bien curieux! Un clown n'est drôle que sur la piste du cirque. Après le' spectacle, il redevient un homme comme les autres. »

II rectifia cependant :

« Presque comme les autres. »

II désigna son sac de couchage.

« Vous voyez, je me préparais à aller dormir... comme tout le monde. »

Cependant, il ne paraissait pas très pressé et continuait de regarder Mady en souriant.

« Nous voulions aussi vous voir, ajouta Corget, pour nous excuser de vous avoir chassé du hangar, hier.

— Vous ne m'avez pas chassé! je suis parti de mon plein gré. C'était votre gîte, vous l'aviez déjà occupé! »

11 fil quelques pas, avec nous, sur le quai. La brise avait fraîchi. Il releva le col de son veston.

« Si vous vouliez venir jusqu'au hangar, proposa Gnafron, vous pourriez même y dormir, la place ne manque pas.

Je vous remercie, j'ai découvert un autre endroit tranquille, dans une remise... Cependant, je passerai volontiers un moment avec vous... si vous n'avez pas trop sommeil. »

Il nous accompagna le long du sentier éclairé par la lune. Il marchait devant moi et je remarquai qu'il boitait réellement très bas. En arrivant près du « bidon », je le dépassai pour ouvrir le premier, de crainte que Kafi (enfermé pendant la représentation) ne le reconnaisse pas et ne se jette sur lui. Non, mon chien ne se méprit pas, il se laissa aussitôt flatter par le clown.

« J'aimerais posséder un chien comme le vôtre, fit celui-ci. Il paraît si intelligent. Il me tiendrait compagnie. »

Bistèque alluma une bougie et la planta sur la table, c'est-à-dire la planche, posée sur quatre billots, qui servait de table quand nous ne pouvions pas manger dehors. A la lueur de la flamme vacillante, le visage de l'homme prit

un relief saisissant, d'une extrême mobilité où, par instants, se peignait une sorte de tristesse. Cependant, il paraissait content de se trouver parmi nous et souriait à Mady.

« Voudriez-vous nous parler de votre métier de clown? fit Gnafron. Souvent, la nuit, je rêve que je suis clown et que je fais rire des milliers de spectateurs. J'aimerais tant connaître le secret d'un de vos tours. »

L'homme se récusa :

« Puisque c'est un secret, comme tu dis, je ne peux le révéler. Les prestidigitateurs ne dévoilent jamais leurs tours. Que penseriez-vous d'un banquier qui distribuerait à tout le monde les clefs de son coffre-fort?

— Oh! protesta la Guille, nous ne sommes pas des cambrioleurs.

— Et nous ne demandons pas toutes les clefs, ajouta Gnafron, une seulement.

- Laquelle?

- Celle qui donne le secret des trois cannes en or.

Pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre?

— Parce que les trois cannes nous ont beaucoup intrigués, cet après-midi.

- Cet après-midi?

— Nous nous promenions sur le lac. De loin, nous avons aperçu un canot que nous avons cru vide. Nous nous sommes approchés. Vous dormiez, au

fond, à côté des trois cannes. Nous vous aurions volontiers réveillé pour demander à quoi ces trois cannes pouvaient vous servir.

— C'est vrai, j'avais emprunté une barque pour respirer l'air du large et m'exercer à un nouveau tour que je prépare, avec ces cannes. Après quoi, je me suis octroyé une petite sieste, comme chaque après-midi. »

Il ajouta :

« Ainsi, vous m'avez encore surpris en train de dormir... et au milieu du lac, cette fois. J'ai horreur de rester dans la roulotte, où j'ai pourtant ma couchette. Je préfère le grand air... moi aussi. Mais revenons-en aux trois cannes. Vous m'êtes sympathiques. Serez-vous capables de garder un secret?

- C'est juré! clama Gnafron en pointant son pouce emmailloté.

- Je vous préviens tout de suite; vous serez déçus. Il s'agit du plus banal des truquages.

Tant pis, dit la Guille... puisque nous n'avons rien compris tout à l'heure.

- Eh bien! voici : d'abord, les cannes ne sont évidemment pas en or, simplement en métal doré, très léger, formées chacune de cinq éléments pénétrant les uns dans les autres de sorte que, ces éléments emboîtés, les cannes n'ont que quinze centimètres de long. Quand je les prends, dans la poche de ma veste, je fais en sorte de

les saisir d'une main, par un bout, à travers l'étoffe, tandis que, de l'autre main, je tire sur les éléments pour les allonger. Vous voyez, rien de plus simple.

- Evidemment, dit Gnafron, nous aurions dû y penser... mais pour les avaler? On aurait juré qu'elles glissaient dans votre gorge. »

Le clown sourit.

« Je n'ai pas un estomac d'autruche et avouez que cela reviendrait cher s'il fallait chaque fois me fournir de nouvelles cannes. Je fais simplement semblant de les avaler. Pour créer l'illusion, je place mon bras de telle façon que la manche de ma veste frôle ma bouche. Les cannes



disparaissent simplement dans ma manche en se repliant.

- En tout cas, fit Gnafron, ébahi, c'était drôlement bien réussi.

- Et pour le jonglage avec les cannes ou les cinq oranges, demanda Mady, à son tour, existe-t-il aussi un truc?

- Non, les numéros de jonglage sont, presque toujours authentiques... ce qui en augmente la difficulté. Bien entendu, les oranges que vous avez vues sont de fausses oranges, en matière plastique, parfaitement équilibrées comme poids, mais rien de plus. Savez-vous qu'un numéro de jonglage représente des semaines, des mois d'entraînement? C'est pourquoi j'avais emporté mes cannes, cet après-midi, dans la barque, afin que le balancement du canot sur l'eau rende l'exercice plus difficile. »

Il se tut. Il y eut un silence. D'autres questions nous brûlaient les lèvres, mais nous ne voulions pas abuser. Cependant, Mady demanda encore :

« Naturellement, ce métier de clown vous plaît, puisque vous Pavez choisi? »

Le clown ne répondit pas. On aurait dit que la question l'embarrassait. Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

« Minuit et quart, fit-il, je m'en voudrais de gâcher votre sommeil plus longtemps. »

Il se leva et tendit la main; puis, s'approchant de Mady :

« Tu me fais penser à quelqu'un que j'aime beaucoup. Veux-tu me permettre de t'embrasser? »

Il effleura, des lèvres, le front de notre camarade et, à ce moment, je crus voir des larmes briller dans ses yeux.

« Bonsoir, mes jeunes amis », lança-t-il vivement, soudain pressé de partir.

Il donna une tape amicale à Kafi et s'en fut, dans la nuit, le long du sentier.

« Vous avez vu, fit la Guille, en embrassant Mady, il paraissait bouleversé.

- Oui, ajouta Bistèque, on aurait dit que la dernière question l'avait peiné. C'est son métier de faire rire les gens, mais il paraît plutôt triste. Et pourquoi, enchaîna Gnafron, ne couche-t-il pas dans une des roulottes, comme les autres? »

C'est vrai, approuva Mady, il vit à l'écart. Dommage qu'il ne soit pas resté plus longtemps. Nous tâcherons de le revoir demain. »

Là-dessus, elle nous quitta à son tour et chacun se mit en devoir de déplier son sac de couchage pour la nuit. Malgré l'heure tardive, je n'avais pas sommeil. Je revoyais le clown, sur la piste du cirque, regardant d'un œil navré le panier d'oranges ou, à genoux, suppliant son

âne. Je revis aussi ses yeux brillants de larmes quand il se penchait vers Mady. Certainement, cet homme cachait un secret, un secret plus profond et plus personnel que, celui de ses tours.

Enfin, la fatigue ferma mes yeux. Une main glissée dans la chaude fourrure de Kafi, étendu contre moi, je m'endormis.

...Le lendemain, quand je m'éveillai, le soleil brillait déjà haut sur le lac. Près de moi, le Tondu s'étirait en baillant taudis que la Guille, debout, encore à demi endormi, passait les deux pieds dans la même jambe de son short et que Gnafron rafistolait tant bien que mal son pansement devenu informe. Dehors, Bistèque et Corget barbotaient déjà au bord du lac en faisant leur toilette.

Une heure plus tard, petits déjeuners engloutis avec appétit, nous nous disposions à faire un tour quand Mady arriva en courant.

« Quelque chose vient de se produire dans les roulottes du cirque, dit-elle vivement. Tout à l'heure, en descendant sur le quai, j'ai aperçu deux gendarmes. Ils visitaient les voitures; des affaires s'éparpillaient dehors, et ils fouillaient partout.

- Un vol?
- Je le suppose.

Et le clown?... Tu l'as vu?

- Les gendarmes l'interrogeaient, lui, particulièrement. Il avait l'air ennuyé. Le brigadier notait ses réponses sur un carnet.

- Ils l'ont emmené?

- Je ne sais pas. Quand j'ai quitté le quai pour vous rejoindre, ils le questionnaient encore. »

Nous nous regardâmes, surpris et, disons le mot, peines. Le clown nous était vite devenu sympathique. Il nous avait inspiré confiance. Nous étions-nous trompés à ce point sur son compte? Mady, elle-même, ne savait que penser.

« Allons sur le quai, proposa Corget, nous saurons peut-être ce qui est arrivé. »

Les gendarmes repartis, les gens du cirque remettaient de l'ordre dans leurs affaires. Ils paraissaient énervés, en particulier le patron, c'est-à-dire l'athlète qui, la veille, jouait du tambour sur l'estrade.

« II ne manquait plus que ça, gémissait-il. A présent, nous aurons les gendarmes deux fois par jour sur le dos. Comme publicité, on ne fait pas mieux. Pour peu que les journaux s'en mêlent, nous n'avons plus qu'à plier bagage. »

Nous reconnaissions, autour de lui, la grosse femme qui distribuait les billets, la petite écuyère, les deux acrobates... mais pas le clown.

« Les gendarmes l'ont peut-être emmené », conclut Corget.



Avisant des curieux qui, de loin, regardaient les roulottes, Mady interrogea une vieille dame en vacances à Meillerie et qu'elle connaissait un peu.

« Non, ma petite, fit la dame, je n'en sais pas plus que toi. J'ai seulement entendu dire qu'il s'agissait d'un vol... Entre nous, rien d'étonnant, ces gens-là ont la main leste, c'est le plus sur de leur talent.

- Avez-vous vu les gendarmes emmener le clown, l'homme qui boite?

- Non, mais ils l'ont « cuisiné » longtemps. Certainement, ils le soupçonnaient.

Qui a été volé?... Quelqu'un du village?

- En tout cas, le gros homme à moustaches,

qui a tout l'air d'être le patron, en voulait à celui qui boite. J'ai même cru qu'il allait le frapper. »

Impossible d'obtenir plus de précisions. Deux autres personnes interrogées n'avaient rien vu ou rien compris à la scène. Faisant mine de nous intéresser aux pêcheurs à la ligne, nous restâmes sur le quai, jetant de fréquents regards vers les roulottes. Soudain, voyant le patron du cirque sortir d'un café, Gnafron déclara, intrépide :

« Tant pis, on verra bien! Je vais lui demander où est Patati. »

Il courut vers l'homme. Pauvre Gnafron! il n'eut pas le temps d'achever sa **question.** L'hercule serra les poings, le souleva de terre en le saisissant par son maillot, le secoua comme un prunier et le laissa retomber en hurlant :

« Veux-tu filer! sale graine de vaurien! Ça t'apprendra à te mêler de ce qui ne te regarde pas. »

Gnafron revint vers nous, vexé, mais jurant qu'il finirait par savoir ce qui s'était passé.

En attendant, toute la bande, avec Mady, revint à notre gîte. Le long du chemin, personne ne souffla mot.

« Eh bien, fil Corgel en s'asseyant sur un billot, je m'étais laissé prendre à cet homme. Jamais je ne l'aurais cru capable...

Capable de quoi? reprit Mady. Nous ne savons rien. Les gendarmes peuvent se tromper... et le patron du cirque aussi, mais que ça ne vous empêche pas de dormir, la nuit prochaine. Souvenez-vous de ce que vous avez décidé.

Tu as raison, Mady, approuva Bistèque, oublions le cirque, Patati et Patata... »

Tout le monde rit du jeu de mots et, pour trouver une diversion, le Tondu dit :

« Que ferons-nous cet après-midi?

Bravo! approuva Madi. Si nous faisions une balade à vélo, puisque je peux vous suivre. cette année? par exemple, du côté de Saint-Gingolph, vers le bout du lac? Je n'y suis jamais allée.

- Entendu! s'écria Bistèque, une balade à vélo !

— Alors dépêchez-vous de faire votre « tambouille ». Il est déjà plus de midi. »

Elle partit en chantonnant, l'air dégagé, mais nous la connaissions. Cette façon de prendre les choses à la légère cachait une sourde préoccupation, la même que la nôtre : Qu'avait fait Patati? Qu'était-il devenu?

Mais, déjà, le chef cuisinier Bistèque distribuait ses ordres :

« Tidou et le Tondu, montez en vitesse au village et rapportez-moi ce que je viens d'écrire

sur cette liste! Corget et la Guille, allez me chercher du bois, du bois sec, pas comme celui d'hier! Gnafron, prends le seau en toile et rapporte-moi de l'eau! »

Hélas! c'est toujours quand on est pressé qu'arrivent les catastrophes et qu'on perd du temps. En voulant aider Bistèque à mieux caler le petit poêle à trois pieds, Gnafron ne réussit qu'à déboîter le tuyau qui lui tomba sur la tête, l'aspergeant de suie à le rendre plus noir qu'un Nègre. A tel point qu'il dut se plonger la tête dans le lac tandis que la Guille et Corget lui savonnaient le crâne à tour de bras... Et ce n'était pas fini. Il fallait encore décabosser les deux bouts de tuyau qui ne voulaient plus pénétrer l'un dans l'autre... puis rallumer le poêle éteint. Tant et si bien que, consultant sa montre, Bistèque déclara qu'il n'avait plus le temps de préparer quelque chose de convenable et qu'on se contenterait de sardines et de fromage.

Dès deux heures, Mady était là, toute fière de pouvoir monter à vélo. En effet, une longue maladie l'avait, pendant plusieurs mois, privée de ce plaisir.

« Alors? ne put s'empêcher de demander Gnafron, tu as appris du nouveau au sujet du cirque ?

- Ah non! répliqua-t-elle, ne recommençons pas! Vos vélos sont-ils prêts?

- Prêts!

— Alors! en route! »

Kafi bondit de joie, véritable chien fou. Il faisait chaud, mais la petite brise soufflant du Léman rendait l'air respirable, sur la route splendide, côtoyant sans cesse le lac qu'elle dominait.

« Tu as bien fait de nous décider à quitter Meillerie, dit Corget à Mady, ça nous changera les idées. Pour un peu, nous... »

Il n'acheva pas. Je venais de l'interrompre en criant : « Stop! » à cause de Kati qui, après avoir gambadé autour de nous pendant plus d'un kilomètre, ne nous suivait plus.

« Nous n'avons pas fait attention à lui, dit la Guille, il a peut-être pris les devants.

- Je le croirais plutôt en arrière », répliqua Gnafron.

Je sifflai mon chien et attendis quelques instants. Rien. La Guille se proposa pour aller voir, plus loin, jusqu'au premier tournant. Il fila, à toutes pédales, mais revint bredouille.

« Alors, faisons tous demi-tour, dit Gnafron, nous ne sommes pas pressés. »

Pourquoi Kafi nous avait-il lâchés? Ce n'était pas dans ses habitudes. Qu'avait-il découvert de si intéressant?

Tout à coup, à cinq cents mètres en arrière, je l'aperçus, en arrêt au bord de la route, les

oreilles pointées vers le lac. En nous entendant, il s'élança à notre rencontre, poussant de petits aboiements, puis, happant le bas de mon short, m'invita à le suivre jusqu'à l'endroit où il s'était arrêté. La troupe mit pied à terre et chercha ce qui l'intriguait. Soudain, Mady pointa un doigt vers les rochers qui bordaient le lac, en contrebas de la route.

« Regardez!... là-bas! »

Assis au bord de l'eau, nous tournant le dos, un homme se tenait immobile, la tête dans les mains.

« Le clown! s'écria Bistèque, c'est lui! »





CHAPITRE IV

LA CONFESSION DE PATATI

Que faisait-il là?... alors que nous avions fini par le croire entre les mains des gendarmes? Kafi n'attendit pas mon ordre pour le rejoindre. Bondissant d'un rocher à l'autre, en quelques sauts, il fut près de lui. Le clown, qui ne l'avait pas entendu, sursauta puis, reconnaissant mon chien, se tourna vers la route et nous aperçut.

Vélos déposés au bord de la chaussée, la bande dégringola vers le lac. L'homme paraissait

accablé. Visiblement, il n'avait pas envie de parler. Cependant, Mady demanda :

« Que s'est-il passé, tout à l'heure, au cirque? Rien de fâcheux?... Vous paraissez ennuyé? »

L'homme murmura :

« Bah! mes jeunes amis, à quoi bon vous expliquer?... Vous partiez en promenade? Continuez votre chemin.

- Vous ne voulez rien nous dire? »

II éleva doucement les épaules. A son insu, Mady nous consulta du regard pour savoir si elle devait insister. Notre réponse muette l'encouragea. Elle poursuivit :

« Nous sommes sûrs que vous avez des ennuis, de gros ennuis. Ne pourrions-nous les partager, vous aider? »

II leva les yeux vers Mady et sourit : « C'est gentil de vous intéresser à moi, mais vous ne pouvez rien. » Cependant, il déclara, après un soupir : « On m'a volé tout ce que je possédais. » Nous échangeâmes un regard de surprise. « Quand? demanda Gnafron.

- Cette nuit, dans une roulotte.

- Une grosse somme?

Mes économies depuis le début de l'été. »

II passa une main sur son front. Interloqués... mais aussi soulagés, nous ne savions plus que dire. Du premier coup, cet homme nous avait

été sympathique. Nous préférions le savoir victime d'un vol que son auteur.

« Oui, reprit-il, mes économies, que j'amassais sou par sou, pour élever ma fille. Tout a disparu. »

II leva les yeux vers Mady.

« Ma fille a presque ton âge; elle te ressemble : une bonne petite qui s'applique à l'école. Elle s'appelle Lydie. Elle passe ses vacances en Savoie, pas loin d'ici, au Biot, dans la vallée de la Dranse. L'air de la montagne \a fortifie. Malheureusement, je peux difficilement monter la voir, là-haut, à cause de ma jambe qui m'interdit les longues courses à vélo. »

II s'arrêta et s'excusa :

« Je vous demande pardon, mes petits amis, de vous confier mes soucis, à vous qui êtes si jeunes, qui aimez rire et vous distraire.

- Oh! protesta Mady, nous ne pensons pas qu'à rire et à nous amuser, vous savez. Parlez-nous de votre fille. Nous pourrions peut-être aller la voir, à votre place, pour vous donner de ses nouvelles? »

II remercia d'un sourire et caressa Kafi, étendu près de lui, au soleil.

« Oui, reprit-il, vous vous représentiez sans doute les clowns comme des êtres toujours de bonne humeur, toujours prêts à rire et à faire rire. Vous vous trompez. La vie d'un clown n'est

pas forcément heureuse. Depuis onze ans, la mienne ne l'est plus. »

Il s'arrêta encore et reprit : « Autrefois, j'étais acrobate dans un grand cirque qui parcourait toute l'Europe. Avec ma femme, acrobate elle aussi, j'avais monté un numéro extraordinaire que nous exécutions à dix mètres au-dessus du sol, sans filet. Et puis, un jour, en Belgique, il y aura bientôt onze ans, ma femme a manqué une prise. Elle est tombée, sans avoir le temps de se retourner pour se recevoir sur les jambes. Elle s'est écrasée sur la piste. J'avais fait l'impossible pour l'arrêter dans sa chute. Elle m'a entraîné et je suis tombé, moi aussi, me brisant la hanche et la jambe. Ma femme est morte quelques jours plus tard. Je suis resté infirme, seul, avec ma petite Lydie qui n'avait que deux ans. »

La tête dans les mains, le regard fixé sur le lac, il poursuivit :

« Pour moi, c'en était fini de mon métier d'acrobate. Après de longs mois d'hôpital, j'ai constaté que je resterais infirme pour toujours. Ma seule chance de pouvoir encore travailler dans un cirque était de devenir clown, et, comme tous les clowns ont une spécialité, je me suis entraîné à jongler. Hélas, même comme clown, aucun grand cirque ne voulait m'engager, à cause de mon infirmité. Je me suis rabattu

sur les petits chapiteaux qui vont de village en village, à la belle saison. C'est ainsi que je suis entré au Parady-Circus, il y a trois ans, un cirque plutôt misérable, comme vous l'avez constaté. Que voulez-vous, je n'avais plus le choix... et il faut que j'élève ma fille. Je voudrais tant que la vie lui soit plus douce qu'à moi. »

C'était certainement à elle qu'il pensait, la veille, en embrassant Mady, car, de nouveau, les larmes lui montèrent aux yeux.

« Vous comprenez, à présent, pourquoi cette perte d'argent me louche tant. J'espérais, d'ici un an ou deux, pouvoir m'installer dans le Midi et rester près de Lydie. Cela retarde nos projets de plusieurs mois, d'autant plus que la saison avait été bonne jusqu'à présent. Le patron du Parady-Circus me payait mieux cette année... Chère Lydie! Elle sait que le cirque lui a pris sa mère; elle voudrait que j'y renonce aussi... et puis, à l'école, elle a un peu honte d'avouer à ses camarades que son père est clown parmi les bohémiens. Elle a raison. Un drôle d'homme, mon patron ! et de drôles de gens, ceux qui l'entourent, souvent grossiers et débraillés. Ce matin, quand j'ai constaté la disparition de mon argent, Willer (c'est le nom du propriétaire du cirque) m'a interdit de porter plainte pour ne pas faire de tort à son spectacle.

Je suis passé outre. S'il avait osé, il m'aurait mis à la porte, mais il a trop besoin de moi. Il sait que beaucoup de gens ne viennent au Parady-Circus que pour Patati et Patata.

- Voyons! interrompit Gnafron, qui soupçonnez-vous? Vous aviez parlé à quelqu'un de votre cachette?

A personne. Je ne comprends pas. D'ailleurs, je me méfiais. Une fois déjà, dans un autre petit cirque, j'ai été volé. On rencontre toutes sortes de gens dans ces roulottes, certains sonl honnêtes, mais d'autres... On m'avait subtilisé mon portefeuille, pendant que je dormais, dans une voiture.



- C'est pour cela que vous préférez coucher ailleurs?

- Pour cela, oui, et aussi pour vivre le moins possible parmi ces gens qui ne sont pas de vrais gens de cirque, mais plutôt des romanichels, pas toujours bien embouchés et souvent malpropres.

- Où cachiez-vous votre argent?... sur vous?

- Dans une des pattes de l'âne vert. J'étais persuadé que personne ne songerait à le chercher là.

- Quand vous êtes-vous aperçu de la disparition de vos économies?

- De bonne heure, ce matin. Je me lève toujours tôt, même si je me suis couché tard, la veille. Je suis monté dans la plus petite roulotte où on range le matériel. J'avais besoin d'argent pour payer la pension de ma fille. L'âne avait disparu. Pourtant, hier soir, je l'ai rangé à sa place habituelle. Tout le monde dormait encore dans les autres voitures. J'ai réveillé le patron. Il a été furieux, pas à cause du vol de mes économies, dont il se moque, mais parce que Patata est indispensable pour mon numéro. Il s'est tout de suite demandé comment se procurer un autre âne pour ce soir, mais m'a interdit de porter plainte. Il a réuni le personnel du cirque et a fait son enquête. Naturellement, personne ne savait rien. Alors, malgré lui, j'ai téléphoné

à la gendarmerie de Saint-Gingolph. Les gendarmes se sont dérangés; je doute qu'ils

s'intéressent sérieusement à cette affaire. Ils sont repartis, persuadés que le voleur est quelqu'un du cirque et ils ne se fatigueront pas à chercher ailleurs.

Pourtant, fit Corget, Patata a disparu. Vous ne trouvez pas ça bizarre?

- Evidemment. Je ne vois pas pourquoi le voleur a emporté Patata au lieu de plonger, sur place, la main dans la cachette. C'était même dangereux. Il pouvait se faire remarquer par des douaniers effectuant une ronde de nuit au bord du lac.

- Et qu'a-t-il fait de l'âne? » ajouta la Guille. Le clown haussa les épaules, découragé.

« Ne cherchez pas davantage, mes enfants, vous ne comprendrez pas plus que moi. A présent, voulez-vous me laisser seul? Je vais essayer de dormir un peu, au bord de l'eau. Continue:/ votre promenade. Je vous souhaite un bon après-midi. »

Nous hésitions à le quitter. Il insista.

« Si, dit-il, laissez-moi. Ce soir, le cirque donne une nouvelle représentation. Je m'en voudrais de me montrer nerveux et de manquer mes tours. Le patron m'accuserait de les saboter. »

Nous le quittâmes à regret, Kafi le dernier qui, décidément, sympathisait autant que nous

avec le clown. La bande reprit sa promenade vers le bout du lac, mais sans enthousiasme. Personne ne

chantait ni ne sifflait. Deux kilomètres plus loin, Corget mit pied à terre, imité par le reste de la bande. Il nous regarda, l'un après l'autre, et, la voix grave, déclara :

« Evidemment, nous avons juré de ne nous occuper de rien, mais après ce que nous venons d'apprendre, vous ne trouvez pas que ça change tout?»

II s'attendait peut être à entendre quelqu'un pousser les hauts cris. Les Compagnons furent unanimes et Mady, qui s'était pourtant moquée de nous, approuva vivement :

« Comme tu dis, Corget, ça change tout. Nous savons trop de choses sur ce pauvre clown; il est malheureux, ce rie serait pas chic, de notre part, si nous ne cherchions pas à l'aider.

- Il faut retrouver son argent perdu.. et nous réussirons », lança le petit Gnafron.

D'un seul coup, nous renoncions à nos vacances tranquilles, de bon cœur. Nous étions loin de prévoir, cependant, les extraordinaires aventures où allait nous entraîner cette brusque décision.



CHAPITRE V

LE BILLET DE LOTERIE

A NOTRE retour de promenade, Patati avait disparu. Nous avions hâte, cependant, de le revoir, car, à la lueur d'une longue discussion, la disparition de l'âne vert nous semblait de plus en plus bizarre. En arrivant à Meillerie, Corgct proposa :

« Faisons un détour par le ,quai, nous retrouverons peut-être le clown. »

La tribu du cirque, presque au complet, se tenait à l'ombre sous les arbres. Une femme pelait des pommes de terre pour le repas du

soir. La petite écuyère jouait à la poupée. Le patron lisait le journal, un cigare aux lèvres, assis sur une chaise, les deux pieds allongés sur unejcaisse. Patati, lui, n'était pas là. Cependant, à travers la toile du cirque, Gnafron reconnut sa silhouette. Il évoluait autour de la piste, monté sur un animal ressemblant vaguement, par ses contours, à Patata.

« Tant mieux, fit Bistèque, soulagé, il a peut-être retrouvé son âne... et son argent. »

Pour éviter d'être vus par la tribu, nous fîmes le tour de l'enceinte de toile dont Gnafron se risqua à soulever un pan. Déception! Patati ne chevauchait pas son âne vert, mais un zèbre, à peu près de la même taille, balançant la tête de la même façon et provenant sans doute du même manège.

Nous apercevant, le clown descendit de sa monture et vint à nous, un doigt sur les lèvres :

« Attention! si le patron vous aperçoit, il va vous faire décamper. Voyez! il est allé à Thonon, tout à l'heure, et m'a trouvé un remplaçant de Patata; il lui a posé des roulettes. J'étais en train de m'exercer pour ce soir... mais vous, pourquoi êtes-vous là?

- Nous aurions beaucoup de renseignements à vous demander, au sujet du vol. Quand pourrons-nous vous voir? »

Le clown se gratta le front.

« A présent, c'est difficile, mon numéro n'est pas encore au point. Ce soir, si vous voulez, après la représentation.

- Nous vous attendrons dans notre « bidon ». Apportez votre sac de couchage, vous passerez la nuit avec nous. Vous serez mieux que dans votre remise.

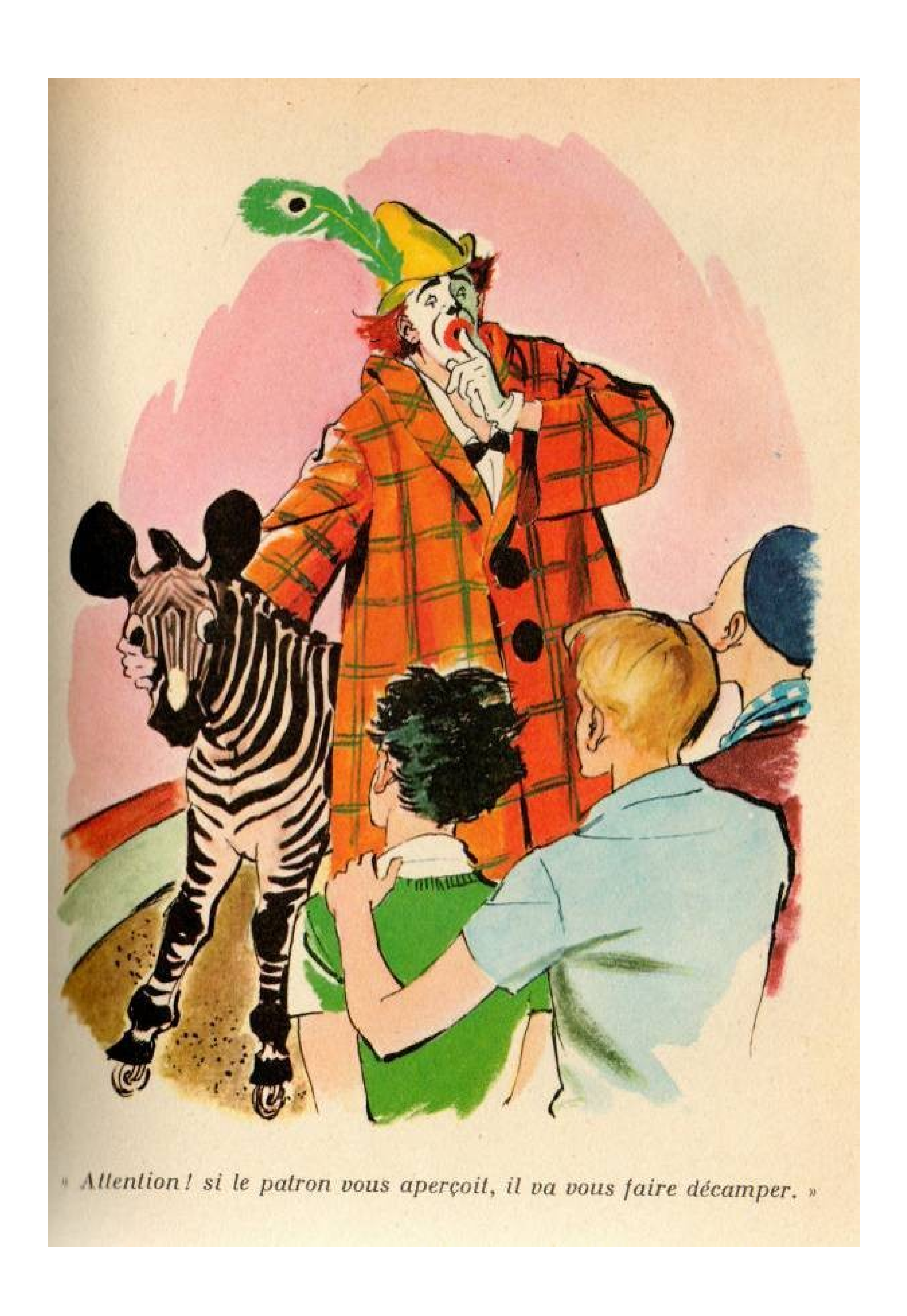
- Entendu! à ce soir! »

Mady, qui devait rentrer chez elle, nous quitta, et la bande, regagna le hangar. Le temps s'était couvert mais demeurait doux, sans vent. Bistèque donna ses ordres de cuisinier. Le petit poêle ronfla et siffla comme un avion à réaction. Le souper terminé (un souper sans soupe), chacun retrouva sa place, au bord de l'eau, pour regarder les lumières piquer, une à une, la rive suisse. Sur le quai de Meillerie, la représentation venait de commencer. Les échos des applaudissements parvenaient jusqu'à nous, ceux qui saluaient les tours de Patati.

« Un drôle de métier que celui de clown! soupira la Guille. Patati vient d'être dévalisé et il doit quand même se forcer à rire pour amuser les badauds. »

Pauvre; Patati ! Les applaudissements qui le saluaient, au lieu de nous réjouir, nous faisaient mal.

La nuit enveloppait le lac et les dernières voiles avaient disparu depuis longtemps quand



« Attention ! si le patron vous aperçoit, il va vous faire décamper. »

mon fidèle Kafi donna l'alerte. Il s'élança, sur le sentier, à la rencontre de notre nouvel ami. Epuisé, le clown se laissa tomber sur un billot du hangar et essuya son visage encore couvert de sueur. Trop énervé, il avait manqué la réception d'une orange, en jonglant, et n'avait pas réussi à les envoyer, d'un seul coup, dans le panier. De plus, lors de son dernier numéro, une des roulettes du zèbre s'était détachée et il avait manqué sa sortie.

« Bah! ce n'est pas votre faute, fit le Tondu, puisque vous n'aviez pas vous-même fixé les roulettes sous les pattes du zèbre. En tout cas, ça n'a pas empêché les gens d'applaudir : nous les avons entendus d'ici. »

Patati eut un sourire désabusé et demanda :

« Alors, que vouliez-vous savoir de plus au sujet du vol? Je n'ai rien appris de nouveau. Croyez-moi, l'affaire ne sera jamais éclaircie. Vous auriez bien tort de gâcher vos vacances à cause de moi. »

Mais le petit Gnafron se redressa d'une façon comique et déclara :

« Vous ne nous connaissez pas. Les « gones » de Lyon ont la tête plus dure que celle de votre Patata. Nous aimerions tant retrouver votre voleur. Voyons, à quelle heure, ce matin, vous êtes-vous aperçu du vol?

— Vers six heures et demie.

— Et la veille, vous souvenez-vous du moment où vous avez rangé Patata dans la roulotte?

— Juste après la représentation. Je venais de le remettre à sa place quand vous m'avez rencontré.

- Donc, il n'a pu disparaître qu'entre minuit et six heures et demie du matin... c'est-à-dire en pleine nuit.

— C'est ça.

- Et, entre-temps, s'informa la Quille, vous n'êtes pas revenu dans la roulotte?

- En vous quittant, j'ai gagné directement la remise où j'ai élu domicile. Je me suis endormi aussitôt.

— Personne ne couche dans cette roulotte?

— Personne. A vrai dire, c'est seulement une remorque qu'on accroche à l'une des voitures. Elle ne contient que du matériel. J'ai tout de suite vu qu'elle avait été fouillée. »

II y eut un silence. Bistèque demanda à quelle place exacte il avait l'habitude de ranger Patata.

« Tout au fond, dit le clown, protégé par un vieux sac pour ne pas abîmer sa peinture.

— Donc, conclut Gnafron, le voleur connaissait l'emplacement de l'âne, mais il n'a pas su le trouver du premier coup.

- Certainement.

- Et la porte, s'inquiéta Corget, celle de la remorque, est-elle fermée à clef?

Sa serrure ne fonctionne plus. Pour qu'elle ne bâille pas, nous la calons avec un coin de bois. Le patron a des défauts, mais il n'est pas très méfiant... et qui aurait pu prévoir?... »

A son tour, Bistèque réfléchit et demanda au clown à quel moment il avait visité sa cachette pour la dernière fois.

« Le lendemain de notre arrivée à Meillerie, répondit Patati, après la représentation, pour mettre en sûreté la paie que je venais de recevoir. »

Alors, Corget conclut :

« Le voleur était donc au courant de vos habitudes. Pour faire son coup, il a attendu que la somme soit importante; c'est clair. Vous n'avez vu personne rôder autour de la roulotte ce soir-là?

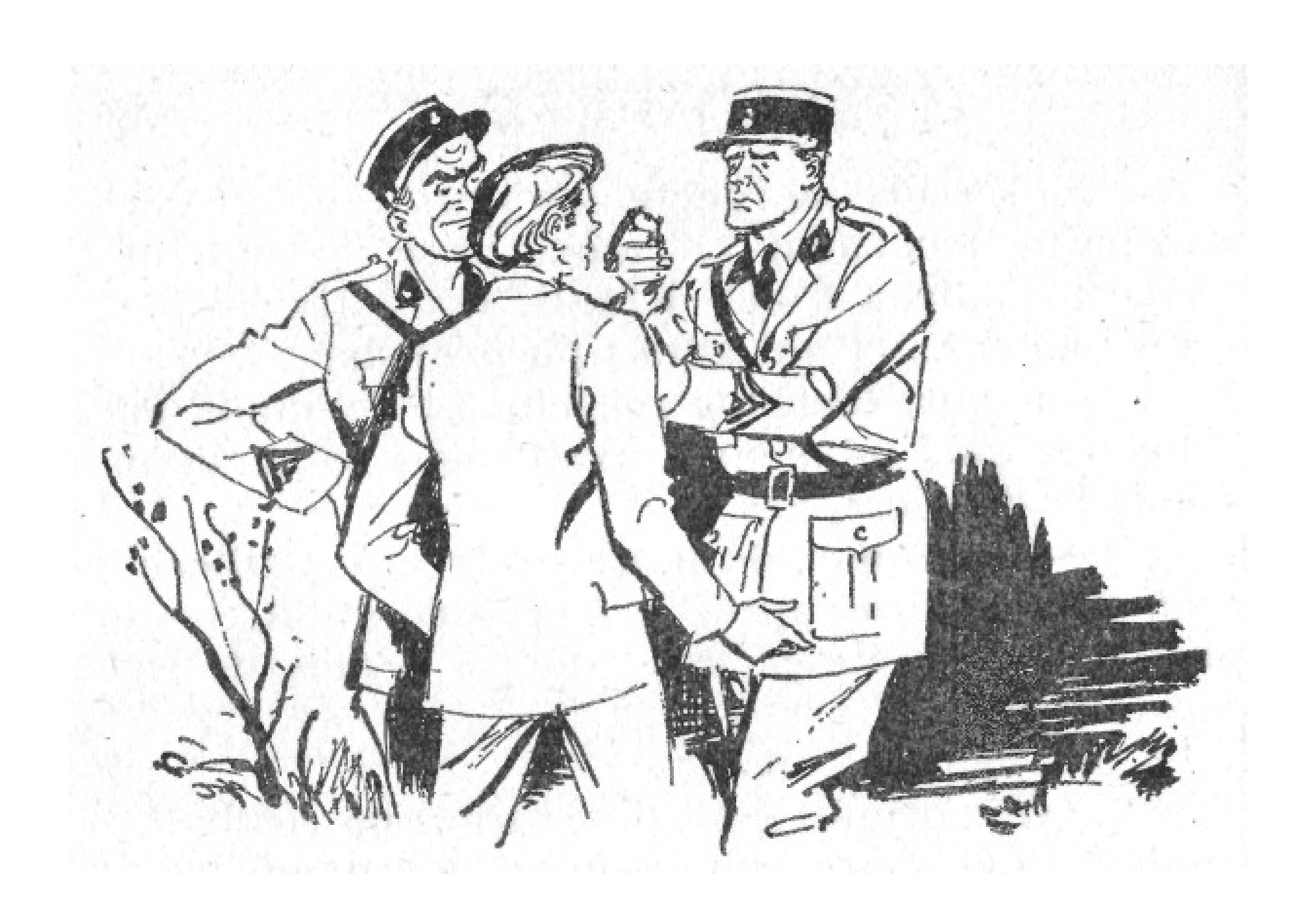
— Si, dit le clown; en descendant de la remorque, je me souviens d'avoir aperçu le plus jeune des acrobates; il n'était pas encore couché. »

Nous lui demandâmes ce qu'il pensait de lui.

« Je le connais mal, expliqua Patati. Nous ne S3[7]mpathisons guère. Le patron l'a engagé au début de la saison, il *y* a trois mois. Il se nomme Fredo; il a vingt-deux ou vingt-trois ans. Les gendarmes l'ont fouillé. Ils ont trouvé sur lui une montre en or. Il a affirmé l'avoir achetée avec ses économies. »

Corget hocha la tête.

« De toute façon, fit-il, l'acrobate aurait caché



l'argent ailleurs que sur lui... Aviez-vous relevé les numéros de ces billets?

- Personne ne le fait jamais », dit le clown.

Puis, s'efforçant de sourire :

« Ma parole! vous êtes pires que les gendarmes. C'est un interrogatoire en règle que vous me faites subir. »

Cela ne m'empêcha pas de le questionner à mon tour, de lui demander s'il ne pensait pas qu'au cours des tribulations de Patata l'argent aurait pu glisser hors de la cachette.

« Certainement pas, assura le clown. Pour atteindre cette cachette, il était nécessaire d'enlever la

tête de l'âne, vous savez, la tête mobile qui se balance, à l'aide d'un lourd contrepoids en plomb. De plus, je prenais soin de boucher la patte creuse avec un bouchon de papier froissé. »

II y eut un nouveau silence. Mais une autre question brûlait les lèvres de la Guille. Il demanda au clown si c'était se montrer trop indiscret que de vouloir connaître le montant du vol.

« Deux mille trois cents francs, répondit Patati... tout ce que j'ai gagné, ou presque, depuis le début de l'été... il y avait aussi un billet de la Loterie nationale que j'avais acheté, la semaine dernière, en passant à Thonon, mais ce billet, je ne le compte pas, la chance et moi nous faisons si mauvais ménage! »

Cependant, l'existence de ce billet de loterie intéressa Corget qui demanda au clown s'il se souvenait de son numéro.

« Pas entièrement, répondit Patati, seulement les quatre derniers chiffres. Ils formaient le nombre 1267. De cela, j'en suis sûr. Je l'ai en effet acheté le jour de l'anniversaire de Lydie, le 6 juillet : le « 12 » représente ses douze ans, le « 6 » le sixième jour du mois et le « *7* » le mois de juillet. Il ne s'agissait d'ailleurs pas d'un billet entier mais simplement d'un dixième. »

Corget et la Guille lui auraient volontiers posé encore d'autres questions, mais fatigué, ne pré-

nant pas notre petite enquête au sérieux, Patati avait hâte de se reposer. Je lui fis une place au fond du « bidon », à côté de Kafi qui se montra ravi de cette nouvelle compagnie. Il était près d'une heure du matin. La bougie éteinte, je m'endormis presque aussitôt.

Cependant, vers la fin de la nuit, je m'éveillai brusquement. Il m'avait semblé entendre parler, près de moi. Etait-il l'heure de se lever? Je me dressai sur les coudes. Le petit jour ne filtrait pas encore sous la porte. Je jetai un coup d'œil sur le cadran lumineux de ma montre : 4 heures 10! J'avais dû rêver. De nouveau enfoui dans mon sac, je me préparais à me rendormir quand quelqu'un parla une seconde fois. C'était le clown. Il rêvait tout haut. Penché vers lui, l'oreille tendue, j'écoutai. Il prononçait des paroles qui, tout d'abord, me parurent incohérentes, ' mais dont je ne tardai pas à comprendre le sens.

« Ma petite Lydie, faisait-il, non... non... pas ma faute... la cachette sûre... pas ma faute... la Caisse d'Epargne?... non, pas pratique. Ma petite Lydie... du succès, oui, mes numéros ont beaucoup de succès... Promis, c'est promis... La petite maison en Provence, nous l'aurons... promis... »

Il poussa un soupir, se retourna dans son sac et se tut.

Je me recouchai, moi aussi, mais sans pouvoir

me rendormir... et tout à coup, une idée me traversa l'esprit, une idée lumineuse. Dès que le clown, éveillé, sortit de son sac, je lui posai cette question, à brûle-pourpoint :

« Vous arrive-t-il de rêver tout haut, la nuit? »

Il parut très surpris.

« Non... du moins, je ne crois pas. En tout cas, personne ne me l'a jamais dit.

Eh bien, cette nuit, vous avez parlé.

Que dis-tu?

Vous parliez à votre fille. Vous la rassuriez en lui disant que tout n'était pas perdu et que vous auriez quand même, un jour, votre petite maison en Provence.

- J'ai dit cela?... tout haut?

Vous avez certainement raconté encore autre chose, mais je dormais, je n'ai pas entendu.

- Pas possible!

- Ce n'est sans doute pas la première fois. Alors, j'ai pensé que vous avez pu vous trahir. Vous est-il arrivé de dormir dans une des roulottes du cirque?

— Au début de la saison, dans un bourg de la Drôme, où je n'avais rien trouvé pour m'abriter.

- A côté de qui dormiez-vous? »

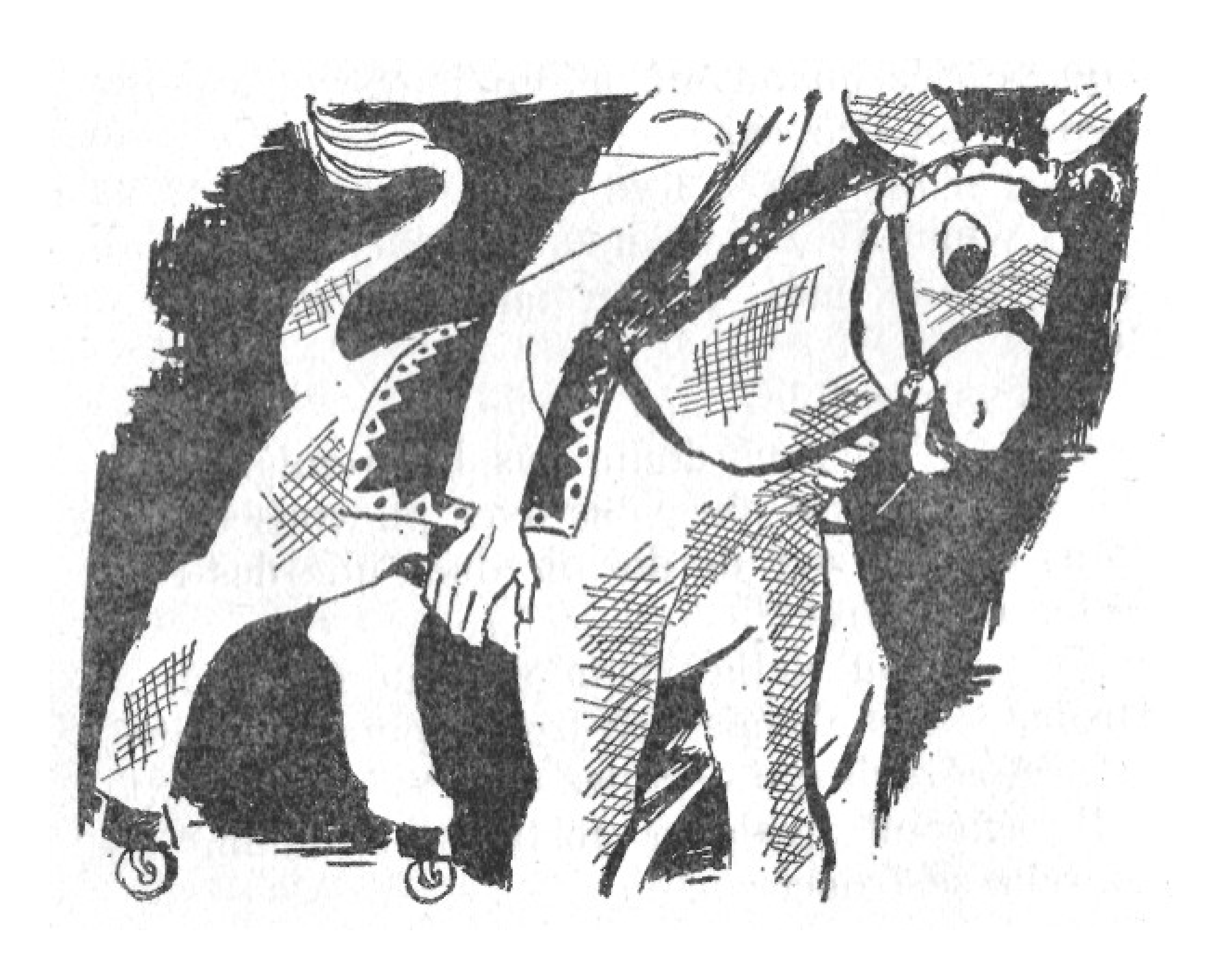
Il réfléchit quelques instants. Soudain, ses sourcils se froncèrent.

« C'est vrai! dans la roulotte, mon voisin était Fredo. »

Cependant, il se ravisa.

« Non! vous vous trompez! Si Fredo connaissait ma cachette depuis deux mois, il n'aurait pas attendu si longtemps... et pourquoi ne pas commettre son vol sur place? C'était si facile, pour lui.

— Evidemment, admit Gnafron, mais en rêvant tout haut, vous n'avez peut-être pas livré assez de précisions sur la cachette. Il a emporté Patata afin d'être plus à l'aise pour le démonter de la tête à la queue.



Possible, rétorqua le clown, mais mettre la roulotte sens dessus dessous alors qu'il savait où je rangeais l'âne? »

Cependant la Guille trouva aussitôt une réponse :

« Parbleu! il voulait donner le change, faire croire que le voleur venait de l'extérieur! »

Seul, le Tondu ne posait plus de questions. Depuis un moment, son béret à la main, il tortillait furieusement le petit bout de laine de la calotte. Soudain, il se leva :

« Vous allez tous trop vite pour accuser ce Predo! Moi, ce qui me chiffonne, c'est de penser qu'il a attendu deux mois pour faire son coup. A mon avis, la découverte du secret de la cachette ne doit pas remonter à si loin. »

Et, se tournant vers Patati :

« La remise où vous avez couché les deux autres nuits, est-elle isolée? Là aussi quelqu'un aurait pu vous entendre... Si nous allions voir les lieux? »

Le clown hésita, semblable aux ronfleurs qui n'admettent pas avoir le sommeil bruyant, il n'était pas convaincu de parler à haute voix, la nuit.

« Si, insista le Tondu, allons voir! La remise communique peut-être avec une maison habitée... Accompagne-nous, Bistèque... el toi aussi Tidou, avec Kafi. »

Nous prenant pour des gamins trop sûrs d'eux, le clown nous suivit à regret. Au-dessus du quai, il indiqua une rampe qui s'élevait en zigzaguant vers la grand-rue. A mi-chemin, il désigna une porte entrebâillée. '« C'est là! »

Le Tondu poussa le lourd panneau de bois; la lumière du dehors envahit un petit local relativement propre où s'entassaient des caisses et des outils de jardinage.

« Voyez, dit le clown, je m'installais là, dans ce coin; pendant les deux nuits où je m'y suis réfugié, personne n'est venu me déranger. »

Cependant, intrigué, Kafi passait en revue de-détail le petit hangar, se faufilant entre les caisses. Puis, il s'engagea sur des marches de pierre, au fond du réduit.

« Où conduit cet escalier? » demanda Corget.

Le clown ne put répondre. Il n'était pas venu là par curiosité mais simplement pour trouver un gîte. Je suivis Kafi, arrêté, un peu plus haut, par une trappe. J'écoutai, comme lui. Une voix d'homme et une voix de femme nous parvinrent, assourdies. La maison, au-dessus, était habitée. D'ailleurs, redescendus dans la remise, nous perçûmes des bruits de pas, sur nos têtes.

« Voyez, fit constater le Tondu au clown, il n'y a pas de voûte. Un simple plancher nous sépare de la pièce au-dessus. Quelqu'un a pu

vous entendre entrer, et redescendre ensuite par la trappe quand vous dormiez. »

Qui étaient les habitants de cette maison? Qui pourrait nous renseigner sur eux?

« Le père Tap-Tap, dit aussitôt Bistèque, il connaît tout le monde, à Meillerie. Redescendons sur le quai. »

Par hasard, le père Tap-Tap ne se trouvait pas au bord de l'eau mais, presque aussitôt, le Tondu repéra sa voile, sur le lac. Il rentrait de la pêche et piquait droit vers le petit port. Quelques instants plus tard, il mettait pied à terre, jurant, comme toujours, que jamais il n'avait fait une aussi mauvaise pêche... mais souriant quand même.

Le père Tap-Tap détestait le cirque et sa tribu autant que les bateaux à moteur, cependant, puisque Patati était notre ami, le clown serait le sien, à lui aussi. En apprenant le vol, il manifesta même un réel chagrin. Le Tondu donna tous les détails sur l'affaire, expliquant que nous nous jurions de découvrir le coupable. Sur quoi, le vieux pêcheur partit d'un grand éclat de rire.

« Ça y est! s'écria-t-il, c'est plus fort que vous! Vous voilà repartis dans l'aventure! »

Puis, retrouvant son sérieux et s'adressant à Patati:

« Voyons! Combien vous a-t-on pris?



— Deux mille trois cents francs!... »

Le père Tap-Tap faillit tomber à la renverse. Sa pipe lui échappa des dents. Heureusement Kafi était là, qui la rattrapa au vol.

« Nom d'une tomate! s'écria-t-il, tant que ça?... est-ce que je pourrais vous aider?

— Justement, fit le Tondu, nous avons besoin d'un renseignement. Savez-vous qui habite au-dessus de la remise à mi-chemin de cette rampe, là-bas, celle qui monte en zigzag vers la grand-rue?

- La porte brune, plantée de gros clous?

— Exactement. »

II réfléchit, grattant son menton mal rasé où les

poils crissaient sous ses doigts.

« Je vois; la maison des Bourgey; le père, la mère et le fils. Le père était garde-barrière, il a pris sa retraite l'an dernier. La mère fait des ménages, l'été, chez les « vacanciers ». Mieux vaudrait ne pas parler du fils... pas un mauvais garçon, mais pas un bon à grand-chose. Il a essayé toutes sortes de métiers. Pour le moment, il est chez ses parents, mais je ne sais pas ce qu'il fait. Dans le pays, on l'appelle Didi. C'est un grand... »

Mais, subitement, il s'interrompit. Saisissant sa pipe par le tuyau, il la pointa vers l'autre bout du quai.

« Tenez! justement, le voici. »

Un jeune homme venait d'apparaître sous les arbres. Très grand, assez mince, cheveux couleur filasse, coupés long sur la nuque; il s'avançait, les mains dans les poches, l'air désœuvré et traversa le quai pour se pencher au-dessus du parapet et contempler l'eau, à une cinquantaine de mètres de nous. Là, il alluma une cigarette puis, réflexion faite, se dirigea vers les roulottes du cirque.

« Voyez! fit le père Tap-Tap, il ne sait que faire... mais pourquoi vous intéressez-vous à lui et à ses parents? »

Patati expliquait au vieux pêcheur que, deux nuits de suite, il avait couché dans la remise des Bourgey, quand, à son tour, il s'interrompit.

Fredo, le jeune acrobate, descendait d'une roulotte et se dirigeait vers le flâneur.

« Oh! s'exclama le Tondu, ils ont l'air de se connaître ! »

En effet, ils échangèrent une poignée de main et Didi offrit une cigarette à Fredo. Tous deux se dirigèrent tranquillement vers le lac en bavardant, et disparurent derrière le môle.

« Ah! par exemple », s'écria le clown!

Il semblait étonné... Nous ne l'étions pas moins que lui. D'un seul coup, tout avait l'air de s'éclaircir. Didi, le désœuvré, avait surpris le secret de Patati, une nuit, dans la remise. Il en avait parlé à l'acrobate et, ensemble, ils avaient monté ce mauvais coup. Cela expliquait pourquoi l'âne vert avait disparu. Les deux complices l'avaient transporté, pour l'explorer, dans un endroit sûr... peut-être la maison de Didi.

C'était si clair, en effet, que le père Tap-Tap, abasourdi, faillit encore une fois laisser échapper sa pipe.

« Mille millions de tomates!... faire une chose pareille!... Si vraiment ce sont eux, comment **le** savoir? »

II nous regarda, quêtant une réponse, mais au même moment, nous vîmes accourir le petit Gnafron, suivi de Corget et de la Guille.

« Nous vous cherchions partout », lança notre camarade, essoufflé.

Tous trois paraissaient bouleversés. Se tournant vers le clown, Gnafron demanda vivement :

« Vous êtes certain que le numéro de votre billet de loterie se terminait par 1267?

- Oui.

- Eh bien, regardez! »

II sortit un journal qui dépassait de la poche de son short et expliqua :

« Tout à l'heure, une idée m'est venue. Je suis vite monté au village et voyez ce que j'ai découvert. »

II déplia nerveusement le journal et montra un article : *Douzième tirage de la Loterie nationale. Liste, des numéros gagnants.* Son doigt s'arrêta au milieu de la dernière colonne de chiffres.

« Regardez ce numéro : 21267. Il gagne trois cent mille francs... c'est-à-dire trente mille francs pour un dixième. Voyez, c'est le journal d'avant-hier et le tirage remonte au jour précédent. Trente mille francs, une fortune!... on vous a volé une fortune. »

Patati se demanda s'il entendait bien. Cependant, aussitôt, il objecta :

« Oui, mais le premier chiffre? Rien ne prouve que celui de mon billet était le bon.

- Attendez, fit Gnafron, vous allez voir! » Il tourna la page du journal, celle de la chronique locale, et lut tout haut un petit entrefilet :

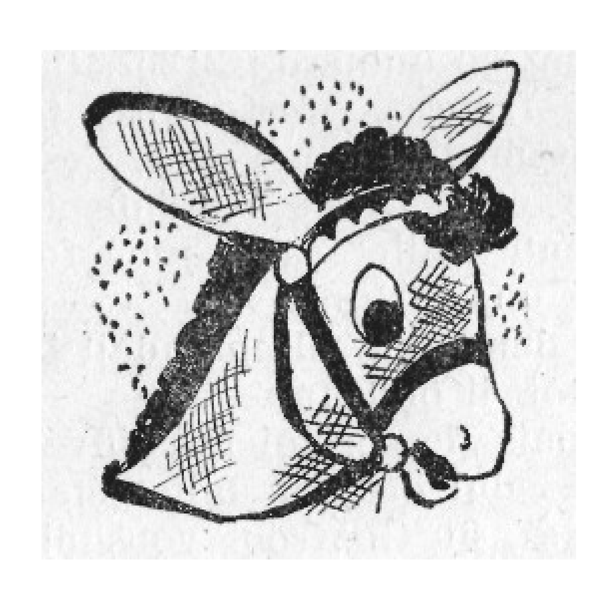
« Thonon. Nous apprenons avec plaisir qu'un billet de la Loterie nationale gagnant un de.s gros lots a été vendu à Thonon dans le débit de tabac de la grand-rue, portant comme enseigne *La Civette.* Nous ignorons l'identité de l'heureux gagnant qui ne tient d'ailleurs peut-être pas à se faire connaître. »

Le clown pâlit.

« Thonon!... *La Civette!...* oui, c'est là que j'ai acheté mon billet, l'autre jour. »

Les jambes coupées par l'émotion, il s'adossa au parapet du quai, bouleversé.

« Trente mille francs!... on m'aurait volé une fortune!... »





CHAPITRE VI

LE BUREAU DE TABAC

Au CAMPEMENT, où Mady nous avait rejoints, les langues allaient leur train. Les deux découvertes, faites coup sur coup, avaient de quoi nous déconcerter. D'une part, Didi connaissait Fredo; de l'autre, le billet de loterie, caché dan le corps de Patata, gagnait probablement un gros lot.

Le clown nous avait suivis. Gorget lui demanda des précisions.

« Voyons, le résultat du tirage de la loterie a paru le matin, vers huit heures, dans tes journaux...

et Patata a disparu la nuit suivante. Vous ne trouvez pas ça étrange? Nous nous sommes trompés en pensant que le voleur en voulait à votre argent. C'est le billet gagnant qui l'a décidé à commettre son vol.

- Oh! protesta le clown, comment aurait-il connu son numéro? Quand j'ai acheté ce billet, à Thonon, il n'y avait personne au bureau de tabac. Je l'ai mis aussitôt dans mon portefeuille pour le placer, le soir même, dans la cachette... Soupçonneriez-vous la buraliste?

- Non, pas la buraliste; mais, en dormant, dans la remise, vous avez peut-être énuméré les quatre derniers chiffres du billet. Didi les a notés et, le lendemain, en lisant le journal, il s'est aperçu que le billet était gagnant.

- Alors, enchaîna Gnafron, comme Didi vous avait entendu parler de l'âne vert, mais qu'il lui était difficile de le dénicher seul, il s'est arrangé avec Fredo et ils ont monté, ensemble, leur mauvais coup.

- Non, protesta encore le clown, ça me paraît impossible. Admettons que je parle à haute voix toutes les nuits, en dormant; il faudrait tout de même un hasard extraordinaire pour que, cette nuit-là, j'aie prononcé les chiffres d'un billet de loterie dont je me souvenais à peine, juste au moment où Didi, éveillé, pouvait m'entendre à travers le plancher.

— Bien sûr, reconnut Gnafron, c'est une question de hasard... Pourtant, Didi et Fredo sont dans le coup; nous en sommes certains.

— Pourquoi, certains? reprit une voix assurée. Nous n'avons aucune preuve contre eux! »

Les têtes se tournèrent vers Mady qui venait de parler.

« Oui, expliqua-t-elle, pour le mornent une-seule chose est sûre : l'âne vert a disparu. Nous supposons que quelqu'un l'a emporté pour visiter sa cachette... Imaginez que sa disparition ait une autre raison!

— Laquelle?

— Je ne sais pas. Nous faisons peut-être fausse route.

— Oh! Mady, fit la Guille en riant, tu as souvent de bonnes idées, mais cette fois tu te trompes. Patata a disparu parce qu'il cachait de l'argent, c'est évident. En tout cas, nous tenons une piste, suivons-la jusqu'au bout.

— Jusqu'au bout », répéta le petit Gnafron. Et, d'ajouter :

« Pour commencer, il faudrait que nous puissions fouiller la maison de Didi, au cas où l'âne serait caché chez lui.

— Evidemment, approuva Corget, mais la maison est habitée. Ce serait grave si on nous surprenait... et puis, Didi et l'acrobate ne sont pas stupides. L'argent trouvé, ils se .sont sûrement

débarrassés de Patata. Nous ferions mieux d'explorer le village et les abords.

- Bah! fit la Quille, nous ne serons pas plus avancés quand nous aurons retrouvé l'âne.

- Pardon, coupa Bistèque, et les empreintes digitales? Un jour, j'ai lu dans un roman policier que, quatre fois sur dix, les malfaiteurs se trahissaient par leurs empreintes.

- Très juste, approuva Gnafron, essayons de retrouver Patata. »

Et, toujours prêt à l'action, il déclara en consultant sa montre :

« II n'est que dix heures et demie; Meillerie n'est pas si grand; nous avons le temps avant midi. »

Je pensai aussitôt à Kafi. Pour ce genre de travail, il pouvait être très précieux. Au cas où l'acrobate aurait participé au transport de l'âne vert, je demandai au clown de me procurer quelque chose lui appartenant, un vêtement de préférence, afin de le faire sentir à mon chien.

« C'est possible, affirma le clown, accompagnez-moi jusqu'au bout du quai et attendez-moi un instant.»

La bande partit avec lui et demeura à distance du cirque. Patati s'éloigna et revint avec quelque chose qu'il tira de sa poche.

« J'ai pensé que cette sandale de corde ferait l'affaire. Tu peux la garder, Tidou.

— Et si Fredo la cherche?

— Je l'ai trouvée par terre, dans la roulotte du matériel; il croira l'avoir perdue. Il est tellement désordonné. »

Là-dessus, Patati nous quitta pour rejoindre le cirque, en promettant de surveiller les faits et gestes du jeune acrobate.

Alors, Corget distribua les consignes. Pour mieux « ratisser » le village et ses abords, il était nécessaire de se disperser. Avec Bistèque, il traverserait la grand-rue et la voie ferrée et explorerait les taillis an pied de la montagne. Mady et le Tondu visiteraient la partie nord du village en direction de Saint-Gingolph, la Quille et Gnafron, la partie sud, en direction d'Evian. Quant à moi, eh bien, je me laisserais conduire par Kafi.

Je commençai par faire sentir à mon chien la sandale de corde. Mon bon compagnon comprit aussitôt. Il frétillait de la queue. La corde passée à son collier (pour ce genre de travail je le tenais toujours en laisse), il voulut aussitôt m'entraîner vers les roulottes.

« Ah! non, Kafi, pas de ce côté! Je sais, tu retrouverais tout de suite le propriétaire de cette sandale mais, aujourd'hui, ce n'est pas lui que nous cherchons. »

Je l'obligeai à obliquer vers l'endroit où, deux heures plus tôt, I)idi et Kredo étaient allés, au

bord du lac. Les deux jeunes gens ne s'y trouvaient plus, mais Kafi reconnut parfaitement le

rocher sur lequel ils s'étaient assis. De là, il m'entraîna plus loin, au bord de l'eau. Puis, il prit un sentier, une petite rue transversale, parallèle au lac, et finalement se retrouva sur la grande route traversant le village. Là, il s'arrêta devant une épicerie et à l'entrée du bureau de tabac, me faisant comprendre que le porteur de la sandale était entré dans ces deux magasins. Enfin, il se promena le long des rampes et tomba en arrêt devant la fameuse remise, preuve que l'acrobate y était venu. Cependant, à tout moment, il cherchait à m'entraîner vers le quai. Chaque fois que je le retenais, il me regardait d'un air de dire : « Pourquoi m'empêches-tu d'aller de ce côté; je sens qu'il est là-bas. »

Bien sûr, malgré son intelligence, il n'arrivait pas à comprendre pourquoi je ne tenais pas à retrouver le possesseur de la sandale.

Bref, au bout d'une heure et demie, après avoir suivi en vain toutes sortes de pistes qui se croisaient et s'entrecroisaient, je rentrai au campement où les autres compagnons m'attendaient avec impatience. Eux non plus n'avaient rien découvert.

« Nous avons perdu notre temps et nous sommes des idiots, déclara Corget. Dans un pays

comme Meillerie, comment se débarrasser d'un objet compromettant, sinon en le jetant dans le lac? »

Nos recherches étaient inutiles. Cependant, un moment plus tard, nous mangions au bord de l'eau

quand la Guille, ayant eu subitement une idée, **faillit** s'étrangler d'émotion avec une pomme de terre.

« Ça y est! s'écria-t-il, j'ai trouvé!... Nous pouvons peut-être empêcher le voleur d'encaisser le gros lot. Prévenons tout de suite la buraliste de Thonon. Si le filou ne s'est pas encore présenté chez elle, nous alerterons la police... qui l'arrêtera, à *La Civette,* au moment où il se fera remettre l'argent.



- Formidable! s'exclama le Tondu. D'ailleurs, même si le voleur est déjà venu, le gagnant d'un lot pareil ne passe pas inaperçu. La buraliste pourra donner son signalement. Cette fois, nous tenons la bonne piste! »

Une flambée d'espoir nous fit sauter de joie. Le Tondu jeta son béret en l'air... lequel béret partit en vol plané pour se poser sur le lac où notre camarade eut toutes les peines à le repêcher. Mais, pas de temps à perdre! La fin du repas expédiée, chacun gonfla son vélo. Un déplacement à six ne s'imposait pas. Tant pis! nous avions hâte d'agir et de savoir. Le Tondu griffonna un billet pour Mady, au cas où elle s'étonnerait de notre absence.

« Nous sommes partis à Thonon. Ce soir, il y aura du nouveau. »

Le petit Gnafron en tête (à présent, il pouvait se servir de ses deux mains), la troupe fonça sur la grande route. Dix-neuf kilomètres! Le temps orageux et lourd rendait la course pénible. Des gouttes de sueur plus grosses que des pois chiches ruisselaient de mon front. Mon brave Kafi, qui nous suivait « à pattes », galopait derrière moi, tirant une langue énorme, à croire qu'il allait la perdre en route. Mais nous ne pensions qu'à la joie de Patati, ce ,soir, en apprenant qu'il pourrait peut-être récupérer son gros lot.

11 était quatre heures de l'après-midi quand la troupe entra dans Thonon. Fuyant le temps de plus en plus menaçant, les baigneurs rentraient précipitamment chez eux ou dans leurs hôtels. La petite ville était aussi animée que Lyon, le soir, sur le coup de six heures, à la sortie des bureaux et des usines. Un embouteillage monstre .paralysait même la

grand-rue, en réalité plutôt étroite. De loin, je reconnus la carotte rouge de *La Civette.* En prévision de la pluie, la buraliste, une femme de forte corpulence et au teint rosé bonbon, se hâtait d'abaisser un store pour mettre ses tourniquets de cartes postales à l'abri.

« N'entrons pas tous les six, conseilla Corget, elle nous flanquerait à la porte.

- En tout cas, moi, je veux savoir ce qu'elle va répondre, dit vivement Gnafron.

- Et moi aussi! » ajouta Bistèque. Finalement, toute la bande pénétra dans la boutique, pas très grande, où un seul client, pressé de rentrer chez lui, attendait d'être servi.

« Et vous? fit la marchande, quand vint notre tour, que désirez-vous? »

Dans les grandes occasions, c'était toujours le petit Gnafron, le plus hardi de tous, qui prenait 'a parole.

« Madame, nous voudrions savoir si quelqu'un

est venu réclamer le lot de la Loterie nationale gagné par le numéro 21267? »

La buraliste, surprise, mit les poings sur les hanches et nous regarda d'un drôle d'air.

« Vous êtes bien curieux!... Ça ne vous regarde pas.

- C'est-à-dire, reprit Gnafron, on va vous expliquer. Ce billet a été acheté ici, il y .a une huitaine

de jours, par quelqu'un que nous connaissons bien et il lui a été volé. Alors...

- Alors quoi?

— Nous avons pensé que personne n'était peut-être encore venu réclamer l'argent et que vous pourriez... ou plutôt, la police...

- Comment? la police chez moi? De quoi vous mêlez-vous?

Madame! supplia le Tondu, dites-nous seulement si quelqu'un est venu chercher l'argent, simplement cela. Le billet appartenait à un clown d'un petit cirque. Il n'est pas riche. On lui a tout pris, le billet et ses économies. Nous voudrions tant retrouver le voleur! »

La buraliste ne répondit pas. Elle venait de s'apercevoir que ses tourniquets risquaient d'être mouillés par la pluie qui commençait à tomber.

« Attendez! dirent en même temps la Guille et Corget, on va vous aider... Où faut-il les ranger? »

Mettant à profit cette main-d'œuvre inattendue,

la buraliste les pria de rentrer les deux lourds porte-cartes et de les déposer dans l'arrière-boutique. Il n'en fallut pas plus pour adoucir son humeur.

« Ainsi, fit-elle, en revenant à son comptoir, ce billet aurait été volé? Hélas! mes pauvres garçons, je le regrette pour votre ami, mais je ne peux rien pour lui.

Vous voulez dire que quelqu'un est déjà venu réclamer l'argent?

— Non, je n'ai vu personne... mais n'oublie/ pas que les billets de la Loterie nationale sont des billets au porteur.

- Au porteur? répéta Gnafron... qu'est-ce que ça veut dire?

- Qu'ils appartiennent à celui qui les a en main.

- Pourtant, quand le voleur se présentera pour encaisser cette grosse somme, vous lui demanderez bien ses papiers?

- Puisque je vous dis que ce sont des billets au porteur, comme les billets de banque! Demande-t-on ses papiers à une personne qui vient, par exemple, faire changer un gros billet de 500 francs? »

Mais Gnafron ne voulait pas en démordre.

« On vous dit que le billet a été pris à notre ami. On ne peut tout de même pas laisser l'homme filer avec l'argent? Le jour où il se

présentera, avec le billet gagnant, vous pourrie/, discrètement téléphoner à la police et vous arranger pour faire attendre le voleur jusqu';) l'arrivée des agents.

- Une plainte a-t-elle été déposée?

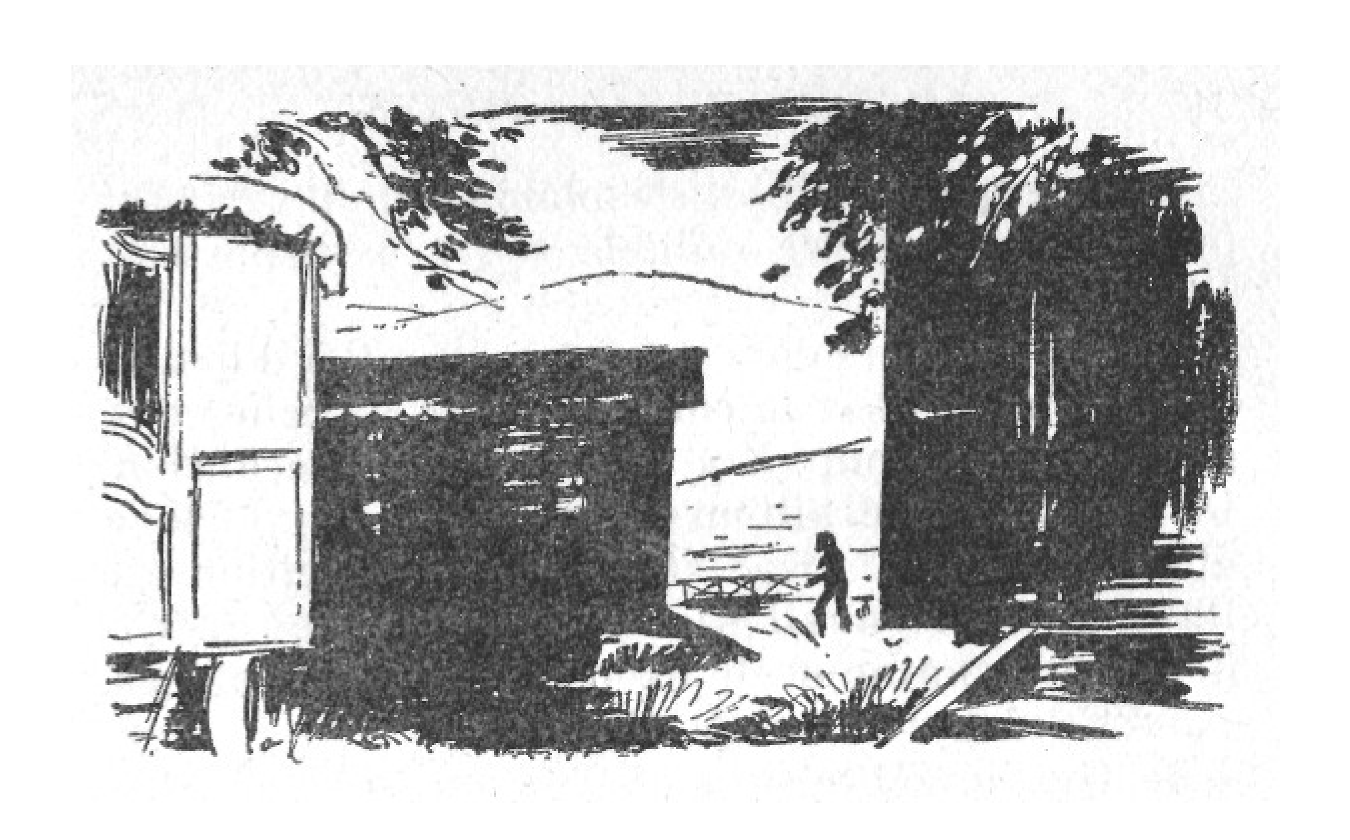
- Oui, à la gendarmerie de Saint-Gingolph.

- De toute façon, ça n'avance à rien., Le malfaiteur ne sera pas assez stupide pour venir encaisser son billet à Thonon même.

- Puisqu'il a été acheté chez vous?

- Les billets de loterie peuvent être payés n'importe où puisque, je vous le répète encore une fois, ce sont des billets au porteur. Je suis navrée, mais je ne peux rien. »

A l'espoir fou de rapporter une bonne nouvelle, succéda l'effondrement. Il ne nous restait plus qu'à remercier la buraliste en lui achetant une carte postale et à sortir. Dehors, il pleuvait à torrents. Il fallut patienter un long moment sous l'auvent d'une boutique. Puis, espérant une éclaircie, la bande reprit la route pour arriver à Meillerie trempée jusqu'aux os.



CHAPITRE VII

LA NOUVELLE PISTE

IL ÉTAIT dix heures du matin. Assis sur les rochers en compagnie de Mady venue nous rendre visite, nous nous reposions de notre expédition de la veille à Thonon, quand le clown apparut sur le sentier. Il était parti une heure plus tôt, après avoir dormi avec nous sous le hangar. Pourquoi revenait-il? Avait-il appris du nouveau au sujet du vol? A sa mine, je compris qu'il s'était encore passé quelque chose au cirque.

« Incompréhensible! s'exclama-t-il en arrivant près de nous. Cette nuit, le zèbre a disparu!

— Disparu?

— Le patron s'en est aperçu, tout à l'heure, en pénétrant dans la roulotte pour chercher une corde. Sur le coup, il a cru que, par précaution, je l'avais caché ailleurs. Cette fois, la porte a été ouverte de force. Après la disparition de Patata, Willer avait placé une chaîne et un cadenas. La chaîne a été cisaillée avec des pinces.

— Et rien d'autre n'a disparu?

— Que le zèbre. »

La bande resta abasourdie. Si nous nous attendions à quelque chose, ce n'était certainerneni pas à cela!

« Pourtant, demanda Corget, vous n'aviez rien caché dans sa patte? »

Le clown eut un sourire amer.

« Qu'y aurais-je mis? Je. n'ai plus rien... et vous pensez bien que, de toute façon, j'aurais choisi un autre endroit.

— Alors, comment expliquer...?

-— Justement, c'est inexplicable. En attendant, le patron est furieux contre moi. Il prétend que si je n'avais pas eu l'idée d'utiliser Patata comme tirelire, rien ne serait arrivé. Naturellement, il ne veut pas entendre parler des gendarmes, il m'en veut encore de les avoir fait venir, l'autre jour.

- A-t-il interrogé les gens du cirque?

- Personne n'a rien vu ou entendu... sauf Fredo.

- Fredo?...

- La représentation n'a pas eu lieu, hier soir, à cause de la pluie. Au lieu de se coucher, Fredo est allé à Evian, avec son copain Didi, à moto. Il affirme avoir aperçu, en rentrant, vers deux heures du matin, une ombre qui rôdait autour des roulottes et a disparu à son approche. Il a cru à un promeneur attardé, car la pluie avait cessé. Il pense, à présent, que ce pourrait être le voleur. »

Corget parut sceptique.

« Si ce n'était qu'un alibi pour détourner les soupçons?

— Je ne crois pas. Fredo paraissait réellement très surpris... et je suis sûr qu'il s'est bien rendu à Evian avec Didi. D'ailleurs, vous le constatez, il ne cache pas son amitié pour Didi... et puis, pourquoi aurait-il volé le zèbre? Si quelqu'un sait que je ne possède plus rien, c'est bien lui.

- Evidemment, fit Corget, mais alors? »

Le clown haussa les épaules, avouant son ignorance.

« En somme, conclut le Tondu en s'adressant à Mady, tu aurais encore raison. Nous nous serions emballés sur une fausse piste. »

Mady ne chercha pas à triompher.

« Je crains, fit-elle simplement, que tout ne soit à recommencer. Supposez que l'inconnu n'ai! pas emporté Patata pour l'argent qu'il cachait. »

Restait à découvrir un autre motif. Gorget imagina que quelqu'un, jaloux de Patati, s'acharnait à saboter son meilleur numéro. Il demanda au clown s'il se connaissait des ennemis dans la tribu du cirque Parady.

« Des ennemis? s'étonna Patati. Je vis à l'écart de la famille Willer et je ne m'occupe pas d'elle. Quant à Fredo, je ne sympathise guère avec lui, mais ça ne va pas plus loin. Il n'est pas question de jalousie. Nos deux numéros sont trop différents pour que l'un fasse du tort à l'autre.

— Alors, fît le Tondu, il pourrait s'agir d'un hurluberlu, d'un maniaque qui a l'intention de décorer son salon avec des zèbres, ânes ou autres animaux à tètes branlantes.

— Possible, approuva Bistèque. Dans la banlieue de Lyon, à côté de chez mon grand-père, je connais un bonhomme qui collectionne les brouettes. Sa maison en est pleine. Il en a transformé quatre ou cinq en balançoires, dans son jardin, et il en a mis une jusque sur son toit, avec des pots de fleurs dedans... mais pour les avoir, il ne s'est sûrement pas transformé en cambrioleur.

- Evidemment, lit la Guille. J'ai déjà vu d'anciens chevaux de bois, au marché aux puces.

A propos, demanda Mady au clown, d'où venaient l'âne et le zèbre?

- Je sais que Willer avait acheté Patata l'an dernier, dans la région. Attendez... oui, c'est ça, à Neuvecelle, un patelin tout près d'Evian. C'est un homme qui furette partout.

- Et le zèbre?... Il provient du même endroit?

- Certainement. Quand Patata a disparu, le patron a su tout de suite où s'adresser pour le remplacer. J'espère d'ailleurs qu'il retournera à la source. »

Et d'ajouter :

« Hélas! ce n'est pas cela qui me fera retrouver mon argent! »

Là-dessus, il nous quitta pour rejoindre le cirque, nous laissant confondus. Que faire? Filer à Evian pour dénicher le brocanteur? A vrai dire en serions-nous plus avancés? Mettre les gendarmes au courant de ce second vol? Ils ne se dérangeraient pas pour un animal de bois, sans valeur... et si, par hasard, ils se décidaient à poursuivre leur enquête, nous ne ferions qu'indisposer davantage Willer contre notre ami Patati. Conclusion : attendre! Si le patron du cirque réussissait à se procurer un troisième animal, à coup sûr, le maniaque se manifesterait



de nouveau. Bien entendu, il se méfierait. Il attendrait un relâchement de la surveillance de la tribu du cirque mais, un jour ou l'autre, il ne résisterait pas. A ce moment-là, en surveillant les roulottes, nous aurions toutes les chances de retrouver Patata sain et sauf, avec la fortune du clown.

En définitive, loin d'être une catastrophe, le vol du zèbre nous mettait sur une autre voie qui permettait toits les espoirs.

Alors, soulagée par cette perspective, et pensant qu'il ne pouvait rien se passer tant que Willer n'aurait pas trouvé une troisième monture, Mady proposa :

« Si nous faisions un tour sur le lac, cet après-midi? Savez-vous que vous ne m'avez pas encore emmenée en bateau.

- Bonne idée, approuvèrent le Tondu et la Guille, ça nous changera les idées. »

Sur le coup de trois heures, nous embarquions tous les sept... avec Kafi, dans le petit port. La barque du père Tap-Tap était juste assez grande, à condition de ne pas trop chahuter à bord. Mady avait emporté son petit tourne-disques à manivelle, pour rendre la balade plus romantique et la Guille, notre poète, applaudit. Jamais le Léman ne nous avait paru aussi beau sous le ciel légèrement voilé qui tamisait la lumière trop crue du soleil.

« Ramons jusqu'au milieu du lac », réclama la Guille!

Nous relayant fréquemment aux environs, à cause de la lourde charge du bateau, nous fûmes bientôt si loin de la rive que Meillerie se confondit avec les autres villages. Alors, enfin libéré de son pansement, Gnafron décida de se baigner, imité par toute la bande. Mady nageait comme un poisson. Kafi se mit à batifoler autour d'elle, l'aspergeant de gouttelettes, ce qui ne la ravit pas tellement, car elle avait oublié son bonnet de bain et ne tenait pas à se mouiller les cheveux.

Après quoi, chacun remonta à bord, par l'arrière

du bateau, pour ne pas le faire chavirer. Le soleil, revenu à point, entre deux nuages sécha nos maillots tandis que nous écoutions de la musique.

Cependant, la griserie de la baignade passée, nous éprouvions de nouveau le besoin de parler de notre ami, de Patata et du zèbre. Je ne sais pourquoi, il nous sembla tout à coup que nous avions quitté Meillerie depuis longtemps et que, pendant notre absence, il avait pu se passer quelque chose.

Quand Gnafron proposa de rentrer, personne ne protesta. Comme la veille, le temps tournait à l'orage, il n'était pas prudent de s'attarder. De plus, insensiblement, l'invisible courant du Rhône avait déporté la barque et nous n'étions plus face à Meillerie. Il fallut ramer longtemps avant d'atteindre le port, vers six heures. Jugeant favorable ce temps lourd, de nombreux pêcheurs surveillaient leurs gaules au bord de l'eau. Apparemment, le cirque était calme. La petite camionnette de Willer ne stationnait pas près des roulottes. Le « patron » était sans doute parti à Evian en quête d'un zèbre ou d'un autre animal de remplacement.

Rassurée, Mady nous quitta pour rentrer chez elle, et la bande prit la direction du « bidon ». Nous y étions depuis une demi-heure à peine et j'aidais Bistèque à allumer son feu qui ne voulait

pas prendre, quand Kafi se dressa et bondit sur le sentier. Pensant à une visite de notre ami clown, je le laissai courir. Mais il se mit à aboyer furieusement. S'emportant contre lui, une voix lançait :

« Va-t'en, sale bête, va-t'en!... »

C'était le patron du cirque. Je sifflai Kafi pour qu'il le laisse s'approcher. D'une voix courroucée, l'homme demanda :

« Je parie que mon clown est encore ici!... Toujours fourré avec vous! J'ai besoin de lui, tout de suite.

— Il n'est pas là, répondit C orge t. Nous rentrons de promenade sur le lac. Nous ne l'avons pas vu depuis ce matin.

— Alors? où le trouver?

- Si nous l'apercevons, nous vous l'enverrons aussitôt. »

L'homme s'en retourna, en maugréant, suivi de Kafi qui voulait s'assurer qu'il quittait bien notre domaine. Cette absence de Patati nous surprit. Certes, chaque après-midi, il allait faire sa sieste à l'écart. Cependant, il rentrait toujours au cirque vers six heures, pour s'entraîner. Cet après-midi, en particulier, il savait son patron parti à la recherche d'un autre animal pour remplacer le zèbre et il aurait besoin de se familiariser avec sa nouvelle monture pour la représentation du soir.

Une demi-heure s'écoula. Nous n'avions toujours pas vu le clown. Etait-il directement rentré au cirque?

« Allons voir! » proposa Gnafron.

La bande le suivit.

« Ah! vous voilà, fit Willer, en nous apercevant... où est-il?

- Nous ne savons pas.

- Alors, que venez-vous faire ici? C'est votre faute, il perd trop de temps dans votre cabane! »

Un drôle d'homme, ce Willer, impressionnant par sa carrure, et qui avait l'air d'en vouloir à tout le monde. Cependant, quand Corget demanda dans quelle direction le clown était parti, il s'adoucit.

« C'est ça, ramenez-le-moi. Cet après-midi, je l'ai vu s'en aller de ce côté. »

II tendit le doigt vers l'autre bout du port. Je sifflai Kafi qui regardait un pêcheur sortir de l'eau un minuscule poisson et courus jusqu'au bidon, avec lui, pour lui faire sentir le sac de couchage que Patati y laissait, à présent, en permanence. Puis, je rejoignis mes camarades qui m'attendaient.

Sans hésiter, Kafi nous entraîna dans la direction indiquée par Willer. L'odeur du clown lui était familière. Il ne fit pas plus de cinq cents mètres. Soudain, il tira nerveusement sur sa

corde en poussant de petits grondements. Au même moment, Bistèquc découvrit notre ami, effondré au bord du sentier. Il avait dû glisser sur les rochers et tomber. Un filet de sang avait coulé à travers ses cheveux, mais la blessure ne semblait pas grave. Cependant, notre ami était évanoui. Le Tondu et Corget le soulevèrent pour l'adosser à un rocher tandis que Gnafron el Bistèque trempaient leur mouchoir dans le lac tout proche pour laver la blessure et passer de l'eau fraîche sur le visage du blessé... rafraîchissement inutile car des gouttes de pluie commençaient à tomber.



« Emportons-le, dit Corget, avant que nous ne soyons pris par l'averse. »

Mais, à ce moment, le clown ouvrit les yeux et remua les membres. Etonné par notre présence, il demanda :

« Que m'est-il arrivé? J'ai dû tomber sur les rochers. »

Il passa la main dans ses cheveux, à la place de la coupure.

« Pouvez-vous marcher? demanda Bistèque.

- Je vais essayer. »

Corget et la Guille le prirent sous les aisselles pour le soutenir. Il se laissa conduire, sa jambe infirme paraissant le faire souffrir. Il était temps de le ramener; la pluie tombait dru, à notre arrivée sur le quai.

« Quoi? s'écria Willer, en apercevant le clown, tout pâle, entre nos deux camarades. Un accident?

- Il faut retendre tout de suite », dit Corget. Déjà furieux à cause de cette pluie qui allait

lui faire encore manquer une représentation, le patron du cirque désigna la plus grande des roulottes, celle où il habitait, avec sa femme et sa fille. Patati grimpa péniblement l'escabeau et la femme indiqua un lit étroit qu'elle venait de déplier.

« Que s'est-il passé? demanda Willer, impatient.

- Je ne sais pas, fit le clown, j'ai été pris de vertige, c'est la première fois qu'une pareille chose m'arrive. »

Les couleurs revenaient peu à peu sur son visage et, à mesure que ses souvenirs s'éclaircissaient, il paraissait inquiet.

« Curieux! fit-il, cela m'a pris presque aussitôt après le départ de la femme.

- Quelle femme? demanda Gnafron.

- Je ne la connais pas. Je terminais ma sieste quand elle est venue s'asseoir près de moi. Elle passe ses vacances à Meillerie chaque année. Elle a vu mon numéro qui lui a beaucoup plu, je veux dire celui de Patata. Alors, nous avons parlé des choses du cirque, du métier de clown. Ça paraissait l'intéresser.

— Comment était-elle?

Pas très jeune, avec un drôle de chapeau de soleil et des lunettes noires. Sa voix aussi était bizarre, une voix grave, rauque. Elle m'a dit souffrir de la gorge et qu'elle devait faire, chaque année, une cure à Challes-Ies-Eaux, près de Chambéry. Elle m'a demandé où j'avais trouvé l'âne vert. Elle aurait aimé en avoir un semblable pour décorer son vestibule.

- Et t*u* lui as dit? fit le patron du cirque, excédé.

- Je n'ai rien dit. A ce moment-là, la femme m'a offert une cigarette, une cigarette turque,

a-t-elle dit, comme on n'en trouve pas en France. Je l'ai allumée. Dès les premières bouffées, son goût m'a paru bizarre. Je n'ai pas reconnu celui du tabac.

Par politesse, je n'ai pas voulu jeter la cigarette et l'ai fumée jusqu'au bout. J'ai eu alors l'impression de perdre le fil de mes idées. Je n'étais plus maître de ce que je disais. Cependant, je crois me souvenir, à présent. La femme me parlait de nouveau de mes tours, de Patata. Je me demande si je n'ai pas fini par lui dire d'où il provenait.

- Qu'est-ce que cette histoire à dormir debout? s'écria Willer... et tu as dit d'où sortaient les animaux?... Bon sang! Je me demande ce qui arrive. On me vole un âne, on me vole un zèbre! Demain, si je n'y mets pas le holà, on me volera l'ours que je viens de rapporter. Ah! non, ça ne se passera pas comme ça!...

- Et ensuite? demanda Gnafron au clown, sans se laisser intimider par les vociférations de Willer.

- Quand je me suis rendu compte que je n'étais pas dans mon état normal, j'ai voulu me lever. A ce moment-là, la femme était partie, je ne m'en étais pas aperçu. J'ai fait quelques pas sur le sentier. Mal remis, j'ai trébuché sur les rochers... mais à présent, c'est fini, je me sens mieux.

— Heureusement! fit le patron, car j'espère

bien que la pluie va cesser et que nous n'allons pas perdre une nouvelle soirée à nous tourner les pouces. »

Et, pivotant vers nous, les bras croisés :

« Qu'est-ce que vous faites encore là? Vous ne voyez pas que vous êtes de trop dans cette roulotte? Allez! ouste, déguerpissez!... »

II nous poussa hors de la voiture, sans ménagements pour Kafi qui se retourna en montrant les crocs.

Encore abasourdis par J'incident, nous courûmes vers notre campement sous la pluie battante.

« Je n'ai rien compris à cette histoire de cigarette turque, fit alors Bistèque.

- Si, expliqua la Quille, j'ai vu ça, un jour, dans une revue. Il existe des cigarettes qui ont presque le même goût que les autres, mais qui contiennent un produit ressemblant à l'opium. Elles embrument l'esprit de celui qui les fume. Alors, il ne sait plus ce qu'il dit, comme s'il était somnambule, ou plutôt comme s'il avait trop bu.

- En tout cas, fit le Tondu, vous voyez, j'avais raison, il s'agit bien d'une femme suspecte.

- Pas si sûr, répliqua Corget. Pourquoi cette femme aurait-elle volé non seulement Patata mais aussi le zèbre?... et pourquoi veut-elle

absolument savoir, par n'importe quel moyen, où trouver les autres animaux de l'ancien manège? »

A mon tour, j'ajoutai :

« Et croyez-vous qu'une femme, même une collectionneuse enragée, aurait l'audace de fracturer une porte de roulotte, en pleine nuit? Parfaitement, approuva Gnafron, il s'agit d'autre chose. Dès demain matin, nous essaierons de retrouver les traces de cette femme. Si elle réside à Meillerie, comme elle le prétend, ce sera facile. Le père Tap-Tap connaît beaucoup de monde.

- Et dès demain aussi, ajouta Corget, nous partirons à la recherche du brocanteur. Si Patati a livré son adresse, ce qui est probable, je parie qu'elle est déjà passée là-bas! »





CHAPITRE VIII

LE MANÈGE DE CHEVAUX DE BOIS

« Toi, Mady, commanda Corget, nous te. chargeons de voir le père Tap-Tap. Tu lui feras le portrait de la femme aux cigarettes turques et lui demanderas s'il l'a déjà rencontrée sur le quai. La Guille et le Tondu, vous déambulerez dans le village. Si par hasard vous l'aperceviez, vous n'auriez qu'à la suivre discrètement pour savoir où elle loge. Pendant ce temps-là, Gnafron, Tidou et moi, nous filons à Evian, voir le brocanteur. »

La pluie de la veille avait rafraîchi le temps. Il faisait bon rouler. Une demi-heure plus tard, nous étions à Evian. Malgré le soleil déjà haut, la ville sommeillait encore. Des cantonniers balayaient la magnifique promenade en bordure du lac. Des jardiniers déplaçaient des **tourniquets** pour arroser les splendides massifs de **fleurs.**

« Neuvecelle? leur demanda Corget, est-ee loin?

- Non, mais ça grimpe pour aller là-haut. »

Nous ne connaissions, de la ville, que les bords du lac et l'imaginions plate comme Thonon. A part les voies parallèles au Léman, les rues accusaient de fortes pentes, aussi raides que les rampes de Meillerie. Neuvecelle se situait lout en haut de la ville. C'était le quartier chic, celui des belles villas, des châteaux bâtis en pleine forêt ou au milieu d'immenses parcs.

« Patati a dû se tromper, fit Gnafron. Je n'imagine pas le. dépôt d'un brocanteur dans un coin pareil. »

Une dame et une jeune fille qu'il interpella ne purent nous renseigner. Elles ne connaissaient que deux antiquaires à Evian. Ils tenaient boutique dans la rue Nationale, c'est-à-dire en plein centre.

« Tant pis, dit Corget, continuons, nous verrons bien. »

Plus loin, un élégant cavalier en culotte de cheval nous croisa. Toujours intrépide, le petit Gnafron lui demanda le renseignement que nous cherchions.

« Un brocanteur? fit le cavalier indigné, pour qui me prenez-vous? »

Et il piqua son cheval qui partit au trot.

Nous continuions à grimper, à travers la forêt, poussant nos vélos, quand enfin nous rencontrâmes une vieille femme, au foulard noir noué sous son menton, qui devait être du pays.

« Un brocanteur? fit-elle; qu'est-ce que c'est qu'un brocanteur?

- Un marchand qui ramasse les vieilles choses ne servant plus à rien.

- Ah! vous voulez dire un chiffonnier? C'est le père Rapiaz que vous cherchez? Mes petits amis, vous n'y êtes pas encore. »

Elle expliqua le chemin avec beaucoup de gestes.

« Vous verrez, à un kilomètre d'ici, un petit sentier dont l'entrée est marquée par une grosse pierre pointue. Vous apercevrez, au bout, une vieille maison en partie écroulée; c'est là. »

Pour la vieille Savoyarde, les distances ne comptaient guère. En fait d'un kilomètre, il y en avait bien deux. Comme elle l'avait dit, une grosse pierre pointue marquait l'entrée du petit chemin. Nous n'étions plus qu'à une cinquantaine de mètres de la

maison quand un homme barbu et moustachu apparut, sur le seuil, vêtu comme le dernier des bohémiens.

« Que voulez-vous? fit-il, peu aimable, je n'ai rien à vous vendre. »

Mais Corget ayant eu la bonne idée de parler du cirque Parady, le chiffonnier s'adoucit aussi toi.

« Ah! c'est Willer qui vous envoie? Moi aussi, j'ai travaillé dans un cirque, autrefois... pas comme « artisse », comme garçon de piste. Mais qu'y a-t-il?... Il n'est pas content de sa chèvre?

— De sa chèvre? répéta Corget.

- Eh bien, de la chèvre qu'il a fait prendre, hier soir. »

Nous nous regardâmes, tous les trois. Le patron du Parady-Circus avait parlé d'un ours et non d'une chèvre.

« Je croyais..., fit Corget.

- Oui, reprit le chiffonnier, dans l'après-midi Willer est venu prendre un ours et puis, dans la soirée, il a envoyé quelqu'un qui a emporté une chèvre. »

Cette fois, nous avions compris.

« Une femme, n'est-ce pas? dit vivement Gnafron, c'est une femme qui est venue?

Non, un homme... Il m'a même fait perdre deux heures. S'il n'avait pas été envoyé par

Willer, je ne l'aurais pas écouté si longtemps. Sur le coup, j'ai cm qu'il allait emporter toute la ménagerie. Finalement, il n'a pris que la chèvre. »

La femme avait donc un complice. Tous deux n'avaient pas perdu de temps. Sitôt le renseignement obtenu de la bouche de Patati, l'homme s'était précipité à Evian. Nous cachions si mal notre étonnement que le chiffonnier s'exclama :

« Eh bien, quoi?... Vous n'étiez pas au courant?

- Si... », bredouilla Corget. Et il enchaîna aussitôt :

« Nous voudrions voir les animaux qui vous restent.

- C'est facile, venez! »

Il nous entraîna dans une remise dont la toiture pliait dangereusement. Elle était pleine d'un bric-à-brac incroyable.

« Voyez! choisissez. Si jamais j'avais pensé qu'un jour ces bestiaux en bois intéresseraient quelqu'un! »

Au milieu de cette ménagerie peinte, je reconnus le cou d'une girafe, une trompe d'éléphant, un énorme lapin privé d'une oreille, un mouton et plusieurs chevaux dont l'un avait perdu deux pattes.

« Evidemment, fit le bonhomme, ceux qui restent sont moins drôles. Après l'ours, la chèvre

était le dernier animal à tête basculante. »

II se mit à rire.

« Les gens, voyez-vous, ce sont de grands enfants. Ils s'amusent d'un rien. »

II nous laissa fouiller dans le tas. En effet, aucun de ces animaux ne possédait de tête basculante. Pourquoi l'inconnu avait-il précisément pris le dernier et celui-là seul? Gnafron demanda alors au chiffonnier comment il était entré en possession de cette ménagerie.

« Par hasard, fit l'homme. Voyez-vous, dans notre métier, on ne laisse rien traîner. C'était pendant la guerre. Un manège s'était installé à Evian pour les fêtes de Pâques. Un jour, un avion allemand qui patrouillait le long de la frontière a laissé tomber une bombe en plein sur la roulotte. Le propriétaire et sa femme ont été tués sur le coup... quant au manège, il a été à moitié démoli... D'ailleurs, regardez, plusieurs animaux portent la trace d'éclats. Les patrons morts, le manège est resté à l'abandon. Finalement, un jour, j'ai tout transporté chez moi, avec une charrette... Vous voyez, j'ai bien fait, puisque plus de vingt ans après on s'intéresse à mes bestiaux. »

Sans en avoir l'air, Corget essaya de savoir comment était l'homme qui, la veille, avait emporté La chèvre.

« Comment? vous ne le connaissez pas? fit le

chiffonnier, il ne fait pas partie du cirque?... Ma foi, il n'avait rien de particulier. Il était plutôt petit, avec un visage rond. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il m'a payé le prix que je demandais et qu'il es! reparti satisfait, comme s'il emportait un trésor. »

Puis, constatant que nous ne nous décidions pas à choisir dans la ménagerie, il ajouta :

« Alors?... Rien ne vous intéresse?... Je n'ai pas autre chose à vous offrir. »

Il ne nous restait qu'à le remercier et à nous en aller, certains de ne rien apprendre d'autre. Ainsi, l'affaire se compliquait, devenait de plus en plus mystérieuse. Il n'était pas seulement question d'une femme mais d'un homme. Pourquoi s'intéressaient-ils uniquement aux animaux à tête mobile? Deux faits semblaient sûrs. L'homme et la femme étaient de connivence et les animaux présentaient pour eux un extrême intérêt.

« Il faut que nous percions le secret de ces débris de manège, décréta Gnafron. Rentrons vite à Meillerie. Nous demanderons à Patati de nous montrer son ours; nous verrons bien ce qu'il a dans le ventre. »

Une demi-heure plus tard, nous débouchions sur le quai. Assis sur le parapet, Patati distribuait des miettes de pain à deux cygnes qui évoluaient au bord du lac.

« Nous voulons voir l'ours de près, lui glissa Corget, nous trouverons probablement quelque chose à l'intérieur. »

Patati jeta un coup d'œil à la ronde et posa un doigt sur ses lèvres.

« Je préfère que le patron ne vous voie pas dans la roulotte. Patientez quelques instants, il se prépare à partir pour sa tournée publicitaire. »

En effet, Willer se dirigeait vers la petite camionnette deux-chevaux, barrée, comme les autres voitures, d'un voyant : PARADY-CIRCUS. Il monta à bord et démarra. Alors, le clown nous conduisit vers la roulotte où l'ours avait pris la place de l'âne vert, puis du zèbre. Sa tête énorme se balançait d'une façon comique au moindre contact du doigt. Etait-ce vraiment cet effet cocasse qui avait séduit l'homme et la femme? Cela paraissait difficile à admettre.

Patati entreprit de démonter l'animal; chose facile. La tête reposait sur un axe d'acier maintenu, de chaque côté de l'encolure, par deux écrous discrets, à peine, visibles. La tête enlevée, une large ouverture apparut. Gnafron l'explora soigneusement avec sa lampe électrique. Puis il y passa le bras pour fouiller les creux formés par les pattes. Rien. Pendant ce temps, avec Corget, j'examinai la tête et le contrepoids formé d'une pièce de bois, largement évidée, où du métal avait été coulé pour la rendre plus lourde. Corget sortit son canif.

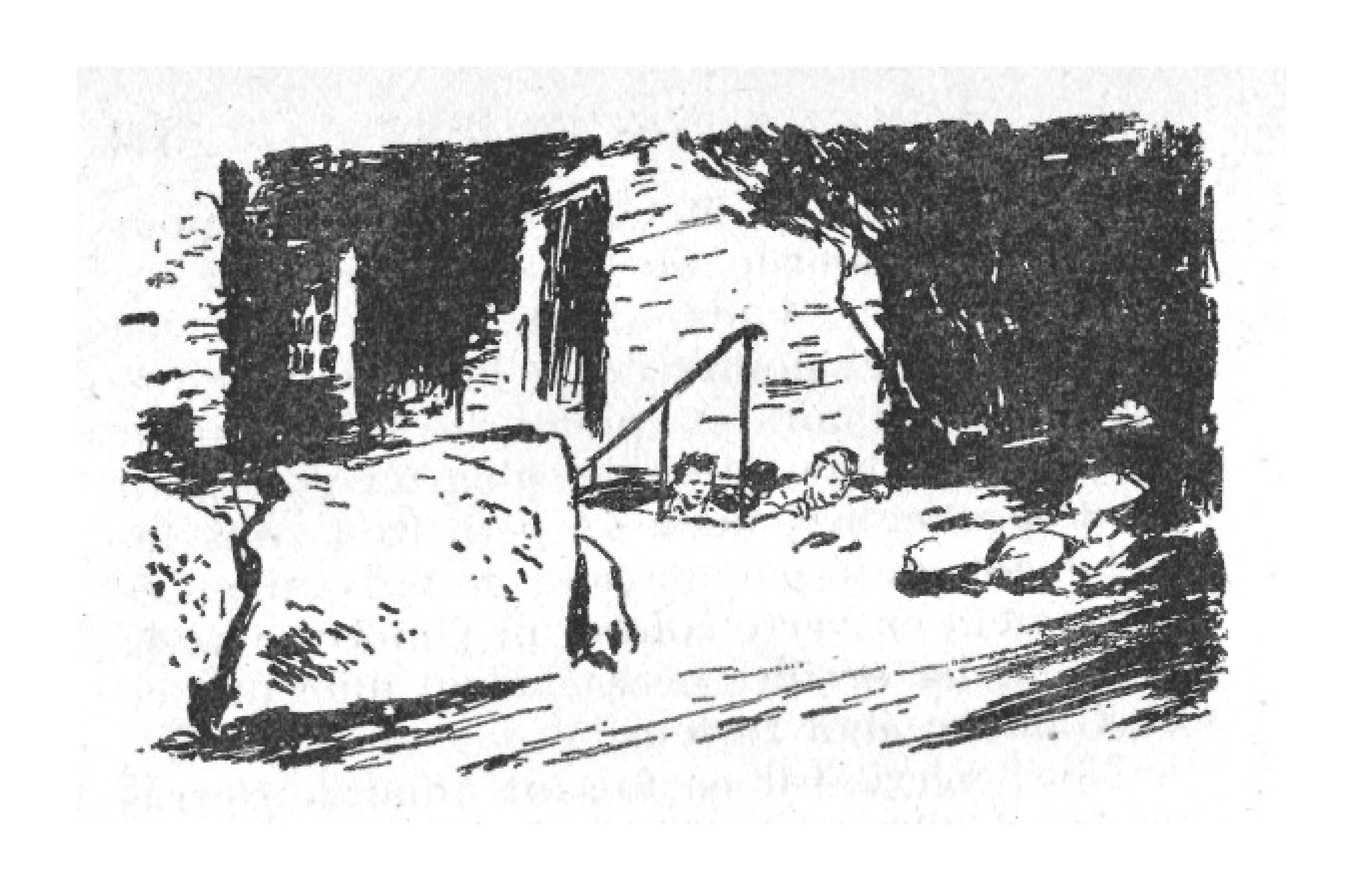
« Du plomb, évidemment, constata-t-il en grattant avec la pointe de la lame, les contrepoids sont toujours en plomb. »

Quant à la tête, elle non plus ne présentait rien de particulier, sinon un petit trou vraisemblablement

causé par un éclat de la bombe. Les yeux étaient en verre coloré; ni l'intérieur de la gueule, ni les oreilles ne cachaient quoi que ce soit. Gnafron était furieux.

« Non! s'écria-t-il en faisant mine de s'arracher les cheveux, je ne peux pas croire que des inconnus s'acharnent sur ces animaux de manège pour le plaisir de les voir balancer la tête. Il y a autre chose... et nous finirons bien par les retrouver tous... et l'argent caché dans la patte de l'âne vert. »





CHAPITRE IX

MADY MÈNE L'ENQUÊTE

COMME mes camarades, j'étais convaincu que l'homme et la femme ne quitteraient pas Meillerie sans chercher à s'emparer de l'ours. Nous ne savions toujours pas ce que ces animaux de bois représentaient pour eux, mais leur acharnement prouvait l'importance énorme qu'ils y attachaient. Nous devions exercer, sur la roulotte, une surveillance serrée. Bien entendu, de jour, l'ours ne craignait rien. Fracturer la porte de la voiture et emporter l'animal

constituait un risque que les malfaiteurs ne prendraient certainement pas... mais la nuit?

Malheureusement, l'examen des lieux *ne* nous avait pas permis de découvrir une bonne cachette d'où il serait facile de surveiller la fameuse roulotte. Faute de mieux, nous avions choisi, le long d'une vieille maison, la descente d'un escalier conduisant à une cave. En se tenant accroupi sur les marches, on apercevait tout de même, entre deux arbres, la porte de la voiture.

Corget décréta que, à tour de rôle, par équipes de trois, nous monterions la garde dans cet escalier... avec Kafi, bien entendu. Pas question d'emmener Patati. Après son dur travail, au cirque, il avait besoin de repos, et son infirmité ne lui aurait pas permis, le cas échéant, de courir après le voleur.

Donc, la représentation terminée, quand les derniers spectateurs avaient déserté le quai, l'équipe de service venait prendre position, dans l'escalier de la cave, heureusement abrité de la pluie par le bord d'un toit.

Les deux premières nuits, rien ne se produisit. Nous nous y attendions. Les malfaiteurs patienteraient certainement avant de récidiver, mais un jour ou l'autre... et à ce moment-là, ils nous trouveraient sur leur chemin.

Par ailleurs, pendant ces deux jours. In bande

n'était pas restée inactive. Au lieu de ramer sur le lac ou de pédaler sur les routes, nous passions le plus

clair de notre temps à déambuler dans les rues du village à la recherche d'un homme et d'une femme à l'allure suspecte. Pour l’homme, le signalement était vague : taille plutôt petite et visage rond. Quant aux femmes à larges chapeaux de paille et lunettes sur le nez, il y avait le choix au bord du lac.

Nous en étions là quand le lendemain, à la fin de l'après-midi, Mady arriva en courant au campement, l'air troublé.

« Ça y est! s'écria-t-elle, je crois l'avoir trouvé!

— Qui? demanda vivement la Guille.

- L'homme que vous cherchiez, celui qui est allé voir le chiffonnier d'Evian. »

Elle s'assit sur un rocher, devant le « bidon », aussitôt entourée de la bande au complet.

« Oui, reprit-elle, j'avais idée qu'il était descendu dans l'un des deux hôtels du village. J'ai cherché à savoir. Pour l'hôtel du Léman, je n'ai pas eu grand mal. Figurez-vous que sa patronne est la cousine du père Tap-Tap. Le vieux pêcheur a été chic. Je lui ai tout raconté et il m'a emmenée chez sa parente. Nous avons feuilleté ensemble le livre de police, vous savez, le registre sur lequel les hôteliers doivent écrire les noms et adresses de leurs clients, même de ceux qui ne passent qu'une nuit dans le pays.

Nous n'y avons guère relevé que des familles avec beaucoup d'enfants et deux darnes âgées qui occupent

la même chambre. Mais, ces vieilles pensionnaires, la patronne les connaît bien. Elles habitent Lyon, comme nous, et reviennent chaque année. Rien d'anormal de ce côté-là. » Mais, aussitôt, elle ajouta, l'air mystérieux : « Pour l'autre hôtel, celui de la Croix-de-Savoie, j'ai eu plus de mal. Cependant, ce matin, tout à fait par hasard, j'ai appris que la fille de l'épicière chez qui maman se sert y est employée comme femme de chambre. Je me suis arrangée pour faire sa connaissance; une fille qui n'a pas l'air d'avoir inventé la poudre, mais très gentille.

Tu lui as parlé du vol?

— Pensez-vous, je ne suis pas folle!... Je l'ai questionnée. Bien entendu, elle n'a pas pu me montrer le registre de l'hôtel; la patronne le garde sous clef. Elle m'a parlé des pensionnaires qu'elle connaît tous. A la Croix-de-Sa-voie, ce sont aussi des familles avec beaucoup d'enfants. Cependant, il y a un homme seul, d'une cinquantaine d'années à peine, pas très grand, avec un visage en forme de boule, c'es! le mot de la femme de chambre. Il serait arrivé à l'hôtel le 7 ou le 8 juillet

- Le 7 ou le 8 juillet? répéta Gnafron... à la date ou le cirque s'est installé sur le quai.

Justement, j'ai fait le rapprochement. Toutes les chambres de l'hôtel étaient déjà prises ou retenues. La

patronne lui a offert une chambre de secours, chez des gens du pays qui s'absentent pendant les vacances. Au lieu de se montrer déçu, il a, paraît-il, été ravi. Passer seul des vacances à Meillerie, vous ne trouvez pas ça bizarre?

- Bah! fit la Guille, il y a des gens qui préfèrent les petits coins tranquilles.

- Ou la pêche à la ligne, ajouta Bistèque. Meillerie est l'un des endroits les plus poissonneux du lac.

- Non! objecta Corget, s'il était pêcheur, nous l'aurions déjà repéré, sur le quai, une gaule à la main.»

Impatiente de poursuivre ses explications, Mady les invita tous trois à se taire.

« Attendez! ce n'est pas fini. Toujours par la femme de chambre, j'ai su que cet homme était particulièrement méfiant. Il ne laisse rien traîner, ses valises restent toujours bouclées. Bien sûr, dans une maison isolée, cela s'explique; fout de même!... et puis, il s'arrange pour se trouver chaque matin, dans sa chambre, quand la fille de l'épicière vient faire le ménage, comme s'il craignait qu'elle lie touche à quelque chose. Il n'oublie jamais non plus d'emporter sa clef quand il s'absente.



- Et sa complice?

— On ne l'a jamais vu avec une femme. S'il sort en auto, c'est toujours seul.

- Ah! nota Corget, il a une auto?

- Je sais où il la gare, dans une impasse, à quelques mètres de la maison. Impossible de vous en dire la marque, je ne m'y connais guère, mais je l'ai aperçue; une belle voiture noire. La fille de l'épicière qui n'est pourtant pas très fine m'a même fait cette réflexion : « Pas la peine de rouler dans une si belle auto pour venir passer ses vacances dans une chambre qui n'a pas l'eau courante. »

— Cette maison où il couche, est-elle loin de l'hôtel?

- A deux cents mètres, presque au bout du village. Elle donne sur la dernière rampe descendant vers le lac. Ses volets sont bruns. »

Décidément, Mady n'avait pas perdu son temps. Elle avait rondement mené sa petite enquête secrète. Que penser du résultat? Le pensionnaire de la Croix-de-Savoie était-il l'homme qui avait acheté la chèvre au chiffonnier? Les deux signalements correspondaient, mais où se cachait la complice? Car il y avait une complice : la femme au chapeau de paille et aux lunettes noires!

A tout hasard, la bande décida de poxisser une reconnaissance sur les lieux. Abordant la rampe par le bas, nous passâmes lentement, comme des promeneurs, devant la maison aux volets bruns. Plus loin, Mady montra l'impasse et l'auto, une belle voiture, en effet, immatriculée dans le département de la Seine, ce qui n'avait rien d'extraordinaire, les Parisiens venant nombreux en Savoie pendant les vacances. Puisque l'inconnu n'était pas sorti en auto, il occupait peut-être sa chambre. Il pouvait les observer. Corget jugea prudent de ne pas s'attarder. D'ailleurs, le soir tombait, nous devions rentrer au campement pour allumer le feu et préparer la « tambouille » du soir.

Sans Mady, repartie chez elle, la discussion reprit, pendant la corvée de pommes de terre.

Tenions-nous enfin le coupable? Nous avions déjà fait fausse route avec l'acrobate et le nommé Didi. Cette nouvelle piste allait-elle encore s'écrouler?

Le repas s'achevait, dehors, devant le « bidon », quand une idée me passa par la tête. Je fis signe à Gnafron.

« Viens avec moi!

— Où?

- J'ai besoin de toi pour faire le guet pendant que je regarderai quelque chose. »

Intrigué, il me suivit discrètement, tandis que nos camarades lavaient leurs gamelles dans le lac. C'était l'auto que je voulais voir de près. Sur le quai, la nuit tombait. Après deux soirs de silence, le cirque s'apprêtait à donner une nouvelle représentation. Des curieux déambulaient autour des roulottes, mais, plus loin, la petite rampe, visitée deux heures plus tôt, était déserte.

« Gnafron! passe-moi ta lampe électrique et reste là, au coin de l'impasse. En cas de danger, préviens-moi d'un coup de sifflet. »

Gnafrou n'aimait guère jouer les rôles de guetteur. Cependant, ne sachant pas au juste où je voulais en venir, il consentit à monter la garde. Alors, je m'approchai de la voiture. Comme je m'y attendais, les quatre portières et le coffre à bagages étaient fermés à clef. Cependant,

en dépit de ces précautions, l'homme avait mal remonté la vitre arrière gauche. Je glissai la lame de mon canif dans le petit espace de quelques millimètres laissé entre la glace ei la portière. En appuyant fortement sur le canif, je réussis à abaisser la vitre. Après quoi, passant le bras à l'intérieur de la voiture, je débloquai le verrou de sûreté.

Ayant jeté un coup d'œil vers Gnafron, pour m'assurer que je ne risquais rien, je pénétrai alors dans l'auto. Aucun papier ne traînait sur les coussins du siège arrière. Enjambant le dossier de la banquette avant, je glissai la main dans les vide-poches des deux portières, puis dans le tiroir du tableau de bord. Je n'y trouvai que des cartes routières et deux paquets de cigarettes entamés; aucun objet, peigne, poudrier, tube de rouge à lèvres prouvant que l'homme n'étail pas seul à Meillerie.

Déçu, je repassai à l'arrière de la voiture et m'aperçus soudain que le dossier du siège pouvait se rabattre, afin de permettre l'accès du coffre par l'intérieur de l'auto. Ce coffre à bagages était immense mais vide. Cependant, par acquit de conscience, je promenai le rayon de ma lampe dans ses moindres recoins et tout à coup, dans un creux, brilla un petit objet qui pouvait être un bijou. Je me penchai et eus beaucoup de mal à le saisir, car il était coincé

entre deux tôles. Ce n'était pas un bijou, mais une sorte de gros clou doré dont la tête représentait vaguement la corolle d'une fleur. La pointe n'avait pas plus d'un centimètre et demi de long. D'où venait ce clou? Je ne sais pourquoi, j'eus aussitôt le sentiment que ma trouvaille était d'importance. Le dossier du siège rabattu, la portière refermée, je courus vers Gnafron.

« Rien dans la voiture... sauf ceci. »

Je lui tendis le petit objet qu'il regarda en faisant la moue.

« Un clou! ce n'est qu'un clou!

- Oui, mais pas un clou ordinaire... Allons voir Patati. »

Sur le quai, la représentation commençait. Nos camarades étaient là, avec Mady. Ils tournaient autour des roulottes, en attendant que l'équipe de service aille prendre la garde dans la descente de la cave.

« Nous vous cherchions, dit Corget, vexé, pourquoi êtes-vous partis sans rien dire? »

Au lieu de répondre à la question, je demandai où était Patati.

« Tu n'entends pas les applaudissements? fit Bistèque. Il fait son numéro avec les oranges et les cannes. »

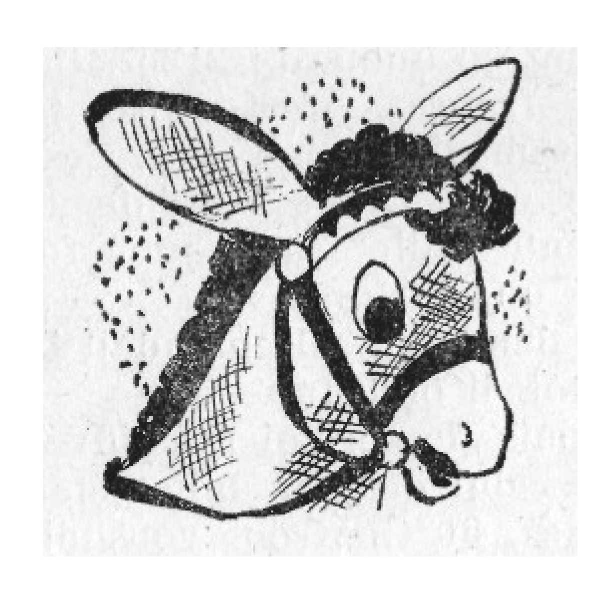
Le clown apparut au bout d'un moment, dans son immense complet à carreaux et avec ses

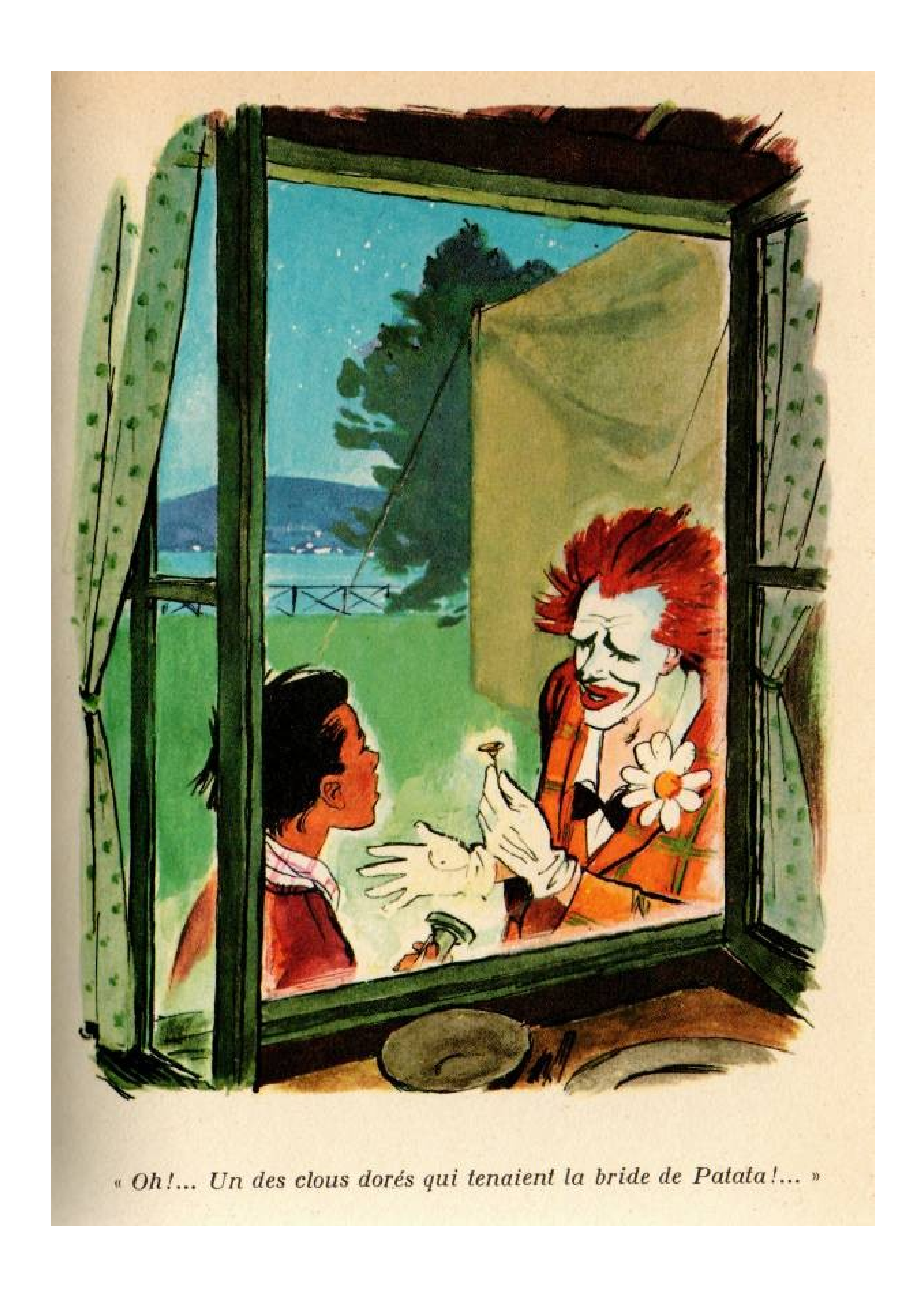
interminables chaussures. Le tirant par sa manche, je l'entraînai à l'écart, derrière une roulotte.

« Qu'y a-t-il? »

Je sortis de ma poche le clou doré et l'éclairai avec ma lampe. Le clown le regarda, le prit dans ses doigts; tout à coup, sa main se mit à trembler. Il leva les yeux vers moi et, malgré la couche de fard qui recouvrait son visage, je le sentis pâlir.

« Oh!... Un des clous dorés qui tenaient la bride de Patata!... »





« *Oh!... Un des clous dorés qui tenaient la bride de Patata!...* »



CHAPITRE X

LA MYSTÉRIEUSE COMPLICE

ENFIN, grâce à Mady, nous tenions une piste sérieuse. Le clou doré, formellement reconnu par Patati, prouvait que le pensionnaire de la Croix-de-Savoie avait effectivement transporté l'âne vert dans sa voiture. Comment agir pour le prendre?

« Puisqu'il n'a pas encore quitte Meillerie, déclara le Tondu, c'est qu'il guette le moment propice pour emporter l'ours. Patientons!

Non, objecta le clown, nous ne pouvons pas attendre. La première fois, l'homme a emporté

facilement Patata puisque la porte de la roulotte ne fermait pas à clef. La seconde fois, il n'a pas eu beaucoup de peine non plus. Il s'est dit que le patron du cirque avait certainement pris des précautions mais sans croire que quelqu'un oserait de nouveau visiter la roulotte. Tandis qu'à présent!... C'est devenu trop dangereux pour le voleur, il ne se risquera pas à revenir. Prévenons les gendarmes! »

Dans un sens, Patati avait raison. S'introduire une troisième fois dans la roulotte représentait un danger certain. Cependant, l'enjeu devait en valoir la peine puisque le malfaiteur, au lieu de fuir, s'attardait dans le village.

Corget essaya de raisonner le clown, lui démontrant que l'homme, malgré les risques, récidiverait probablement et que, de toute façon, il ne fallait pas se faire trop d'illusions sur l'intervention des gendarmes. Leur arrivée, même en pleine nuit, ne passerait pas inaperçue. Or, notre homme se tenait sur ses gardes et il décamperait aussitôt avec sa complice sans laisser d'adresse. Mais le clown ne voulait rien entendre. Le clou doré entre les doigts, il avait l'illusion de tenir déjà une partie de sa fortune.

« Il faut arrêter tout de suite les voleurs, insista-t-il; tant pis pour ce que dira Willer, je vais téléphoner à Saint-Gingolph. »

II nous quitta pour courir vers le petit café

du port... mais quelques instants plus tard, il reparaissait, la mine déconfite. Apprenant qu'il s'agissait encore du cirque ambulant, le brigadier lui avait répondu assez sèchement, prétendant qu'aucun de ses hommes n'était disponible et qu'il ne pouvait envoyer personne, à Meillerie, avant le lendemain matin.

« Seulement demain matin, répéta le clown navré. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! »

C'était, pour lui, le moment de rentrer .en piste avec son ours. Il disparut derrière la toile. Alors, sans Mady, repartie chez elle, la bande attendit la fin du spectacle. Vers minuit, les derniers bravos retentirent dans l'enceinte. Patati reparut, traînant son ours. Décidément, la découverte du clou l'avait plus bouleversé que nous. Inquiet, devinant la présence des malfaiteurs dans le village, il proposa d'emporter sa monture pour la mettre à **l'abri** dans notre campement.

« Non, fit Corget. Il faut que notre homme la trouve à sa place habituelle et qu'il l'emporte. Autrement, comment savoir ce qu'il veut en faire? La nuit où il tentera son coup, nous le filerons, c'est notre seule chance de retrouver Patata... et même, je vous conseille de ne pas cadenasser trop solidement la porte, pour qu'il ne renonce pas à l'opération. »

Le clown n'osa pas protester. Son ours rangé

au fond de la remorque, il ne passa la chaîne de sûreté qu'une seule fois dans l'anse du cadenas. Cependant, soucieux, il déclara en revenant vers nous:

« Je vous ai obéi... mais laissez-moi monter la garde avec vous. »

Les derniers spectateurs quittaient le cirque. A l'autre extrémité du quai, les voitures qui avaient amené les gens des villages voisins démarraient. Le serveur du petit café rangeait ses chaises et éteignait les lampes de la terrasse. La tribu Willer réintégra ses roulottes et le quai retrouva son silence nocturne... et son obscurité car, par économie sans doute, la municipalité ne laissait allumé que le fanal balisant l'entrée du port.

C'était l'heure, pour l'équipe de garde, de prendre discrètement son poste. J'étais de service avec Bistèque et la Guille, mais au moment d'aller se coucher, les trois autres compagnons hésitèrent à nous quitter.

« Bah! tant pis pour le sommeil, fit Gnafron. Au besoin, je tiendrai mes paupières ouvertes avec des bouts d'allumettes. Je reste avec vous.

— Nous aussi, déclarèrent Corget et le Tondu. Nous dormirons demain, dans la journée. »

Alors, au complet, la bande gagna le bout de la place et se glissa dans l'escalier de la cave, derrière la

murette servant de paravent. Je passai l'extrémité d'une corde au collier de Kafi ci lui recommandai :

« Sois sage, Kafi! Tais-toi, même si tu entends di! bruit. Compris? »

Depuis trois nuits qu'il montait ainsi la garde, successivement, avec les deux équipes, mon bon chien connaissait la consigne.

L'endroit n'était guère confortable. Nous ne pouvions nous tenir autrement qu'assis sur les marches de pierre raboteuses et humides. Le temps, à demi couvert, laissait, par intermittence, s'échapper des rayons de lune qui se glissaient sous les arbres. Notre nuit de guet ne serait pas très longue puisque minuit avait sonné et qu'à la mi-juillet, dès cinq heures du matin, le soleil quitte son lit. A vrai dire, nous ne pensions guère que notre homme viendrait cette nuit, mais peut-être se hasarderait-il à rôder sur le quai, simplement pour s'assurer que la roulotte n'était pas surveillée?

Nous étions là depuis une demi-heure à peine quand Kafi dressa la tête. A coup sûr, il avait entendu du brait. Risquant un œil au niveau de la murette. je crus voir une ombre glisser !e long des maisons, passer devant le petit café et venir droit vers nous. Corget, lui aussi, avait vu.

« Cachez-vous, souffla-t-il, nous sommes repérés! »

Serrés les uns contre les autres, nous attendîmes , la respiration suspendue, tandis que je retenais Kafi

par le collier. Soudain, une voix murmura, toute proche :

« N'ayez pas peur, je viens vous rejoindre. »

C'était Mady. Furieux, Corget la tira vivement par la manche vers l'escalier.

« Tu n'es pas folle, Mady? Nous n'avions pas besoin de toi. Nous sommes déjà sept sans compter Kafi.

— Je m'étais couchée, mais je ne pouvais pas dormir... et puis, j'ai eu un pressentiment. Alors je me suis relevée sans bruit pour ne pas réveiller maman.

— Ah! toi, avec tes pressentiments! fit le petit Gnafron. Ce serait trop beau si notre homme tombait dans le piège aussi vite. Tu risques tout simplement de passer une nuit blanche et de prendre froid. »

Elle s'assit parmi nous, le col de son manteau relevé, car l'air venant du lac commençait à fraîchir... et celui qui montait de la cave, par la lucarne de la porte, n'était pas plus chaud!

Une heure et demie sonna au clocher de Meillerie, puis deux heures... puis deux heures et demie. Rien. A côté de moi, notre ami Palati soupirait, soulagé à la pensée que les malfaiteurs ne viendraient pas et que, au matin, les

gendarmes s'occuperaient d eux. Kafi, lui, s'était endormi, couché en rond, contre la porte de la cave... du moins, je croyais qu'il dormait car, brusquement, il

se dressa sur ses pattes et me poussa, du bout de sa trufl'e, pour m'avertir. Je frôlai, du coude, Patati qui prévint son voisin. En une seconde, l'équipe fut en état d'alerte. Par chance, après de nombreuses éclipses, le croissant de lune brillait de nouveau. Soudain, sous les arbres, une ombre se dessina :

« Une femme! murmura la Quille... la complice!»

Elle allait prudemment, hésitante. Au lieu de se diriger vers les roulottes, elle inspectait la place, s'arrêtant pour tendre l'oreille, repartant, s'arrêtant de nouveau. A un moment, elle se retourna et s'avança dans notre direction. Tassés au pied de la murette, nous attendîmes, anxieux. Je maintins solidement Kafi contre moi, mais mon chien avait compris le danger, il ne broncha pas. Le crissement léger des pas, sur le gravier, se rapprochait. La femme n'était plus qu'à quelques mètres de nous. Si elle venait à .se pencher sur le petit mur, nous étions découverts.

Ouf! Les pas s'éloignèrent. Jetant un rapide coup d'œil vers le quai, je vis la silhouette se «lisser sous les arbres, vers les deux grandes roulottes où reposaient les gens du cirque. Là,

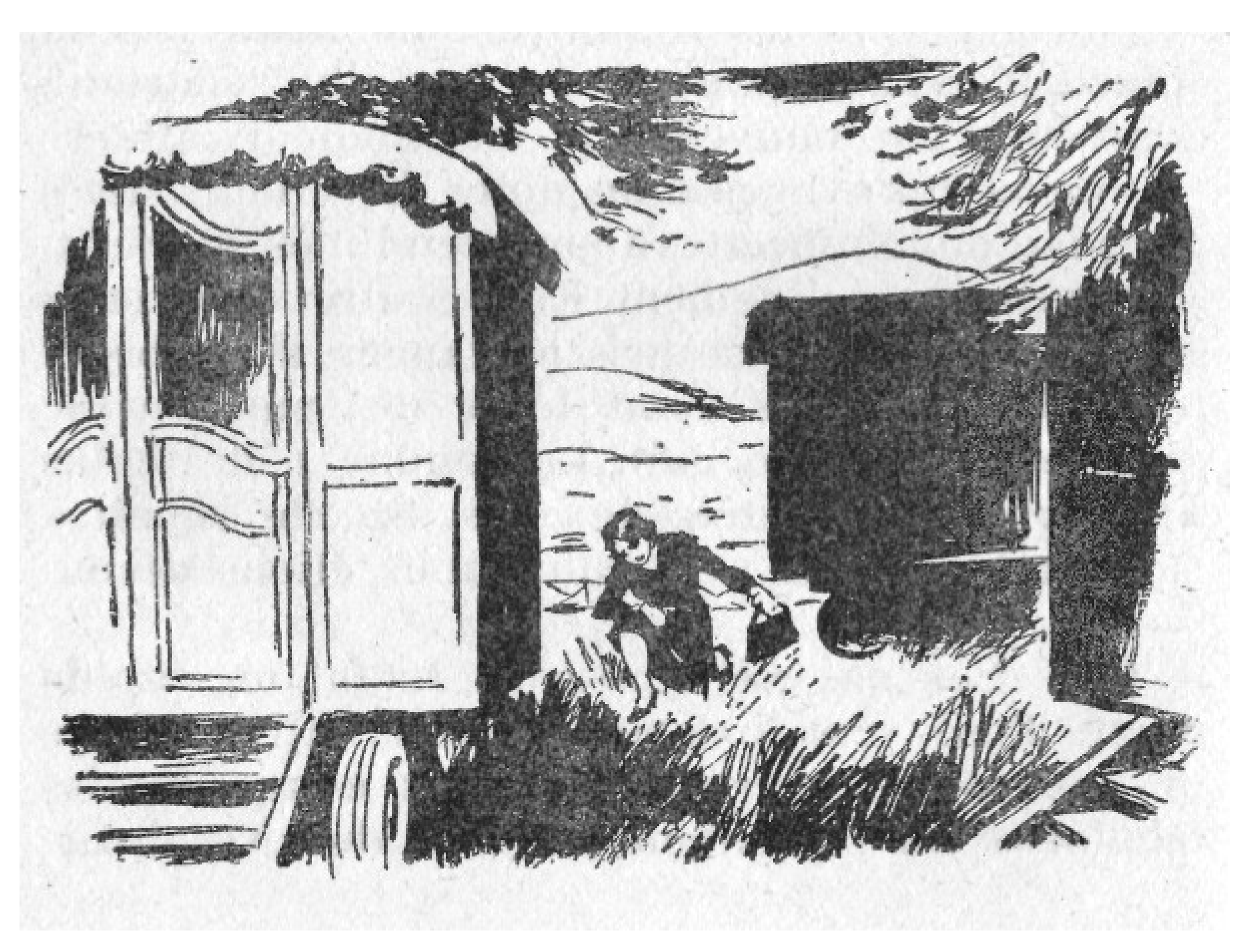
elle écouta longuement, se baissant pour regarder sous les voitures. Enfin, elle revint près delà remorque et appliqua son oreille contre la porte.

C'était une femme de taille moyenne, d'un âge incertain, mais d'assez forte corpulence, vêtue de noir et tenant un sac à main.

« C'est elle, murmura Patati, je la reconnais à son allure. »

Après cette longue écoute contre la porte, elle s'écarta et refit le tour des roulottes, évitant de traverser les endroits éclairés par la lune.

« Je comprends, fit soudain Corget à voix



basse, elle a été envoyée en reconnaissance. Nous allons voir l'homme apparaître, dans un moment. Tenons-nous prêts! »

Mais la femme revint seule près de la remorque qui l'attirait comme un aimant. Alors, elle fouilla dans

son sac, en retira quelque chose qui ne pouvait être qu'une pince coupante. Montant sur le petit escabeau de bois, elle se pencha vers la chaîne qui barrait la porte de la voiture. En vérité, elle ne manquait pas de poigne, pour une femme, car, presque aussitôt, un petit bruit sec annonça la rupture de la chaîne ou de l'anneau du cadenas. Cependant, au lieu d'ouvrir tout de suite la porte, la mystérieuse inconnue, de plus en plus prudente, s'éloigna et attendit plusieurs minutes, s'assurant que le petit bruit n'avait alerté personne. Attendait-elle aussi son complice? Il ne parut pas. Alors la femme se rapprocha de la remorque et brusquement, sans hésitation cette fois, se glissa à l'intérieur.

« Regardez! annonça Gnafron, elle a trouvé l'ours. Elle l'emporte! »

Patati tressaillit. Il voulait que nous nous élancions pour le lui arracher des mains, mais notre plan consistait à prendre le voleur en filature, afin de savoir ce qu'il ferait de l'ours. De toute évidence, après avoir vu ou pris ce qui les intéressait, les malfaiteurs se débarrasseraient de l'animal,

probablement à l'endroit où ils avaient jeté les autres.

Malgré le poids et le volume du fardeau, la femme ne paraissait pas trop peiner à le porter. De plus en plus inquiet, à mesure qu'elle s'éloignait, Patati se

dressait par-dessus la murette, au risque de se démasquer. Corget dut le retenir.

« Attendons qu'elle arrive au bout du quai. L'homme va sûrement l'y rejoindre. S'il nous voyait, tout serait fini. »

A présent, la femme atteignait les dernières maisons et passait sous deux arbres touffus. Pendant quelques secondes, elle demeura invisible, mais elle ne pouvait manquer de reparaître quelques pas plus loin.

C'est à ce moment précis que nous comprîmes notre erreur. Tandis que nous guettions sa sortie, un moteur ronfla. Une voiture que nous n'avions pas vue, au bout du quai, démarra aussitôt. Mon sang ne fit qu'un tour.

« Vite! hurla Corget, elle nous échappe! »

D'un bond, la bande fut hors de l'escalier.

« Lâche Kafi », me cria Gnafron.

Sans prendre le temps d'enlever la corde passée à son collier, je laissai mon chien s'élancer. Malchance! Fonçant droit devant lui, Kafi frôla un jeune arbre, fraîchement planté, et la corde, fouaillant le tron, s'v enroula comme

un serpent. Son élan brisé, à demi étranglé, Kafi poussa un cri. Le temps de courir le délivrer, la voiture avait disparu et roulait déjà sur la grande route d'Evian.

Pour nous, c'était la catastrophe. Nous en avions tous le souffle coupé.

« Fini, gémit Corget, complètement effondré. L'homme devait l'attendre dans la voiture pour filer. A présent qu'ils ont emporté le dernier animal qui les intéressait, ils ne remettront plus les pieds à Meillerie.

- Des idiots! nous sommes des idiots! s'accusait le petit Gnafron en faisant mine de s'arracher les cheveux. Nous aurions pu au moins nous assurer que la voiture avait quitté l'impasse pour se cacher parmi celles des gens venus assister à la représentation.

- Ou plutôt, dit Bistèque, au lieu de nous entasser tous comme des sardines dans l'escalier de la cave, nous aurions dû laisser quelqu'un près de la maison aux volets bruns pour la surveiller. »

Seul, Patati se taisait. Il ne nous reprochait rien, mais on le devinait anéanti. Quelques heures plus tôt, après ma découverte du clou doré, il avait tellement cru rentrer en possession de son bien! Pauvre ami! Nous nous sentions coupables envers lui.

Mais soudain Mady réagit.

« La partie n'est peut-être pas perdue. Les deux malfaiteurs vont sans doute revenir. L'homme n'a pas réglé le prix de sa pension.

Comment le sais-tu? fit Corget.

La femme de chambre n'aurait pas fait le ménage à fond, cet après-midi, s'il avait annoncé à la patronne son intention de partir.

Régler le prix de sa pension? fit la Guille, tu penses qu'il s'en moque.

- Pas sûr! Si la patronne de la Croix-de-Sa-voie portait plainte, on le rechercherait.

— La police ne le retrouverait pas. Il n'a certainement pas donné sa véritable identité.

- Mais son signalement!... et puis, sa voiture! J'ai relevé le numéro.

- Même chose pour la voiture, le numéro est peut-être faux.

- En tout cas, cette voiture est facilement reconnaissable; ce n'est pas une auto ordinaire. Croyez-moi, notre homme ne quittera pas Meillerie à la sauvette. Il prend trop de précautions pour ne pas être soupçonné.

- C'est vrai, approuva le Tondu, impressionné par les explications de Mady, ils vont rentrer tout à l'heure, après s'être débarrassés de l'ours. Embusquons-nous auprès de la maison aux volets bruns et attendons-les!

- D'accord! » firent la Guille et Bistèque, prêts à courir vers la rampe.

Cependant, au moment de quitter le quai, Gnafron réfléchit.

« Et si nous essayions de savoir où ils sont partis. Nous sommes assez nombreux pour former deux équipes. S'ils oui l'intention de rentrer à Meillerie, nous les retrouverons peut-être, pas très loin.

- Bonne idée, approuva Corget; alors, faisons vite! »

L'idée que tout n'était pas encore perdu nous redonnait des ailes. Laissant à Mady, au Tondu et au clown le soin de surveiller la maison aux volets bruns, nous courûmes comme des fous jusqu'au campement pour sauter sur nos vélos.





CHAPITRE XI

UNE OMBRE SUR LE LAC

"D'APRÈS le bruit, nous étions certains que la voiture avait pris la direction d'Evian et de Thon on et non celle qui conduit à la frontière toute proche où les malfaiteurs auraient dû décliner leur identité. Cependant, même à Evian ou à Thonon, les fugitifs risquaient d'être arrêtés, en pleine nuit. Or, ils ne tenaient certainement pas à ce qu'on s'intéresse à leur étrange cargaison.

« Donc, en déduisit Gnafron, ils 'ne sont

sûrement pas allés très loin. Ouvrons l'œil, nous pourrions bien apercevoir leur voiture garée à proximité de la route... puisqu'il n'y en a pas d'autre. »

Roulant assez lentement pour avoir le temps de scruter les alentours, nous venions de dépasser le village endormi de Tourronde, quand Bistèque, qui pédalait à mes côtés, donna un coup de frein et tendit le bras en direction du lac que nous longions, sans le voir, à faible distance.

« Regarde, Tidou! je ne nie trompe pas; quelque chose brille, là-bas, dans les broussailles.

— Je vois, qu'est-ce que ce peut être?

— On dirait le toit d'une auto, éclairé par la lune.»

Pour mieux voir, nous descendîmes de machine et la bande, qui nous avait dépassés, fit demi-tour.

« C'est vrai, approuva la Guille, on dirait un toit de voiture... mais elle appartient sans doute aux habitants de la villa qu'on aperçoit vaguement, au bord de l'eau.

- Je ne crois pas, fit Gnafron. Voyez ce grillage qui limite la propriété. La voiture se trouve en dehors... D'ailleurs, regardez ce petit chemin qui descend vers la rive! »

A quelques pas de là, en effet, s'embranchait

un chemin caillouteux, tout juste carrossable, qui conduisait probablement à une plage.

« Suivons-le, dit Corget, mais que quelqu'un reste en surveillance au bord de la route, au cas où notre voiture repasserait pour rentrer à Meillerie.

- Moi! » se proposa la Guille.

Par précaution, je renouai la corde au collier de Kati qui comprit que nous repartions en chasse. Sans bruit, en file indienne, la troupe s'engagea sur le chemin. La lune, qui passait sa nuit à jouer à cache-cache avec les nuages, avait disparu. Le toit de l'auto n'était plus visible mais, subitement, il brilla de nouveau à moins de cinquante mètres.

« Attention i murmura Corgel, laissez Tidou aller devant, avec Kafi! »

Je rampai en bordure du chemin, tenant mon chien près de moi, pour épier ses réactions. Il ne manifestait rien, sinon son impatience de me tirer toujours plus avant. J'arrivai ainsi très près du véhicule, garé dans une petite clairière bordant le chemin. A ce moment précis, un discret rayon de lune l'éclaira suffisamment pour que je reconnaisse son capot. Décidément, Bistèque avait eu le coup' d'œil juste. Le cœur battant, j'écoutai. Kafi, lui non plus, ne semblait rien entendre. Les voleurs avaient abandonné l'auto... non sans avoir d'abord exécuté

une manœuvre qui leur permettrait de repartir, droit devant eux, sans perdre de temps.

Je fis signe aux autres compagnons de me rejoindre et, avec moi, ils examinèrent la voiture. Cette fois, les portes n'étaient pas verrouillées, le coffre non plus... mais il ne contenait que les indispensables outils de dépannage. L'ours, comme il fallait s'y attendre, avait disparu. Cependant, une valise, assez grande, fermée à clef, était restée sur la banquette arrière. Je la soulevai pour évaluer son poids. Pas très lourde, elle renfermait probablement des vêtements.

« Forçons la serrure, dit tout de suite Gnafron, nous serons fixés.

Occupons-nous plutôt de l'ours, répliqua Corget, c'est lui qui nous intéresse. Il faut le retrouver... ou savoir ce qu'il est devenu. »

Pour découvrir la piste, Kafi allait encore être d'un précieux secours.

« Monte dans l'auto, Kafi ! flaire la banquette, oui, ici, à la place du conducteur. »

Ayant consciencieusement senti les coussins, mon brave chien redescendit de la voiture et, sans hésitation, chercha à m'entraîner en direction du lac.

« Attention! recommanda encore Corget, pas de bruit. »

Descendant prudemment le chemin creux, la troupe arriva bientôt au bord de l'eau. Cependant,

au lieu de s'arrêter là, Kafi obliqua aussitôt vers la gauche, en direction de la villa aperçue, tout à l'heure, depuis la route. Les malfaiteurs avaient-ils des complices dans cette maison? Mais mon chien stoppa avant de l'atteindre et flaira avec insistance le bord du lac. Nous nous trouvions alors près d'une crique artificielle, protégée par des pierres et des rochers rapportés.

« Un petit port! murmura Gnafron. La barque de la villa était sûrement amarrée là... les voleurs l'ont prise! »

Instinctivement, nos regards se portèrent vers le large. Malheureusement, de lourds nuages avaient absorbé la lune. La visibilité ne s'étendait pas à plus de cinquante mètres. Pourtant, les oreilles pointées en avant, Kafi semblait voir ou entendre quelque chose.

« Ecoutez! fit Corget, à voix basse... juste en face... un bruit de rames! »

Ce bruit semblait se rapprocher. Oui, une barque regagnait la rive. Aucun doute, les malfaiteurs avaient pris ce canot pour se débarrasser, au large, de l'encombrant ours en bois... qui avait probablement rejoint la chèvre, le zèbre et l'âne vert. Mon cœur se serra. Pauvre Patati! Ses économies et son billet de loterie étaient-ils à tout jamais perdus au fond de l'eau?

Mais l'heure n'était pas aux lamentations.

L'homme et la femme allaient aborder, nous surprendre. Il fallait se cacher. Accroupis derrière un gros rocher, nous attendîmes, écoulant le plan d'attaque de Corget.

« Donc, disait-il, nous les laissons s'éloigner un peu, puis, dès qu'ils commenceront à remonter le chemin, toi, Tidou, tu lâches ton chien. 11 se jette sur eux, les immobilise et nous accourons pour les maîtriser. »

La barque se rapprochai! rapidement. Le battement des rames se faisait de plus eu plus distinct; cependant, aucun bruit de voix ne nous parvenait. Enfin, le canot apparut, à gauche d'un rocher qui émergeait du lac. Je repérai bien sa position afin de pouvoir reconstituer le trajet qu'il venait de faire sur l'eau. Je remarquai qu'il arrivait en oblique, par rapport à la rive, dans la direction opposée à la villa. Cette constatation pouvait nous être utile, plus tard.

Enfin, une silhouette se découpa, mais une seule. Où était l'autre occupant? Caché au fond de l'embarcation? Non, de toute évidence, une seule personne se trouvait à bord. A ma grande surprise, au moment où le rameur mettait pied à terre, je reconnus la femme. Elle se hâta de haler l'esquif sur les galets, pour le mettre à sec, dans la position où elle l'avait sans doute trouvé. Pour une femme, elle était douée d'une force peu commune, car elle le fit sans



grand-peine. L'opération terminée, elle reprit son sac, un instant déposé à terre, et s'éloigna, réprimant un petit accès de toux, au son rauque, grave, pour tout dire bizarre, mais qui me remit en mémoire ce qu'avait dit le clown : elle souffrait de la gorge.

Tassés derrière le rocher, nous demeurions abasourdis. Fichu, notre beau plan d'attaque. Nous qui espérions faut faire coup double. Si nous arrêtions la femme, l'homme, vraisemblablement resté à Meillerie, allait prendre la fuite en constatant que sa complice ne revenait pas. Non! L'homme ne nous échapperait pas. Mady, le Tondu et le clown surveillaient la maison... où la femme allait certainement rejoindre son

complice. Oserais-je lâcher Kali sur une femme... même si elle faisait partie d'une dangereuse bande de malfaiteurs?

Tout cela passa très vite dans ma télé. Haletant, j'attendais la décision de Corget. Elle ne venait pas. A présent, lui aussi hésitait. Mais Gnafron se souvenant de notre mésaventure quand cette femme nous avait si bien faussé compagnie, tout à l'heure, lui saisit le bras.

« Méfions-nous. Corget! L'homme n'est peut-être plus à Meillerie. Ils peuvent avoir rendez-vous ailleurs. Rappelle-toi, il y avait une valise dans la voiture.

- C'est vrai, la valise! »

Alors, se tournant vers moi :

« Tant pis, Tidou, lâche ton chien. »

Libéré de sa corde, Kafi bondit, tandis que, pour l'exciter, je criai de toutes mes forces :

« Arrête-la! Kafi!... Arrête-la! »

II disparaît dans la nuit et la bande s'élance sur ses traces, le long du petit chemin. Mais, nous n'avons pas fait cent mètres qu'un claquement sec, suivi immédiatement d'un bruit de portière refermée et d'un vrombissement de moteur n«us font sursauter. Malheur! La femme vient de tirer un coup de feu et de prendre la fuite. Courant à perdre haleine, j'arrive le premier à la clairière, m'attendant à voir mon chien étendu à terre.

« Kafi !. Kafi!.. »

II vient aussitôt se frotter dans mes jambes. Miracle! il n'est même pas blessé, simplement furieux de n'avoir pas réussi sa mission. Il l'a échappé belle. Le coup de feu a certainement été tiré à bout portant. Je suppose que le canon du revolver a dévié au moment où mon brave Kafi s'est jeté sur la femme, comme en témoigne le lambeau d'étoffe arraché au bas de la robe, et qu'il me tend, comme une preuve de sa bonne volonté. Ainsi la misérable était armée. Il ne s'agit sûrement pas d'une voleuse ordinaire. Nous avons affaire à de véritables gangsters.

Accroupi devant mon chien, je m'assure une fois de plus qu'il n'a rien quand nous voyous la Guille accourir, affolé.

« Quoi?... un coup de feu?... Que s'est-il passé?

— La voiture? Où a-t-elle filé?

- Au débouché du petit chemin, elle a repris la direction de Meillerie. Elle m'a frôlé. »

Cette fois, plus d'hésitation. L'idée que nous aurions pu perdre Kafi nous a rendus fous de rage.

« Vite! les vélos! » crie Corget.

Bien entendu, il n'est pas question de rattraper la voiture, simplement de ne pas arriver trop longtemps après elle à Meillerie. En effet, après ce qui vient de se passer, les deux complices sont certainement revenus au village pour rassembler leurs affaires, et

ils vont décamper au plus vite.

Malchance, nous roulons depuis cinq minutes à peine quand nous tombons sur une patrouille de douaniers. Dans cette région, si proche de la frontière, les douaniers sont particulièrement méfiants. Etonnés de voir ces cinq garçons filer à toute allure sur la grande route, ils s'imaginent avoir affaire à une bande de jeunes contrebandiers et nous fouillent en règle. Dix précieuses minutes perdues! Enfin, nous remontons en selle et rentrons à Meillerie, en suivant la grand-rue jusqu'au bout, puisque la maison aux volets bruns se trouve presque en dehors du village. Mais tout à coup, au moment d'obliquer sur la gauche pour descendre la fameuse rampe, Gnafron tend le doigt.

« Là-bas!... le long du trottoir. »

L'auto noire! Oui, c'est elle. Au lieu de la descendre dans l'impasse, la femme l'a abandonnée dans la grand-rue. Cependant, elle a pris le temps d'exécuter une manœuvre pour la trouver prête à repartir en direction d'Evian. Donc, les malfaiteurs n'ont pas l'intention -de filer vers la Suisse. Sans doute courraient-ils de trop grands risques au passage de la frontière. Cette fois, ils ne nous échapperont pas!

Furieux, pensant encore à notre coup manqué, Gnafron dit vivement :

« Ne nous laissons plus rouler... Mettons l'auto en panne. »

Tandis que nous faisons le guet, il aide Corget à soulever le capot et débranche toutes les bougies. Après quoi, discrètement, nous nous engageons dans la rampe, plongée dans une obscurité presque complète. Au moment où nous allons atteindre l'impasse, une ombre se glisse à notre rencontre. C'est Mady.

« Attention! murmure-t-elle, haletante, « il » vient d'arriver en coup de vent... mais seul. Tu veux dire « elle », la femme?

- Non, l'homme. Nous l'avons vu tous les trois. Il portait une valise et paraissait très inquiet. Il a jeté un coup d'œil, de tous les côtés, dans la rampe, avant de s'engager en courant dans l'escalier qui conduit à sa chambre. Le Tondu l'a entendu s'enfermer à clef.

- Et la femme?

- Pas vue », affirme le Tondu, qui vient de nous rejoindre, avec Patati.

Puis, devant notre étonnement muet, il ajoute :

« Quoi?... vous ne semblez pas comprendre ce qu'on vous dit? »

Non, vraiment, nous ne comprenons pas. Comment l'homme a-t-il pu remplacer la femme au volant de la voiture? Attendait-il son passage, caché au bord de la route?... Pourquoi ce changement?

Pourquoi, surtout, l'homme n'a-t-il pas accompagné sa complice au bord du lac, dans la barque et qu'est-elle devenue?

Cachés dans une encoignure de l'impasse, nous racontons rapidement à Mady, au Tondu et à Patati, la scène du bord de l'eau, la fuite de la femme après le coup de revolver tiré sur Kafi. Eux aussi étaient persuadés que les deux complices avaient pris la route ensemble, en emportant l'ours. Comment éclaircir ce mystère?

Mais soudain Mady tressaille.

« Ça y est! fait-elle vivement; je viens subitement de tout comprendre. Ni vous, ni nous, n'avons jamais vu l'homme et la femme ensemble pour la bonne raison qu'ils ne font qu'un. - Oh!

— Oui, il s'agit certainement d'un homme qui se déguise en femme pour détourner les soupçons. »





CHAPITRE XII

UNE CERTAINE VALISE

L'EXTRAORDINAIRE explication de Mady nous a littéralement assommés. En d'autres circonstances, le Tondu n'aurait pas manqué de lancer son habituel « for-mi-da-ble! » d'admiration, en jetant son béret en l'air. Comment n'avoir pas deviné plus tôt? Cette voix grave, prétendue enrouée, était celle d'un homme. A la réflexion, seul un homme pouvait avec tant de facilité transporter le volumineux ours en bois... seul un homme avait assez de force pour haler le canot sur les galets, au bord de la crique.

La bande de malfaiteurs se réduit donc à un seul individu, mais combien dangereux! Se sachant démasqué, il s'apprête certainement à fuir. Dans quelques instants, ses affaires rassemblées, il va paraître. Comment l'arrêter? Bien sûr, je pourrai lâcher mon chien, mais l'homme est armé. Pour rien au monde, aucun des six Compagnons ne voudrait risquer de nouveau la vie de Kafi.

Nous essayons, fébrilement, à voix basse, d'échafauder un plan.

« Je vous en supplie, fait notre ami clown, n'exposez pas votre chien au danger. Tant pis pour mon argent. Appelons les gendarmes.

- Ils arriveraient après le départ du voleur, rétorqua Corget, et d'où leur téléphoner? Tout le monde dort encore dans le village.

- Je vais courir au café du port. J'éveillerai le patron. Dans un quart d'heure, les gendarmes peuvent être ici. »

Notre ami Patati s'éloigne en boitant. Même si les gendarmes accourent à son appel, il sera trop tard. Quatre heures ont sonné depuis un moment, et les premières lueurs de l'aube éclairent déjà les montagnes au loin. Le malfaiteur n'attendra pas le grand jour pour décamper.

Alors, sans bruit, nous nous glissons au pied de la maison aux volets bruns. Tapis contre le

mur, nous écoutons. Soudain, au-dessus de nos tètes, un léger bruit! celui d'une fenêtre qui s'entrouvre. Ses préparatifs terminés, l'homme veut sans doute s'assurer que la rue est déserte. Retenant notre souffle, nous ne bougeons pas; je serre très fort mon chien, contre moi, pour l'empêcher de relever la tête. Un second **grincement!** La fenêtre s'est refermée. Dans un instant, l'homme va surgir, courir vers sa voiture. Qu'allons-nous faire?

Une minute passe, mortellement longue, puis une autre. Une soudaine inquiétude nous envahit. La maison possède peut-être une autre issue que l'escalier par où l'homme s'est engouffré tout à l'heure... Une minute encore! toujours rien. Il faut prendre une décision, tout de suite. « Toi, Mady, commande vivement Corget, reste ici à faire le guet... Les autres, suivez-moi ! »

Nous nous glissons dans la maison par la porte du couloir restée entrouverte. Sur la pointe des pieds, nous grimpons les marches d'un vétusté escalier de bois. Au sommet de l'escalier, un étroit palier, une porte! La respiration suspendue, nous écoutons. Aucun bruit dans la chambre. Kafi, lui-même, n'entend rien.

Alors Corget essaie de tourner lentement la poignée de la porte; celle-ci grince si fort qu'effrayé, il recule. A coup sur, si l'homme est dans la chambre, il n'a pas pu ne pas entendre.

Anxieux, nous demeurons immobiles. Derrière la porte, c'est le silence total. Corget manœuvre de nouveau la poignée, jusqu'au bout, cette fois. La porte résiste, fermée à clef. A vrai dire, nous nous y attendions puisque, tout à l'heure, l'homme s'est barricadé dans sa chambre. L'homme est-il là, derrière, muet, prêt à bondir et à jouer son va-tout?

« Tant pis! murmure le Tondu, allons-y! » Prenant son élan, d'un terrible coup d'épaule, il fait sauter la serrure.

La chambre est vide!... Une fenêtre bâille, grande ouverte, non celle qui donne sur la



rampe où nous montions la garde, une autre, ouvrant du côté opposé. Ivan s'y précipite, dressé, debout, contre l'appui, il hume l'air de la nuit pâlissante comme s'il reconnaissait une odeur.

« Le misérable! s'écrie Bistèque, il s'est sauvé par là, en sautant sur ce toit. »

Nous redégringolons l'escalier vers la rampe où Mady, affolée, se demande ce qui arrive.

« II nous a encore échappé, crie Corget... Cours rejoindre le clown au café du port. Débrouillez-vous pour que les gendarmes viennent au plus vite. »

Et nous voici galopant vers la grand-rue. Ah! **Gnafron a** été bien inspiré, tout à l'heure, en mettant l'auto noire en panne. Celle-ci stationne toujours le long du trottoir.

« Vite! éclairez-moi », réclame Corget.

Ayant soulevé le capot, il jette un rapide coup d'œil sur le moteur.

« Voyez! en se sauvant, notre homme est venu ici, il a essayé de refixer les fils arrachés. »

Et, se tournant vers moi :

« Donc, Kafi doit pouvoir retrouver sa piste à partir de l'auto. »

En entendant prononcer son nom, mon chien a dressé l'oreille. Je l'invite à grimper de nouveau sur les coussins du siège avant pour flairer la place du conducteur. Il ne risque pas de se tromper, puisque l'homme et la femme sont le

même personnage. Satisfait, il pousse un petit grognement de joie qui signifie : « Ça suffit, Tidou, nous pouvons y aller. »

Sans hésiter, il s'engage dans une petite rue, ou plutôt une sorte de chemin qui, partant de la rue principale, se dirige vers l'église, c'est-à-dire du côté opposé au lac.

« Je m'en doutais, s'écrie le Tondu, il a filé vers la montagne. »

L'église côtoyée, nous abordons aussitôt les pentes rocheuses qui surplombent Meillerie. Sans Kafi, nous perdrions notre temps à chercher quelqu'un sur les sentiers qui s'égaillent à travers les rochers. Mais, encore une fois, le flair merveilleux de mon chien va nous servir. Ah! quelle bonne idée j'ai eue, le jour où j'ai décidé de le dresser comme un chien policier.

Dans le petit jour naissant, il nous oblige à prendre un sentier à demi envahi par les herbes, que nous n'aurions certainement pas songé à suivre. Nous grimpons derrière lui, à travers le chaos des rochers, parmi les sapins et les hêtres. L'homme n'est certainement pas loin. Tout au plus a-t-il quelques minutes d'avance sur nous... et il ne possède pas notre souffle. Kafi l'aurait vite rattrapé mais, après ce qui s'est passé, non, nous ne voulons pas le laisser partir seul.

Soudain, il s'arrête au bord d'un ravin dont le

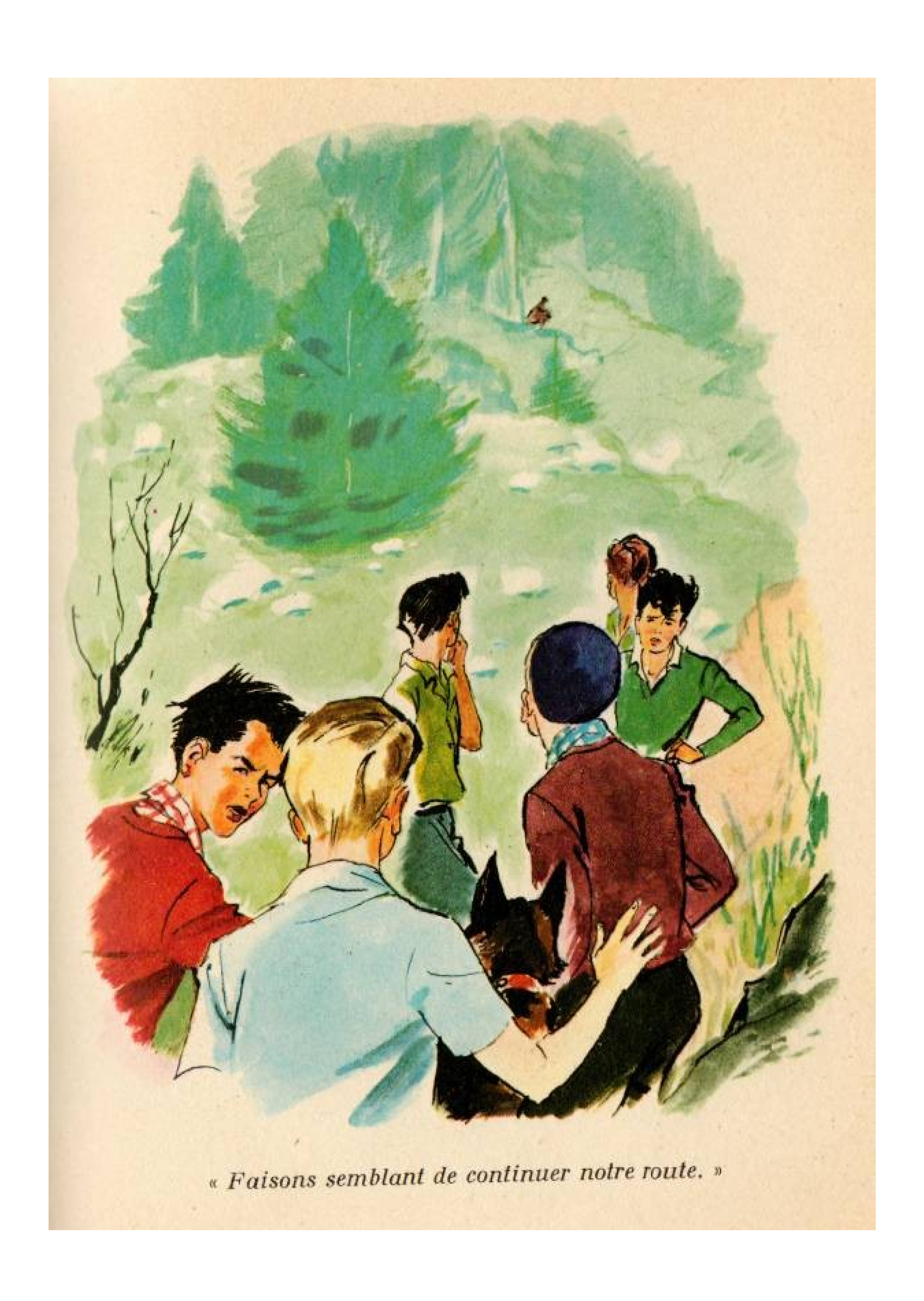
fond est encore envahi par la nuit. Les oreilles dressées, il écoute. Nous nous penchons. Gnafron promène le rayon de sa lampe électrique vers le précipice. Rien... qu'un chaos de rochers envahis par les broussailles. Pourtant, Kafi insiste. Un faux pas aurait-il précipité le fuyard dans ce trou?

« Attendez! propose Gnafron, je descends voir! »

Mais à l'instant où il s'agrippe aux pierres pour commencer son exploration, Kafi, la truffe au ras du sol, indique que la piste ne s'arrête pas là. L'homme a dû faire là, simplement, une courte halte pour retrouver son souffle.

Et la poursuite reprend, sur un sentier de plus en plus étroit et raboteux... pas pour longtemps, car mon chien cesse tout à coup de tirer sur sa corde. En arrêt, le cou tendu, il laisse échapper de petits **grondements** caractéristiques. En effet, voir et entendre sont pour lui deux choses très différentes. Cette fois-ci, il a vu. Je pousse du coude mes camarades qui, comme moi, scrutent la forêt encore très sombre.

Soudain, à une trentaine de mètres du sentier, j'aperçois une forme accroupie au pied d'un arbre. C'est lui! Au moment d'être rejoint, l'homme a brusquement quitté le chemin pour se mettre hors d'atteinte. Replié sur lui-même, la tête dans les épaules, il ne bouge pas plus qu'un lièvre au gîte... Cependant, il se tient certainement



« Faisons semblant de continuer notre route. »

sur ses gardes, revolver au poing. Impossible de lâcher Kafi. Il tirerait aussitôt. Alors, une petite ruse me vient à l'esprit. Je me penche vers Gorget et lui explique, à voix basse :

« Faisons semblant de continuer notre route, comme si nous ne l'avions pas aperçu. Dès que nous serons hors de vue, nous nous arrêterons. Je ferai alors, seul avec Kafi, un crochet à travers bois, pour me trouver du côté opposé par rapport à lui. Alors, vous reviendrez sur vos pas, il se tournera vers vous, sur la défensive. A ce moment-là je lâcherai Kafi qui bondira sur lui. 11 n'aura pas le temps de faire volte-face et de tirer.

- Compris », fait Corget.

Nous reprenons donc notre marche. Cinquante mètres plus loin, je me glisse dans les broussailles, avec mon chien, et décris un large détour, sans bruit. Puis, tenant Kafi en alerte, je me rapproche de l'homme pendant que mes camarades rebroussent chemin. L'inconnu qui se croyait sauvé et s'apprêtait à fuir, se tasse de nouveau au pied de l'arbre, tourné vers les Compagnons. Ma ruse a réussi. C'est le moment! Je lâche Kafi. En trois bonds, il a rejoint l'homme et se jette sur lui, avant que celui-ci ait pu comprendre ce qui arrivait.

Un cri d'effroi et de douleur troue le silence de la forêt. L'homme n'a pas eu le temps de

tirer. Mon brave Kafi a saisi le bras qui tenait l'arme et celle-ci est tombée à terre. Nous accourons, tous ensemble.

« Arrête, Kafi, Kafi ! arrête ! »

Si je n'intervenais pas, mon chien réduirait en lambeaux les vêtements du malfaiteur. Corget s'empresse de ramasser le revolver.

Atterré, le bandit ne cherche pas à fuir. Que ferait-il, contre nous tous, sans son arme? Il regarde fixement mon chien qui le tient en respect, puis tourne de notre côté son visage rond aux petits yeux inquiétants, où la colère fait place à la peur.

« Inutile de résister, dit calmement Corget, vous êtes pris... Suivez-nous! »

L'homme se ressaisit et proteste. Il se promenait tranquillement dans le bois et ne comprend pas pourquoi nous avons lancé notre chien après lui.

« Ah! oui? fait Gnafron, vous vous promeniez tranquillement?... à quatre heures du matin... après avoir quitté votre chambre en sautant sur les toits... et en emportant un revolver. Où sont vos affaires?

— Quelles affaires?

— Ce que vous avez emporté en vous sauvant?

— Je ne comprends pas, je n'ai rien. » Apparemment, en effet, il n'a rien emporté,

et tout à l'heure, dans notre précipitation, nous n'avons pas pris le temps d'explorer sa chambre. Alors,

où se trouve ce que cachaient les quatre animaux? S'agit-il simplement de documents qu'il dissimule sur lui?

« Fouillons-le! » dit Corget.

L'homme ne proteste pas. Au contraire, il vide lui-même ses poches et tend son portefeuille. Celui-ci renferme quelques billets de banque qui ne représentent pas une fortune, en tout cas beaucoup moins que la somme volée à Patati. Quant au billet de loterie, pas la moindre trace. Faut-il en conclure que le malfaiteur n'a pas découvert la cachette secrète du clown? Le passeport de notre prisonnier porte le nom de Julien Bacloux, né à Paris, âgé de quarante-huit ans, exerçant la profession d'artiste décorateur. Les autres papiers ne présentent aucun intérêt.

« Voyez! fait l'homme, qui a repris de l'aplomb, vous vous trompez... et il pourrait vous en coûter cher. Constatez Pelai dans lequel votre chien a mis mes vêtements. Que diriez-vous si je portais plainte?»

Sa voix assurée finit par nous ébranler. Après tout, si Madv s'était trompée? Si l'homme et la femme étaient deux personnages différents? Si nous étions en train de commettre une grossière confusion?



Cette incertitude, qui se glisse sournoisement en nous, l'homme la lit sur nos visages, et il l'exploite.

« Enfin! réfléchissez! vous faites erreur. Peut-être s'est-il passé quelque chose d'anormal à Meillerie, mais vous me confondez avec quelqu'un d'autre. »

Non, ce n'est pas possible. Soudain, je me souviens de l'arrêt de Kafi, tout à l'heure, au bord du ravin. Quelque chose s'est certainement passé là. Une idée me traverse l'esprit. Dans quelques instants nous en aurons le cœur net.

Invité à nous accompagner au village, l'homme proteste encore. Solidement encadré, il descend

le sentier. Personne ne souffle mot. Si les gendarmes nous attendent à Meillerie, qu'allons-nous leur dire? Comment prouver la culpabilité de notre prisonnier? Je m'accroche de toutes mes forces à l'idée que cette fameuse preuve est là, sur ce sentier, et que nous allons la découvrir. En arrivant au bord du ravin, je ne perds aucun des mouvements de Kafi. Comme à l'aller, il se penche sur le précipice, attiré par quelque chose.

« Celte fois, je descends », déclare l'intrépide Gnafron.

L'homme proteste, pressé à présent de rentrer à Meillerie pour porter plainte contre nous. Cette hâte me met la puce à l'oreille... à Gnafron aussi qui se laisse, avec précaution, glisser dans le vide.

« Eclairez-moi, réclame-t-il, je ne vois rien! »

De rocher en rocher, il atteint le fond du ravin, envahi de ronces et de fougères. Et tout à coup, i! annonce :

« Là-bas! .Je crois avoir aperçu quelque chose !»

Se frayant un chemin à travers l'inextricable fouillis de végétation, il pousse un cri de triomphe.

« Je vois..., c'est une valise! »

L'homme tressaille et pâlit, mais ne bronche pas, tenu en respect par Kafi. Penchés sur h>

ravin, nous suivons les acrobatiques évolutions de Gnafron pour atteindre sa trouvaille. 11 s'en approche!... la touche! Mais tout à coup, saisissant la poignée, il renonce à la soulever.

« Je ne peux pas! Elle est trop lourde! »

Moins agile que le petit Gnafron mais le plus fort de toute la bande, le Tondu descend à son tour dans le précipice. A plusieurs reprises, il glisse sur les rochers et risque de se rompre les os. Enfin, il rejoint notre camarade et l'aide à dégager la valise.

« Ma parole! s'écrie-t-il, on la dirait pleine de cailloux. Elle pèse au moins quinze kilos! »

Ils la remontent à grand-peine, la déposent sur le sentier. Corget essaie en vain de l'ouvrir. Se tournant vers notre prisonnier, il demande vivement :

« La clef?... où est la clef? »

L'homme feint l'étonnement le plus complet. Il ne comprend rien à cette histoire de valise, probablement, en effet, pleine de cailloux, suppose-t-il. « La clef? » répète Corget.

L'homme proteste; cette valise ne lui a jamais appartenu; nous pouvons le fouiller; nous ne trouverons aucune clef sur lui, si ce n'est celle de sa voiture.

« Evidemment, fait Bistèque, c'était compromettant, il l'a jetée, elle aussi... mais pour la retrouver? »

Alors, Corget et le Tondu entreprennent de faire sauter le couvercle de cette, étrange valise, si lourde... Et tout à coup, apparaissent quatre masses grises, semblables, de la forme et du volume d'un plumier d'écolier. Ces quatre masses prises, nous les avons tout de suite indentiflées.

« Les contrepoids! s'écrie Gnafron, ceux qui faisaient basculer la tête des animaux! »

Il en prend un, l'examine, le soupèse. Apparemment, il est en plomb ainsi qu'il l'avait déjà constaté. Il en prend un autre, puis un troisième et soudain son visage change de couleur.

« Regardez!... là! » s'écrie-t-il.

Sur cette troisième masse grise, il vient de découvrir une entaille faite dans le plomb avec la lame d'un couteau. Au fond de la rainure, brille un autre métal, jaune comme du cuivre, mais qui n'en est certainement pas.

« De l'or! clame-t-il, c'est de l'or!... »

Nous nous penchons pour voir de près. Corget sort son canif, essaie de rayer le métal brillant qui ne se laisse pas entamer. Aucun doute, c'est de l'or..., et c'était pour s'en assurer que l'homme a gratté la couche de plomb qui recouvrait le précieux métal.



CHAPITRE XIII

LE SECRET DES QUATRE TÊTES

DE L'OR!... Nous tenons le secret des animaux de l'ancien manège ! Mais cet or, qui l'a caché là?... et pourquoi? Le saurons-nous bientôt?

La découverte de Gnafron a décontenancé l'homme. La tête basse, sous la garde de Kafi qui ne quitte pas ses talons, il nous accompagne en direction de Meillerie. H fait grand jour quand nous arrivons au village. Mady et Patati nous attendent, près de l'auto noire... mais ils ne sont pas seuls. Ils discutent avec deux gendarmes :

le brigadier de Saint-Gingolph et un de ses subordonnés. A leur vue, notre prisonnier fait un écart, cherchant le salut dans la fuite, mais Kafi, toujours lui, a tôt fait de lui enlever toute illusion.

« Les gendarmes voulaient s'élancer à votre rencontre, explique Mady; nous n'avons pas pu leur dire quel chemin vous aviez pris. Ils sont là depuis dix minutes.

- Oui, reprend le brigadier, depuis dix minutes... et nous n'avons pas de temps à perdre. Qu'est-ce que cette histoire de voleur qui se serait déguisé en femme?

- Le voici, répond Corget. Il avait pris la fuite, à travers la montagne. Grâce à notre chien, nous avons retrouvé sa trace. Il était armé. Voici son revolver. »

Le brigadier jette un regard sur l'arme, la prend, l'examine et la met dans sa poche, l'air soupçonneux... soupçonneux surtout envers Corget.

« N'écoutez pas ces garçons, s'indigne l'homme. Ce sont des vauriens. Ils ont lancé leur chien contre moi. Voyez, il a déchiré mes vêtements. Messieurs les gendarmes, il y a erreur; je ne suis qu'un paisible pensionnaire de l'hôtel de la Croix-de-Savoie. »

Le brigadier reste indécis. Ce que leur ont raconté Patati et Mady paraît tellement invraisemblables.

D'ailleurs, notre prisonnier a meilleure allure que nous, surtout que le Tondu et Gnafron qui présentent

plutôt mal avec leurs cheveux ébouriffés et leurs visages égratignés par les ronces.

« Ne juge/ pas sur les apparences, intervient Patati, je connais ces braves garçons; ils se sont donné beaucoup de mai pour découvrir mon voleur.

- C'est bien, fait le brigadier, agacé par cette histoire de vol dans la roulotte, **expliquez-vous. »**

Et, jetant un regard curieux vers la valise que le Tondu porte toujours sur son épaule. « Qu'y a-t-il là-dedans?

- Quelque chose de trop précieux pour le déballer dans la rue, répond Corget. Montons dans la chambre de ce... monsieur. D'ailleurs, vous y trouverez sans doute d'autres choses intéressantes. »

Le brigadier nous regarde encore, toujours soupçonneux, puis jette un coup d'œil vers l'homme et, finalement, se décide à nous accompagner, avec son gendarme, jusqu'à la maison aux volets bruns. Aussitôt dans les lieux, ils redemande, impatient :

« Alors, cette valise, que contient-elle de si extraordinaire? »

Il fait signe à son gendarme, qui soulève le couvercle e! retire l'un des quatre pains gris, précisément celui que Gnafron a examiné en dernier, tout à l'heure.

« C'est lourd, chef, fait le gendarme, on dirait du plomb.

- Evidemment, approuve le brigadier, pas besoin de sortir de Polytechnique pour voir, rien qu'à la couleur, que c'est du plomb... Et c'est pour ça que vous nous avez dérangés?

— Pardon, m'sieur le brigadier, rectifie Gnafron, du plomb, à la surface, mais regardez de ce côté, là où il a été gratté avec un couteau.

- Je vois, sous le plomb, il *y* a du cuivre.

- Non, m'sieur le brigadier, sûrement pas du cuivre. Vous ne pensez pas que cet homme se serait transformé en voleur simplement pour du cuivre... et puis, et essayez de gratter. Le cuivre se raierait plus facilement.

- C'est vrai, chef, fait le gendarme, qui s'est emparé du canif que lui tendait Corget, ce n'est pas du cuivre. Le cuivre est moins dur et moins brillant. C'est de l'or.

- De l'or! De l'or!... »

Du coup, le brigadier en reçoit un choc au cœur. Pris d'une soudaine transpiration, il s'essuie le front avec son mouchoir.

« Ma parole! de l'or!... et d'où viendrait-il?

- De la tête des animaux que cet homme a volés au cirque, explique Gnafron. Il l'emportait dans cette petite valise qu'il a jetée dans un

précipice quand il a compris que nous allions **le** rattraper. »

Abasourdi, le brigadier nous regarde, les uns après les autres, oubliant que, quelques instants plus tôt, il nous accusait presque de nous moquer de lui. Puis, il s'accroupit devant la valise et soupèse les lingots.

« Au moins quinze kilos d'or! Cela représenterait une valeur de... de... »

Il essaie un rapide calcul de tête mais s'interrompt.

« Tonnerre de sort!... cette affaire nous dépasse. Qu'en pensez-vous, gendarme?



- Je pense comme vous, chef, cette affaire nous dépasse.

- Alors, courez téléphoner à Evian. Appelez le commissaire spécial. Dites-lui que

c'est urgent... Une grosse affaire de trafic d'or! »

Le gendarme parti, le brigadier questionne le prisonnier. Celui-ci se refuse à toute explication. Alors, nous entreprenons la visite détaillée de la chambre. En prenant la fuite, l'homme n'a rien oublié. Cependant, Bistèque, qui a eu l'idée dé sauter par la fenêtre et de se promener sur les toits, découvre une seconde valise, cachée entre deux cheminées, la valise que nous avions aperçue, cette nuit, dans la voiture, près du lac. Le brigadier tient à l'ouvrir lui-même et à s'assurer de son contenu. Il en retire des objets de toilette et aussi des vêtements de femme, une robe, un manteau, un chapeau, un sac à main.

« Comment? s'écrie-t-il en regardant l'homme fixement, vous aviez une complice?... où est-elle?

- Non, explique Mady, je vous l'ai déjà dit. Il se costumait pour écarter les soupçons. Il était habillé en femme, cette nuit, quand mes camarades l'ont surpris.»

Mais le commissaire arrive, escorté de deux policiers en civil. Il n'a pas mis plus d'un quart d'heure, jour venir d'Evian. Son air sévère nous

impressionne...et mpressionne aussi le brigadier.

« Oui, monsieur le commissaire, fait vivement ce dernier, nous sommes devant une importante affaire de trafic d'or. Ce sont ces gamins qui viennent de la découvrir, grâce à leur chien. »

Le commissaire jette un rapide coup d'œil sur nous tous et pose, au hasard, des questions sèches. Il examine les quatre lingots. L'erreur n'est pas possible. Il s'agit bien d'or camouflé par une mince couche de plomb. Puis il se penche vers l'autre valise, s'étonne à son tour d'y découvrir des vêtements de femme, mais tout à cou]) il se redresse, comme mu par un ressort. Le front barré d'un pli dur, l'œil fixe, il examine notre prisonnier qui n'ose soutenir son regard inquisiteur. Enfin, se tournant vers un de ses adjoints en civil, il s'écrie :

« Ça y est! Nous le tenons! Regardez bien ce visage rond, ces petits yeux trop rapprochés, cette verrue sur la joue gauche?... ça ne vous dit rien? »

Le policier réfléchit et, subitement, son visage s'illumine.

« Ah! par exemple!... Jules-Banni!

Qui? monsieur le commissaire, demande le brigadier.

- Le fameux escroc Jules Banni, celui que les journalistes ont appelé « l'écumeur des

villes d'eaux », précisément, nous le soupçonnions de se déguiser en femme. Les polices d'Annecy et d'Aix-Les-Bains nous ont transmis son signalement. »

Et, se tournant vers nous :

« Ainsi, mes enfants, vous avez réussi cet extraordinaire coup de filet? Toutes mes félicitations!

- C'est-à-dire, fait modestement Gnafron, les félicitations, adressez-les plutôt à notre chien; sans son flair, nous ne l'aurions sûrement pas retrouvé. »

Sa véritable identité démasquée, le malfaiteur a compris qu'il n'avait plus aucune chance d'échapper à la justice. Alors, à quoi bon taire ce qu'il sera obligé d'avouer tôt ou tard? Anxieux, nous l'écoutons.

« Oui, avoue-t-il, j'étais venu à Meillerie à cause de ces lingots d'or.

- Vous connaissiez donc leur existence, dans ces animaux de manège?

Non, je n'étais pas sûr de les trouver. Expliquez-vous! »

L'homme fait un geste vague, désabusé. « Une vieille histoire! Elle remonte à l'année qui a précédé la dernière guerre. Je travaillais, comme employé, au manège de chevaux de bois. Le patron se livrait au trafic de l'or avec la Suisse, chaque fois que son manège traversait

la frontière pour s'installer dans les villages, les jours de fête.

- Et vous étiez au courant de ce trafic? C'était moi qui coulais le plomb sur les lingots et refixait les contrepoids à leur place... et puis, un jour, le patron m'a renvoyé.

Pour quelle raison? » II hésite, puis se décide à répondre. « J'avais gardé de l'or pour moi. Il s'en est aperçu.

Et vous ne l'avez pas dénoncé? » Nouvelle hésitation, suivie d'un aveu. « Je ne pouvais pas. Il m'aurait « livré » à son tour... à cause d'autre chose.

Pas très propre, tout cela, fait le commissaire, vous vous expliquerez là-dessus plus tard. Continuez.

Alors, la guerre est venue. Je n'ai plus rien .su du manège et de son propriétaire... et puis l'autre jour, par hasard, à Evian...

- Que faisiez-vous à Evian? Rien.

- C'est-à-dire que vous attendiez le moment de commettre un vol, cambriolage ou escroquerie, comme à Annecy et à Aix-les-Bains! C'esl là le plus clair de votre travail, ce qui vous a déjà valu, si j'ai bonne mémoire, plusieurs années de, prison... mais continuez. »

L'évocation de son passé d'escroc ne semble pas beaucoup troubler l'homme qui poursuit : « J'étais

donc à Evian quand, un soir, j'ai vu le cirque qui se préparait à donner une représentation.

— Une seule représentation, précise Patati. Le maire de la ville n'avait accordé l'autorisation que pour un soir.

— Peut-être, fait l'homme, pour qui rien n'a plus beaucoup d'importance... Je me promenais autour des

roulottes, quand j'ai aperçu un âne en bois, un âne vert. A sa couleur, et à ses deux oreilles qui avaient une position différente, je l'ai reconnu. A coup sûr, il provenait de mon



ancien manège. Alors, j'ai pensé que de l'or se trouvait peut-être encore dans le contrepoids du balancier. J'ai appris que le cirque devait s'installer le lendemain, à Meillerie, et je suis venu ici pour assister à la représentation, j'ai su où l'âne vert était remisé. Après la séance, je me suis introduit dans la roulotte.

- Et ce premier vol ne vous a pas suffi?

- J'ai pensé que le cirque possédait peut-être un autre animal provenant de la même ménagerie, j'ai attendu le jour suivant pour m'en assurer.

- Ce n'est pas tout, déclare Patati; déguisé en femme, il a cherché à savoir d'où venaient ces animaux en me faisant fumer une cigarette empoisonnée. »

L'homme ne nie pas. Le commissaire poursuit :

« Ensuite, qu'avez-vous fait de ces sujets de manège ?

- Je m'en suis débarrassé.

- Oui, monsieur le commissaire, dit vivement Gnafron, il les a jetés dans le lac.

— Dans le lac?

-— A quatre ou cinq kilomètres d'ici, près du village de Tourronde... Et demandez-lui ce qu'il a fait de l'argent caché dans l'âne vert!

— Quoi. De l'argent?... il y avait aussi de l'argent?

- Mes économies, dit le clown, toutes mes économies et un billet de loterie qui a peut-être gagné un gros lot. L'âne me servait de cachette. J'avais d'ailleurs porté plainte après le vol. »

Le brigadier explique, l'air ennuyé.

« C'est exact, monsieur le commissaire, nous avons enregistré une plainte; seulement, vous

comprenez, dans ces petits cirques ambulants, les vols sont chose courante. Je ne pensais pas que...

- Je ne vous demande pas de détails », coupe le commissaire.

Et s'adressant de nouveau à l'escroc : « Cet argent?... ce billet? où sont-ils? » Cette fois, l'homme proteste énergiquement de son innocence. Visiblement, il ne ment pas. « Je n'ai rien vu. Ils sont sûrement encore à l'endroit où ils étaient cachés.

- C'est-à-dire au fond de l'eau? »

Nous nous regardons, atterrés. Bien sûr, nous pensions que le malfaiteur n'avait pas découvert la cachette du clown, mais à présent, cette certitude nous accable. Pourra-t-on jamais retrouver le bien de notre ami? Le commissaire réfléchit, perplexe.

« Evidemment, fait-il à Patati, je regrette pour vous. Quelle somme exacte aviez-vous cachée?

— Deux mille trois cents francs. »

Le commissaire hoche la tête.

« A vrai dire, ce n'est pas une fortune... Quant au billet de loterie, vous n'avez pas la certitude qu'il était gagnant. Il serait plus sage de considérer cet argent comme définitivement perdu. »

Le malheureux! que vient-il de dire? Pour mon compte, je sens un flot de colère me monter au visage. Mady est encore plus prompte à s'indigner.

« Ah! non! Monsieur le commissaire, lance-t-elle d'une voix outrée, nous ne nous sommes pas donné tant de mal pour rien. »

Désarmé par ce ton plein de reproche, le commissaire la regarde, surpris.

« Comment? Vous venez d'arrêter un escroc, de retrouver quatre lingots d'or! Ça ne vous suffit pas?

- Nous nous moquons de l'or et de son voleur, répond vivement Mady. Une seule chose nous intéresse : l'argent de notre ami. Monsieur le commissaire, il faut absolument le retrouver. Je le voudrais... mais comment? »

Cette fois, c'est le petit Gnafron qui intervient avec son assurance comique :

« A vous de vous débrouiller, m'sieur le commissaire; nous autres, nous avons fait notre travail. »

Le commissaire paraît vraiment embarrassé.

Alors, prenant la défense de Patati, Mady revient à la rescousse :

« Vous comprenez, explique-t-elle, pour notre ami, cet argent représente une très grosse somme... Il faisait des économies pour acheter une petite maison, dans le Midi... et puis, regardez, il est presque infirme.

Faites vite, n'attendez pas que l'eau ait abîmé les billets.

Surfont le billet de loterie, renchéri! Gnafron. Je mets ma main au feu qu'il est gagnant. Tous les numéros sont bons. Il n'y a que le premier que nous ne **connaissons** pas, mais puisque le gros lot n'a pas encore été réclamé, c'est presque une preuve.

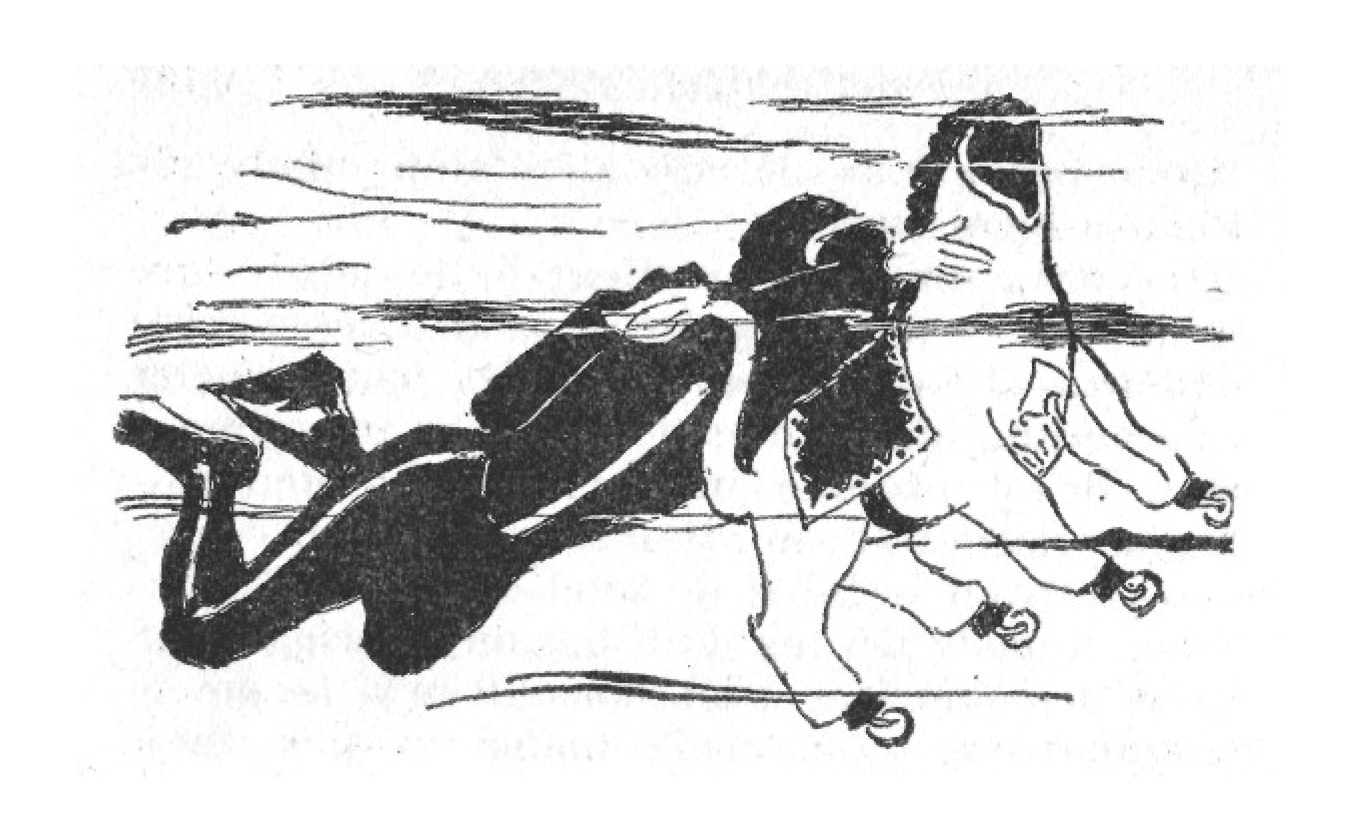
- Et si le voleur ne peut pas indiquer l'endroit exact, ajoute-je vivement, je crois pouvoir le retrouver. J'ai repéré la direction de la barque, sur le lac, cette nuit. »

Le commissaire réfléchit, impressionné par cette avalanche d'arguments. Il jette un coup d'œil vers Patati qui, silencieux, attend sa décision.

« C'est bien, dit-il enfin, nous allons faire noire possible... mais ce serait vraiment un miracle. »

Il se tourne alors vers un de ses subordonnés, et ordonne d'une voix ferme :

« Téléphonez à Evian. Demandez qu'on tâche de nous trouver des hommes-grenouilles!... »



CHAPITRE XIV

LE PREMIER CHIFFRE!

UNE HEURE plus tard, tout le monde se retrouve à bord de la barque du père Tap-Tap (sa grande barque à voile), au large du village de Tourronde. Car le père Tap-Tap a été mobilisé, ravi de participer à l'opération de sauvetage. Les deux hommes-grenouilles, arrivés d'Evian, avec leur matériel, achèvent de s'équiper.

Hélas! les chances de retrouver l'âne vert sont minimes, et c'est bien pour nous faire plaisir, répète le commissaire, qu'il entreprend ces recherches.

En effet, l'escroc, monté à bord de la barque lui aussi, n'a que de vagues souvenirs. Il ne peut évaluer la distance parcourue dans le canot à rames jusqu'à l'endroit où il s'est débarrassé des encombrants animaux, après les avoir lestés de grosses pierres. Il pense avoir parcouru, sur le lac, quatre ou cinq cents mètres, la première fois; un peu moins les nuits suivantes.

Or, d'après les hommes-grenouilles, à cet endroit du Léman, le fond peut atteindre une centaine de mètres, et il ne leur sera pas possible de descendre jusque-là.

Intrigué par leur combinaison de caoutchouc, leur masque, leurs pieds palmés, mon brave Kafi se demande quels sont ces êtres étranges; cependant, ils ne sont sûrement pas méchants, puisque nous n'avons pas peur.

Un premier plouf!... un second! les deux hommes disparaissent dans les eaux. Pendant quelques secondes, nous distinguons encore la couleur jaune de leurs réservoirs d'oxygène, puis, plus rien que les petites bulles qui remontent à la surface.

Oh! cette attente! Elle semble durer des siècles. Enfin, au bout d'une dizaine de minutes, les plongeurs reparaissent, presque en même temps... les mains vides. Ils n'ont touché le fond qu'à vin seul endroit, sur un piton rocheux. Autour d'eux c'était le vide. Ils ne pouvaient prendre le risque de descendre plus bas.

« Vous avez bien fait, approuve Patati; n'insistez pas, tant pis pour mon argent! »

Cependant, estimant que l'homme, en pleine nuit, n'a peut-être pas i-amé droit devant lui, le père Tap-Tap propose de se rapprocher un peu du rivage.

« Je connais le lac, explique-t-il; la nuit, on s'imagine faire beaucoup plus de chemin qu'en plein jour. »

Les plongeurs sautent de nouveau dans l'eau, et la même attente anxieuse nous fait battre le cœur. Quelques minutes plus tard, les deux hommes remontent à bord, déclarant avoir bien atteint le fond, cette fois, mais sans rien découvrir. C'est la consternation.

« Tant pis! soupire notre pauvre ami clown, n'insistez pas. »

Le commissaire hoche la tête, prêt à renoncer à l'entreprise hasardeuse, mais les hommes-grenouilles décident d'une dernière plongée, à l'endroit qu'indiqué le père Tap-Tap, un peu plus près de la rive.

Enfin, mon cœur fait un bond. Avant que les plongeurs aient gagné la surface du lac, j'ai distingué vaguement une tache claire entre deux eaux. Assurément, ils ramènent quelque chose. Hélas! c'est seulement le zèbre... sans sa tête.

restée au fond du Léman. Cependant, cette découverte nous a redonné confiance... aux plongeurs

aussi, qui n'hésitent pas à repartir pour une quatrième exploration.

Et c'est le miracle tant attendu! Ils n'ont pas disparu depuis plus de cinq minutes que soudain Bistèque pointe le doigt et pousse un cri :

« Patata! »

Oui, c'est Patata. Au moment où l'âne vert, ruisselant, est hissé à bord, notre joie est indescriptible... niais très vile elle fait place à une sourde angoisse. Les billets sont-ils encore dans leur cachette? Leur long séjour dans l'eau ne les a-t-il pas rendus inutilisables?

Tremblant d'émotion, le clown se penche sur l'âne vert et plonge la main dans le trou béant de l'encolure. Soudain, au bout de ses doigts apparaît le bouchon de papier qui obstruait la .cachette. L'argent ne peut donc pas avoir disparu. Nerveusement, il enfonce une seconde fois le bras jusqu'au creux de la patte et retire la liasse ruisselante des billets qui ne paraissent pas en trop mauvais état. Gnafron se précipite, cherche parmi eux le billet de loterie et pousse un cri dé triomphe.

« Ça y est!... Le premier chiffre est un « 2 ». Le billet gagnant! »

Terrassé par l'émotion, notre ami Patati se laisse tomber sur le banc, entre les bras du père

Tap-Tap. Quant à Mady, folle de joie, elle saute au cou du commissaire.

« Oh! merci, monsieur le commissaire! Vous voyez, nous avions raison. Vous venez de faire de notre ami l'homme le plus heureux de la terre.

— Oh! oui, monsieur le commissaire, répète Patati en lui serrant la main, le plus heureux des hommes. »

Quant au Tondu, déchaîné, il lance un terrible FOR-MI-DA-RLE à effrayer les mouettes, à deux lieues à la ronde puis jette son béret en l'air, si haut que sa coiffure retombe dans le lac où Kafi va la repêcher.

Mais, à présent, le commissaire est pressé de mettre sa « prise » en lieu sûr. Il prie le père Tap-Tap de le déposer avec ses collègues, le prisonnier et les hommes-grenouilles au débarcadère proche de Tourronde.

« Merci, mes enfants, lance-t-il en nous quittant... et merci à votre chien. »

Alors le père Tap-Tap remonte sa voile et, dans la claire lumière de ce matin de juillet, remet le cap sur la Meillerie. A bord, c'est du délire.

« Ce qui m'arrive est merveilleux, répète Patati. Je ne peux pas y croire. »

Et c'est vrai. Il n'y croit vraiment pas. comme il n'avait pas cru que nous pourrions retrouver

le voleur. Pauvre Patati ! II a été si malheureux dans la vie que, pour lui, le bonheur ne peut arriver

qu'aux autres. Au lieu de manifester sa joie, il paraît tout penaud.

« Allons, lance le père Tap-Tap en lui posant amicalement la main sur l'épaule, riez donc, puisque vous êtes clown!... »

Et se tournant vers nous :

« Ah! mes lascars! je pense, qu'à présent, vous ne regrettez pas de vous être laissé entraîner dans cette aventure.

- Non! répond le petit Gnafron, nous ne regrettons rien... mais, à partir d'aujourd'hui, c'est juré... archi-juré... archi-archi-archi-juré. Nous ne levons plus le petit doigt... d'ici la fin de nos vacances. »

Sur quoi, le vieux pêcheur éclate de rire.

« Ah! mes lascars! je commence à vous connaître. Pas de serments! Vous ne sauriez pas les tenir. »

Déjà, la barque arrive en vue de Meillerie, toute voile gonflée. La main sur la barre, la pipe aux dents, notre vieux loup... de lac vire vers le port. Au moment de mettre pied à terre, Patati nous demande de l'accompagner au petit café du quai, pour téléphoner à sa fille et lui apprendre l'extraordinaire nouvelle. Comme nous protestons, ne voulant pas troubler sa conversation, il insiste :

« Si, faites-moi ce plaisir! Ma petite Lydie vous connaît. Dans mes dernières lettres, je lui parlais des Compagnons de la Croix-Rousse. »

Cher Patati! Son émotion lui fait presque oublier le nom du petit village savoyard où Lydie passe ses vacances. Au moment d'obtenir la communication, il tend l'appareil à Mady.

« Non, je ne peux pas, ma gorge est trop serrée, parle pour moi. »

Alors, la voix de Mady annonce :

« Allô, Lydie!... Ici, Mady! la camarade des Compagnons de la Croix-Rousse. Nous avons une bonne, une extraordinaire nouvelle à t'apprendre, de la part de ton papa. Il a retrouvé son argent... et même beaucoup plus. Il va monter te voir, tout à l'heure, et bientôt il ne te quittera pins jamais. »

Ah! que nous aimerions, en cet instant, voir la joie de cette petite Lydie!... Si mon brave chien Kafi pouvait, lui aussi, comprendre le bonheur qui, grâce à lui, vient d'échoir à la fille d'un pauvre clown...

TABLE

PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique

3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	**1966**	**Les Six Compagnons et l'âne vert**
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

OLIVIER SECHAN

39	1982	Les Six Compagnons et les Agneaux de l'Apocalypse
40	1983	Les Six Compagnons à l'étang de Berre
41	1984	Les Six Compagnons et le carré magique

PIERRRE DAUTUN

42	1984	Les Six Compagnons hors la loi
43	1985	Les Six Compagnons et le chasseur de scoops
44	1985	Les Six Compagnons et l'énigme de la télémagie
45	1986	Les Six Compagnons et la radio libre
46	1986	Les Six Compagnons au Tournoi de la Chanson
47	1987	Les Six Compagnons et la fiancée de Kafi

MAURICE PERISSET

48	1988	Les Six Compagnons à l'affût
49	1994	Les Six Compagnons et les caïmans roses

Paul-Jacques Bonzon

ANNEE	TITRE	EDITEUR	ILLUSTRATEUR
1951	LE VIKING AU BRACELET D'ARGENT	G.P. EDITEUR	Albert CHAZELLE
1951	LOUTZI-CHIEN	BOURRELIER	?
1953	DU GUI POUR CHRISTMAS	BOURRELIER-HACHETTE	Patrice HARISPE
1953	MAMADI	MAGNARD EDITEUR	Christian FONTUGNE
1954	FAN-LÔ	SUDEL EDITEUR	?
1954	LE JONGLEUR A L'ETOILE	HACHETTE	Jeanne HIVES
1955	DELPH LE MARIN	SUDEL EDITEUR	Claude JUILLARD
1955	LES ORPHELINS DE SIMITRA	HACHETTE	Albert CHAZELLE
1956	LA BALLERINE DE MAJORQUE	BIBLIOTHEQUE ROSE	Paul DURAND
1956	LE PETIT PASSEUR DU LAC	HACHETTE	JACQUES POIRIER
1957	MON VERCORS EN FEU	SUDEL EDITEUR	Igor ARNSTAM
1957	LA PROMESSE DE PRIMEROSE	HACHETTE	PAUL DURAND
1957	LA DISPARUE DE MONTELIMAR	HACHETTE	?
1958	LA PRINCESSE SANS NOM	HACHETTE	J-P ARIEL
1958	L'EVENTAIL DE SEVILLE	BIBLIOTHEQUE VERTE	François BATET
1959	UN SECRET DANS LA NUIT POLAIRE	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	LE CHEVAL DE VERRE	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	?
1960	LA CROIX D'OR DE SANTA-ANNA	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	LA ROULOTTE DU BONHEUR	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1961	LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1961	J'IRAI A NAGASAKI	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	LE VOYAGEUR SANS VISAGE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	TOUT-FOU	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jeanne HIVES
1962	LE CHALET DU BONHEUR	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1962	LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	LA FAMILLE HLM ET L'ÂNE TULIPE (Où est passé l'âne tulipe?)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1964	LA MAISON AUX MILLE BONHEURS	DELAGRAVE	Romain SIMON
1965	LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPERA	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	LE SECRET DE LA MALLE ARRIERE (HLM n°2)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTERE DU PARC	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	LES ETRANGES LOCATAIRES (HLM n°3)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	L'HOMME A LA VALISE JAUNE	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1967	CONTES DE MON CHALET	EDITIONS BIAS	Romain SIMON
1967	VOL AU CIRQUE (HLM n°4)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	POMPON LE PETIT ANE DES TROPIQUES (avec M. Pédoja)	DELAGRAVE	Romain SIMON
1967	LE MARCHAND DE COQUILLAGES (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	RUE DES CHATS SANS QUEUE (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	LUISA CONTRE-ATTAQUE (HLM n°7)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	LES SIX COMPAGNONS ET L'EMETTEUR PIRATE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	LE CHATEAU DE POMPON	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	UN CHEVAL SUR UN VOLCAN (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	POMPON A LA VILLE	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	LE PERROQUET ET SON TRESOR (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	QUATRE CHATS ET LE DIABLE (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	LE BATEAU FANTOME (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	LES SIX COMPAGNONS ET LES PIRATES DU RAIL	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTELIMAR	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	LE JARDIN DE PARADIS	DELAGRAVE	Romain SIMON

1970	**L'HOMME AUX SOURIS BLANCHES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1971	**SOLEIL DE MON ESPAGNE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	François BATET
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LES ESPIONS DU CIEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PRINCESSE NOIRE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BRIGADE VOLANTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**YANI**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1971	**LE RELAIS DES CIGALES**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1972	**LE SECRET DU LAC ROUGE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1972	**LES SIX COMPAGNONS A LA TOUR EIFFEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1972	**L'HOMME A LA TOURTERELLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**SLALOM SUR LA PISTE NOIRE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**LES SIX COMPAGNONS ET L'OEIL D'ACIER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1973	**LES SIX COMPAGNONS EN CROISIERE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS ET LES VOIX DE LA NUIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS SE JETTENT A L'EAU**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES ESPIONS DU X-35 (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1975	**LE CIRQUE ZIGOTO**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1975	**LES SIX COMPAGNONS DEVANT LES CAMERAS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1975	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA CITADELLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1975	**LA ROULOTTE DE L'AVENTURE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1976	**LES SIX COMPAGNONS ET LA CLEF-MINUTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1976	**DIABOLO LE PETIT CHAT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO ET LA FLEUR QUI SOURIT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO POMPIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**LES SIX COMPAGNONS AU TOUR DE FRANCE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1976	**LE CAVALIER DE LA MER (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**LES SIX COMPAGNONS AU CONCOURS HIPPIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIROGUIERS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**DIABOLO ET LE CHEVAL DE BOIS**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1977	**L'HOMME AU NOEUD PAPILLON (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**DIABOLO JARDINIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS AU VILLAGE ENGLOUTI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1978	**DIABOLO PATISSIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CIGARE VOLANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1978	**AHMED ET MAGALI**	DELAGRAVE	
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LES SKIEURS DE FOND**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BOUTEILLE A LA MER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**DIABOLO SUR LA LUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1980	**LES SIX COMPAGNONS ET LES BEBES PHOQUES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1980	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA VILLE ROSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1981	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CARRE MAGIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY

Paul-Jacques Bonzon

Paul-Jacques Bonzon (31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont (Manche) - 24 septembre 1978 à Valence) est un écrivain français, connu principalement pour la série Les Six Compagnons.

Biographie

Paul-Jacques Bonzon est originaire du département de la Manche. Né à Sainte-Marie-du-Mont en 1908, scolarisé à Saint-Lô, Paul-Jacques Bonzon fut élève de l'école normale d'instituteurs de Saint-Lô, promotion 1924-1927. Il fut d'abord nommé en Normandie, dans son département d'origine. En 1935, il épouse une institutrice de la Drôme et obtient sa mutation dans ce département où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt-cinq ans. En poste à Espeluche puis à Chabeuil, il rejoint Saint-Laurent-en-Royans en 1949 et Valence en 1957 où il termine sa carrière en 1961.

Il se consacre alors entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants ayant rejoint l'Académie Drômoise des Lettres, des sciences et des arts, association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Son œuvre tranche sur la littérature pour la jeunesse de l'époque par le caractère réaliste et parfois triste de certaines situations : les enfants qu'il met en scène sont confrontés à la misère, au handicap, à l'abandon. Paul-Jacques Bonzon décrit la solidarité qui anime les milieux modestes auxquels ils appartiennent, n'hésitant pas à les insérer dans des contextes historiques marqués comme, Le jongleur à l'étoile (1948) ou Mon Vercors en feu (1957).

La plus grande majorité de ses ouvrages ont été publiés à la Librairie Hachette. À ce titre, il se trouve être l'un des romanciers pour la jeunesse les plus représentatifs de cette époque.

Plusieurs de ses ouvrages mettent en scène le Cotentin et plus particulièrement Barneville-Carteret, qu'il nomme d'ailleurs Barneret et Carteville dans ses romans. Les cousins de la Famille HLM y prennent leurs vacances. Delph le marin, publié chez SUDEL, se déroule à Carteret (Hardinquet, dans le roman) de même que "Le marchand de coquillages" ,"Le cavalier de la mer" ou encore "Le bateau fantôme". L'auteur connaissait bien la région. Il y venait régulièrement.

Paul-Jacques Bonzon laisse une œuvre dont l'importance se mesure au succès rencontré notamment par des séries fortement appréciées comme Les Six compagnons, La Famille HLM ou Diabolo, mais pas seulement car ce serait oublier tout un autre aspect de l'œuvre, tout aussi significative de la qualité de l'écrivain. Les ouvrages de Bonzon ont été traduits, adaptés et diffusés dans 18 pays dont la Russie et le Japon. Les premières adaptations connues l'ont été en langue néerlandaise pour les Pays-Bas mais également pour l'Indonésie et l'Afrique du Sud. Il l'est encore aujourd'hui. Par exemple, Le roman Les Orphelins de Simitra a été adapté sous forme d'une animation diffusée, en 2008, au Japon, sous le nom de "Porphy No Nagai Tabi" (Le long voyage de Porphyras).

Paul-Jacques Bonzon est aussi connu dans les milieux scolaires. Il publie chez Delagrave,à partir de 1960, une série d'ouvrages de lectures suivies pour l'école dont l'un, "La

roulotte du Bonheur", se déroule dans son département d'origine. Il a écrit en collaboration avec M. Pedoja, inspecteur départemental de l'Éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Il décède à Valence le 24 septembre 1978. Néanmoins, les éditions Hachette poursuivront l'œuvre de l'écrivain en publiant, encore quelques années, plusieurs titres de la série Les Six Compagnons, mais sous d'autres signatures. Aujourd'hui, un peu moins d'une vingtaine de titres figurent encore au catalogue de l'éditeur, dans la collection bibliothèque verte, sous une présentation modernisée.

En mars 2010, la première aventure de la série Les Six Compagnons a été rééditée en Bibliothèque rose dans une version modernisée.

Le 12 mars 2011, la ville de Valence a inauguré un square à son nom, en présence de ses enfants, petits-enfants et admirateurs.



Paul-Jacques Bonzon

Biographie : rédigée par la dernière épouse de Paul Jacques ; Maggy

Paul-jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte marie du mont, Manche, en Normandie.

Élève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la Drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans. Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquelles il trouvait la documentation qu'il cherchait. Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Âne (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une sœur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste, tous, et en particulier, ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre). La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparaît le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.



Paul-Jacques BONZON

J'ai demandé à plusieurs personnes si ce nom leur était familier et la plupart m'ont répondu par la négative...

Mais lorsque j'ai parlé des "Six Compagnons", tout à coup des souvenirs leur sont revenus dans une bouffée de chaleur et de bonheur de l'enfance...!

Paul-Jacques Bonzon a été un auteur très prolifique. Son écriture légère et fluide destinée aux enfants n'en est pas moins rigoureuse et très littéraire. Son style, un enchantement et ses histoires toujours bien ficelées jusque dans les moindres détails. Des adultes peuvent trouver grand plaisir à la lecture de ces histoires bien construites et dans lesquelles les grandes valeurs de la morale judéo-chrétienne ont cours. Mystère, tristesse, tendresse, émotion et joie, tout y est...!

Nous avons donc réuni dans cette page, un peu en vrac, des informations pêchées à droite et à gauche sur cet écrivain et nous espérons que cela vous donnera peut-être envie de découvrir son oeuvre.

***

Biographie de P-J Bonzon:

Paul-Jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont, Manche, en Normandie. Aujourd'hui, un bourg de 700 à 800 habitants, situé à deux pas de la baie des Veys, et des plages du débarquement.

Fils unique né dans une famille aisée, Paul-Jacques eut cependant une enfance assez difficile face à un père autoritaire qui ne lui laissa pas souvent faire ce qu'il aurait aimé.

Elève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans.

Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquels il trouvait la documentation qu'il cherchait.

Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-Jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Ane (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une soeur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste. Tous et en particulier ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre).
La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-Jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparut le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.

***

<u>Article paru à sa mort:</u>

Valence.

La mort de Paul-Jacques Bonzon va toucher des millions de jeunes et d'enfants à travers le monde. Il était leur écrivain, celui qui avait compris leurs goûts, et qui était devenu leur complice à travers une centaine de romans. Depuis plus de trente ans (c'est à dire que ses premiers lecteurs sont aujourd'hui des hommes), il a enchanté des générations d'écoliers par ces récits d'aventure clairs, purs et passionnants. Son oeuvre a été traduite dans un grand nombre de pays, y compris le Japon, et partout elle a connu un et connaît encore, un étonnant succès.

Originaire de Ste-Marie-du-Mont dans la manche, il était doué pour la peinture et la musique, mais son père avait voulu qu'il soit instituteur. Et c'est comme tel qu'il arriva un jours dans le vercors, puis, plus tard, à l'école de la rue Berthelot à Valence, et qu'il commença à écrire des histoires qu'il lisait à ses élèves, guettant leurs réactions, et s'inspirant souvent de leurs remarques..

Ses héros les plus populaires sont les Six compagnons qu'il entraîna dans des aventures lointaines ou proches, à Valence, à l'Aven Marzal, à la Croix-Rousse, à Marcoules, et qui tiennent aujourd'hui un bon rayon dans la bibliothèque verte. Pour la bibliothèque rose, il mit en scène la famille H. L. M., et écrivit beaucoup d'autres récits comme Mon Vercors en feu, et

d'autres fictions tel l' Eventail de Séville qui fut adapté pour la télévision. Paul-Jacques Bonzon avait reçu en France le grand prix du Salon de l'Enfance, puis, à New-York, le prix du Printemps qui couronne le meilleur livre pour enfants paru aux Etats-Unis. Il avait abandonné l'enseignement assez tôt pour se consacrer à son oeuvre, entouré de son épouse et de ses deux enfants, une fille et un garçon, aujourd'hui mariés. Il travaillait le plus souvent directement à la machine dans sa tranquille demeure de la rue Louis-Barthou, prolongée par un charmant petit jardin.

C'est là qu'il inventait ses belle histoires, et lorsqu'il avait achevé un chapitre il prenait sa pipe et venait faire un tour en ville de son pas glissé, calme et amical.

Paul-Jacques Bonzon était naturellement membre de l'académie drômoises, vice-président de Culture et Bibliothèques pour tous. Il était devenu un authentique Dauphinois très attaché à sa province d'adoption. Sa gloire littéraire, qui est mondiale parmi les jeunes, n'avait en rien altéré sa simplicité ni sa bienveillance : et il disparaît comme il a vécu, dicrètement.

Pierre Vallier.

***

Autres témoignages:



Paul-Jacques Bonzon est très connu pour sa série de livres parus dans la bibliothèque verte, sous le titre "Les six compagnons". Outre de nombreux autres ouvrages pour la jeunesse de grande qualité, il a aussi publié des ouvrages scolaires. Paul-Jacques BONZON était instituteur.

Paul-Jacques BONZON est surtout connu comme grand romancier de la jeunesse, d'ailleurs abondamment lauré (Second Prix "Jeunesse" en 1953. Prix "Enfance du Monde" en 1955. Grand Prix du Salon de l'Enfance en 1958). Ses ouvrages suscitent chez nos enfants - et chez bien des adultes - un intérêt croissant. Il sait, de longue expérience, que composer un livre de "lectures suivies" est une entreprise délicate, que le goût des jeunes est à l'action rondement menée, aux péripéties multiples voire violentes ou cruelles. Les livres d'évasion, de délassement, de bibliothèque, pour tout dire, laissent paraître ces caractères.

Paul vigroux, Inspecteur général honoraire.

***

Paul-Jacques Bonzon a réalisé de très nombreux dessins. En fait il voulait à l'origine être dessinateur, peintre ou musicien mais sont père en a décidé autrement! A une certaine époque, il résidait en Suisse et vivait de ces dessins humoristiques vendus sous forme de cartes postales.

Un dessin de Paul-Jacques Bonzon:



***

Voici quelques informations supplémentaires, tirées d'un ouvrage de Marc Soriano, aux Éditions Delagrave, 2002.

L'auteur nous apprend que Paul-Jacques Bonzon, né dans une famille aisée, fils unique, père autoritaire, a eu une enfance difficile.

Paul-Jacques Bonzon, en écrivant pour les enfants, se réinvente une enfance. Il écrit des aventures sentimentales qui sont des quêtes : une soeur, une famille normale... (Du gui pour Christmas, La promesse de Primerose).

Cela plaît particulièrement aux fille, confie Paul-Jacques Bonzon.

Il avoue aussi que s'il ne tenait qu'à lui, les ouvrages finiraient mal !

Ce qui plaît plus aux filles qu'aux garçons. Un seul titre finit mal : "L'éventail de Séville". Encore l'adaptation télévisée adoucit-elle la fin. Et des pays étrangers, pour la traduction dans leur langue, demandent "une fin heureuse".

Les six compagnons se vendent à 450000 par an en moyenne. L'auteur dit qu'on lui a reproché de "s'être laissé aller" à des séries, comme si c'était une déchéance pour l'auteur et un mal pour le lecteur. Paul-Jacques Bonzon reprend :

"Il est important d'encourager la lecture à une époque ou elle est concurrencées par toutes sorte d'autres sollicitations".

Bonzon avoue aussi son penchant pour les milieux modestes, qui, dit-il plaisent aux enfants. Il comprend, avec le temps, pourquoi sa série des "Six compagnons" a plus de succès que sa série "La famille HLM" : Il y a un chien !

Les ouvrages de Bonzon sont traduits dans 16 pays.

***



***

Bibliographie:

Titres hors séries:

- Contes de mon chalet
- Delph le marin
- Du gui pour Christmas (Second Prix "Jeunesse" 1953)
- Fan-Lo
- J'irai à Nagasaki
- La ballerine de Majorque
- La croix d'or de Santa Anna
- La disparue de Montélimar
- La princesse sans nom
- La promesse de Primerose
- Le cheval de verre

- Le jongleur à l'étoile
- Le petit passeur du lac
- Le secret du lac Rouge
- Le viking au bracelet d'argent
- Le voyageur sans visage
- Les orphelins de Simitra (Prix "Enfance du Monde" 1955)
- L'éventail de Séville (Grand Prix "Salon de l'Enfance" 1958)
- L'homme à la valise jaune
- Loutzi-Chien
- Mamadi
- Mon Vercors en feu
- Rue des chats-sans-queue
- Saturnin et le vaca-vaca
- Soleil de mon Espagne
- Tout Fou
- Un secret dans la nuit polaire

<u>Les six Compagnons:</u>

- Les Six Compagnons à l'affût
- Les Six compagnons à la tour Eiffel
- Les Six compagnons à l'étang de Berre
- Les Six Compagnons à Scotland Yard
- Les Six Compagnons au concours hippique
- Les Six Compagnons au gouffre Marzal
- Les six compagnons au tour de France
- Les Six Compagnons au village englouti
- Les six compagnons dans la citadelle
- Les six compagnons dans la ville rose
- Les Six Compagnons de la Croix-Rousse
- Les six compagnons devant les caméras
- Les Six compagnons en croisière
- Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
- Les Six compagnons et la brigade volante

- Les Six compagnons et la clef minute
- Les six compagnons et la disparue de Montélimar
- Les six compagnons et la fiancée de Kafi
- Les six compagnons et la perruque rouge
- Les Six compagnons et la pile atomique
- Les six compagnons et la princesse noire
- Les Six compagnons et la radio libre
- Les six compagnons et l'âne vert
- Les Six Compagnons et l'avion clandestin
- Les six compagnons et le carré magique
- Les Six compagnons et le château maudit
- Les Six compagnons et le cigare volant
- Les Six Compagnons et le mystère du parc
- Les six compagnons et le petit rat de l'opéra
- Les Six Compagnons et le piano à queue
- Les Six compagnons et le secret de la calanque
- Les six compagnons et l'émetteur pirate
- Les Six compagnons et l'homme des neiges
- Les Six compagnons et l'homme au gant
- Les six compagnons et l'oeil d'acier
- Les Six compagnons et les agents secrets
- Les six compagnons et les agneaux de l'Apocalypse
- Les six compagnons et les bébés phoques
- Les Six compagnons et les caïmans roses
- Les six compagnons et les espions du ciel
- Les six compagnons et les pirates du rail
- Les six compagnons et les piroguiers
- Les six compagnons et les skieurs de fond
- Les six compagnons et les voix de la nuit
- Les Six compagnons hors la loi
- Les six compagnons se jettent à l'eau

La famille HLM:

- La famille HLM et l'âne Tulipe
- La roulotte de l'aventure
- Le bateau fantôme
- Le cavalier de la mer
- Le marchand de coquillages
- Le perroquet et son trésor
- Le secret de la malle arrière (HLM2)
- Le secret du lac rouge
- Les espions du X 35
- Les étranges locataires (HLM3)
- Luisa contre-attaque (HLM7)
- L'homme à la tourterelle
- L'homme au noeud papillon
- L'homme aux souris blanches

- Quatre chats et le diable
- Rue des chats sans queue
- Slalom sur la piste noire
- Un cheval sur un volcan
- Vol au cirque (HLM4)

Série Diabolo:

- Diabolo le petit chat
- Diabolo et la fleur qui sourit
- Diabolo et le cheval de bois
- Diabolo jardinier
- Diabolo pâtissier
- Diabolo pompier
- Diabolo sur la lune

Livres scolaires: "Livres de lecture suivie"

P.-J. Bonzon et M. Pédoja:

- Pompon le petit âne des tropiques. CP.

P.-J. Bonzon:

- Le château de Pompon (CP)
- Pompon à la ville (CP)
- Le jardin de Paradis (CP, CE1)
- La maison aux mille bonheurs (CE1, CE2)
- Le cirque Zigoto (CE1, CE2)
- Le chalet du bonheur (CE1, CE2, CM1)
- Yani (CM1, CM2)
- Ahmed et Magali (CM1, CM2)
- Le relais des cigales (CM1, CM2)
- La roulotte du bonheur (CM2)

***

Voici quelques photos de couvertures de livres de P-J Bonzon

(Cliquez sur une vignette pour voir la photo agrandie, puis sur le bouton "Précédente" de votre navigateur pour revenir à cette page).


AHMED et MAGALI
LA MAISON AUX MILLE BONHEURS
BONHEUR
LE CHALET DU BONHEUR
le cirque ZIGOTO
LE JARDIN DE PARADIS
YANI
DELAGRAVE
POMPON
le château de Pompon
POMPON à la ville

***